H. W. LONGFELLOW

ÉVANGÉLINE

CONTE D'ACADIE

ETUDE LITTERAIRE ET TRADUCTION PAR LOUIS DEPRET

ILLUSTRATIONS PAR F. DIKSEE



PARIS
BOUSSOD, VALADON ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
9, RUE CHAPTAL, 9

1886

ÉVANGÉLINE

CONTE D'ACADIE

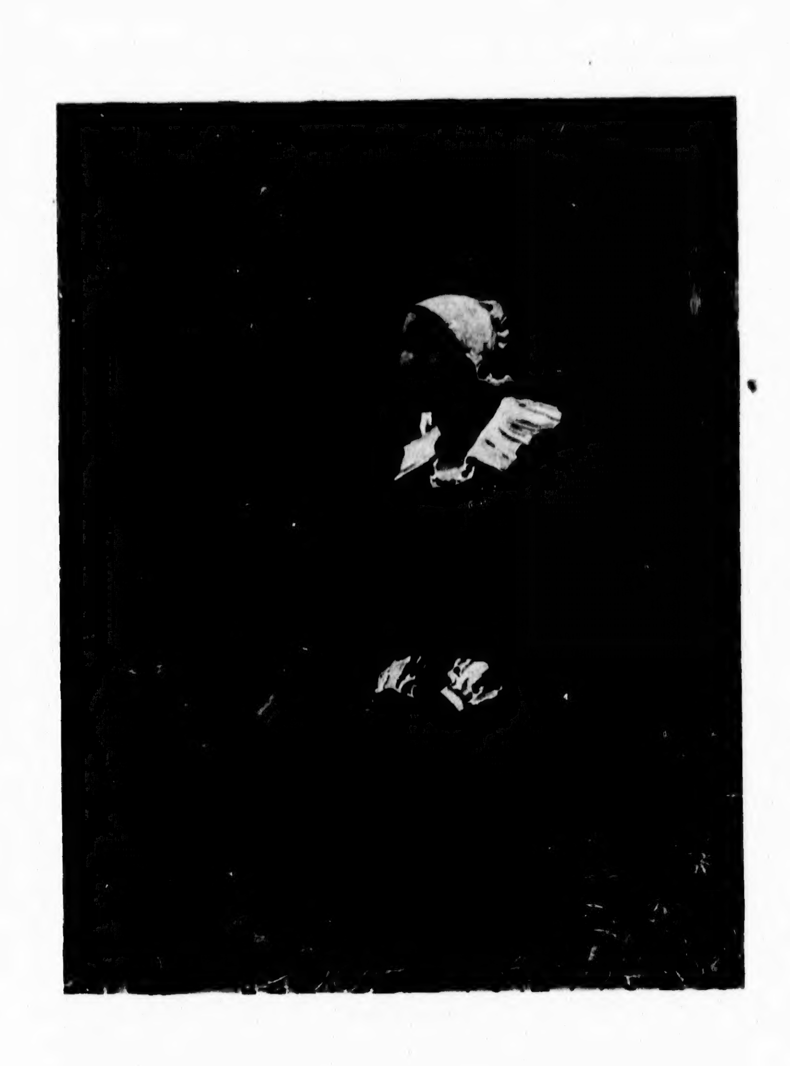
Cette Édition a été tirée à 300 Exemplaires

DANS LES ATELIERS DE

MM. BOUSSOD, VALADON ET Cie

A ASNIÈRES

N° 136



H. W. LONGFELLOW

ÉVANGÉLINE

CONTE

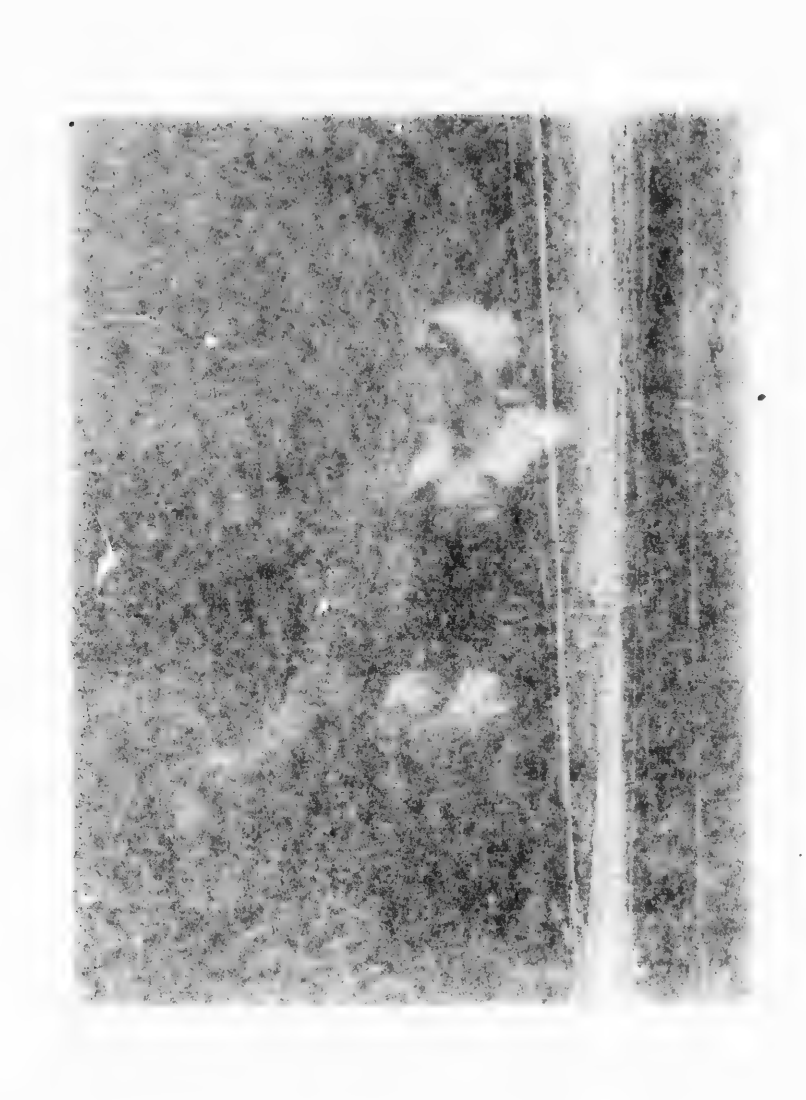
UIS DEPRET

ILLUSTRATIONS PAR ...SEE



PARIS

ÉDITEURS



H. W. LONGFELLOW

ÉVANGÉLINE

CONTE D'ACADIE

ÉTUDE LITTÉRAIRE ET TRADUCTION PAR LOUIS DÉPRET

ILLUSTRATIONS PAR F. DIKSEE



PARIS

[illegible]

9, RUE CHAPTAL, 9

1886

INTRODUCTION

I

A notre époque d'activité sans trêve, où la vapeur et l'électricité semblent presser en avant les esprits aussi vite que les corps, toute période de cinq à dix années, change nos vues et dissipe les gloires. Cependant, l'Amérique n'a point perdu le secret de nous étonner, son nom est encore pour nous un prestige ; toujours il attire notre vieux monde. En particulier, il gardera longtemps son charme traditionnel vis-à-vis du peuple français, qui, fidèle aux rêves agréables, s'obstine à voir dans l'Américain, un ami reconnaissant. Ce nom nous rappelle une revanche du passé. Après les affronts inouïs des traités autant que des guerres, dont une partie du dernier siècle est déshonorée dans notre histoire, l'Amérique nous rappelle les Anglais battus et surtout humiliés, avec le concours de nos armes. Elle nous rappelle, fatidique antithèse, la naissance d'une grande République, baptisée avec le sang des futurs émigrés, saluée par l'enthousiasme de notre jeune noblesse.

Sans doute, nos vainqueurs ont reçu de l'Amérique les premières acclamations en l'honneur de la force, et nous, de grands mépris dans nos misères ; mais notre illusion tenace a résisté quand même. En vain les Allemands ont fait de l'Amérique le déversoir de leurs tribus ; en vain les Wagners de la politique berlinoise entrevoient-ils peut-être dans l'Amérique, *l'Allemagne de l'avenir ;* en vain, les rues des capitales de l'Union se sont pavoisées à la nouvelle des défaites françaises ; nous pensons malgré cela, que l'Américain est avec nous. Nous n'avons, à aucune époque de nos diverses rencontres, parlé de lui avec rancune... pas même à propos des fameuses actions du Mississipi. La débâcle de la rue Quincampoix ne ramène

plus à notre mémoire que l'anecdote du bossu ; le financier Law a pris à son compte nos malédictions. Elles ne sont plus bien méchantes. Un *krach* chasse l'autre.

Pour les gens d'imagination fleurie, l'Amérique est demeurée à l'état de dénouement idéal de théâtre ou de roman. Elle est à jamais, pour ces natures heureuses, le pays des dollars tombant comme la pluie ou poussant comme la feuille; le pays des steamers meublés comme des palais, des wagons plus confortables que les nids capitonnés du West-End ou du boulevard Malesherbes et qui font une commode promenade sans arrêt, des sept jours séparant New-York de San-Francisco; le pays des navires qui sautent comme des canons trop chargés ; le pays des marchands de soiries et d'ombrelles qui donnent trois cent mille francs de nos petits tableaux ; le pays des villes énormes, jaillies en dix ans des herbes de la prairie, des sables de la grand'route, ou des vases de la rivière, brûlées en une nuit, rebâties en deux mois, plus grandes, mieux aménagées qu'auparavant, sans que, dans l'intervalle, pas un service public n'ait souffert; le pays des Mormons, colonie fabuleuse depuis les premiers pas de son exode, et devenue un État.... dans l'*Utah;* enfin le pays de féerie, et toujours un peu l'Amérique des *oncles* de l'ancien répertoire. Il est d'autres esprits moins naïfs, mais tout de même ignorants des origines, des circonstances, des combinaisons de races, de systèmes religieux et de caractères d'où est sorti cet être impossible à bien juger, si on l'isole des luttes quotidiennes et des champs illimités qui ont produit et satisfait son audace et sa fièvre d'entreprises, forcés de tout créer et ne devant compter que sur eux-mêmes. Pour ces esprits, l'Américain est le modèle sans défaut, ses formes d'administration, la formule même du progrès; ses façons complaisamment brutales, la marque d'une âme tout à fait libre.

Une amusante raillerie a déjà fait justice de cette classe particulière de dévots et d'admirateurs que l'on ne pouvait omettre dans une rapide revue de l'état des opinions en France, relativement à l'Amérique.

Essayerons-nous de dire aussi brièvement l'effet de ce nom sur l'Angleterre? Au début, l'Angleterre a dû saluer à contre-cœur, et non sans jalousie, dans l'Amérique, une émanation d'elle-même, une fille orgueilleuse et volontaire dont la révolte rappelle à cette aïeule des affronts qui l'indignent, aux applaudissements de la France relevée.

Jusque-là, il subsistait une tendresse amère, et comme une fierté de famille, au fond de ces discordes, que l'ordre des choses avait rendues inévitables. Depuis, l'Amérique s'est montrée hautainement sensible à ces moqueries plus ou moins légères que les voyageurs anglais appellent leur humour. Ceux-ci d'ailleurs étaient-ils en droit de trouver ridicules les façons américaines? Il semblerait que le bon frère Jonathan n'a pas été de cet avis. Par l'organe d'un de ses principaux écrivains, on put entendre l'Amérique, il y a quelques années, prévenir l'Angleterre qu'elle

était plus irritée de ces coups de plume actuels que des anciens coups de canon, et que de nouvelles satires porteraient une atteinte mortelle aux dernières considérations d'origine commune et de parenté. Au reste, cette parenté n'a l'air d'exister encore un peu que dans la langue. Or, la communauté des langues n'est pas forcément, on l'a vu, l'harmonie des cœurs. On n'est fondus ensemble que par l'imagination, et par la même philosophie de l'existence.

II

Si l'on vient à parler de poésie, à propos de l'Amérique, chacun rêve d'abord à une étude des forces merveilleuses, remuées par ce grand peuple, rejeton des fils les plus aventureux et les plus énergiques de l'Ancien-Monde. Ici l'on ne doit entendre, semblerait-il, que la poésie des faits. Les faits ont leur poésie, et même, en rigoureuse étymologie, la poésie c'est le fait, la mise en pratique, l'expression sous toutes ses formes ; le reste n'est que vapeur et songe. A regarder ce qui nous est venu depuis un demi-siècle de l'Amérique, l'œuvre idéale des conteurs de féeries et des récits merveilleux de notre enfance, ne semble-t-elle pas avoir été l'avant-courrière des prodiges réalisés par la science et l'industrie de cette jeune géante des nations ?

Hé bien ! ce n'est pas cette seule poésie-là que nous saluons, à son terme extrême, chez les Américains ; mais aussi la poésie du Rythme, des sentiments et des visions, en un mot, la poésie écrite, imprimée, débitée en volumes.

Pendant longtemps on a vu refuser au Nouveau-Monde l'invention créatrice des livres, la culture, la politesse, les mœurs littéraires. On lui reprochait, non sans apparence de raison, l'exclusivisme de l'orgueil national, le goût barbare, la jalousie ombrageuse, la mauvaise tenue devant la critique, la lourdeur vulgaire des ripostes dans les assauts de la plume.

Que n'a-t-on pas dit ? Au reproche de pauvreté dans l'ordre des créations originales de l'esprit, l'Américain pouvait du moins répondre que l'homme de ces choses est un homme rare, même dans la vieille Europe, et qu'au surplus, avant d'aligner des phrases, il n'est pas inutile d'aligner des rues.

Avant tout, l'on devine qu'il n'a jamais manqué de pulluler en Amérique, de méchants rimeurs et de ténébreux feuilletonistes, pastiches fades des Anglais, littérature de district, poèmes tels qu'il s'en dépose, à la brune, dans les boîtes de journaux de sous-préfecture,... et même de Paris. Ce n'est point cela que nous appelons la littérature et la poésie américaines. Elles sont de plus fraîche et de meilleure origine et c'est par un mérite au moins nouveau qu'elles ont fait

une trouée victorieuse dans la méfiance et les préjugés de toutes les capitales de l'Europe. Il y a désormais une littérature américaine, et l'on pourrait, jouant sur les mots, prétendre qu'il y en a deux, si l'on applique ce titre aux innombrables ouvrages écrits sur l'Amérique. Qui se flatterait seulement de connaître ceux que réclame la France où l'Angleterre ? De réputation, presque tout le monde connaît les récits des missionnaires, les majestueuses peintures de Châteaubriand, les livres de Tocqueville et de Michel Chevalier. Chacun de nous a goûté particulièrement les relations variées et le livre classique de M. Xavier Marmier, les études de MM. Laboulaye et Philarète Chasles, les voyages de M. Paul Marcoy, et les instructifs volumes de M. Simonin, entre autres : *Le Monde américain*. Impossible de parler aujourd'hui de l'Amérique, sans avoir lu ces travaux. On sera peut-être effrayé des augures que multiplient en faveur du Nouveau-Monde, les statistiques de ses richesses souterraines, houilles, minerais, pétrole. Robert Peel n'a-t-il pas dit que l'avenir appartenait à la nation qui possède le plus de houilles ? Redoutant le ridicule d'un trop facile étalage d'érudition bibliographique, nous avons omis quantité d'autres pages sans doute intéressantes, consacrées par des plumes françaises à l'Amérique ; mais comment ne pas citer l'exquise relation du baron de Hübner, écrite en spirituel français, par un bon autrichien ? J'ignore si on lit encore chez nos voisins les notes railleuses de Charles Dickens ; mais on y lisait beaucoup, il y a peu d'années, les curieux ouvrages de M. Hepworth Dixon : *New America*, et plus récemment : *White-Conquest*, registre tenu à jour des événements qui paraissaient devoir lancer alors l'Amérique dans des destinées mystérieuses et menaçantes.

Il est temps de passer aux gloires de la littérature américaine, proprement dite. A leur tête, l'usage veut qu'on nomme Franklin, dont la douteuse bonhomie, coupable un jour de cruauté, favorisa l'universel renom. Je m'arrêterais plus volontiers à Fenimore Cooper, qui balança dignement chez nous la popularité de l'entraînant Walter-Scott ; à Washington Irving, charmant *essayist*, dont nous avons relu le récit d'une journée à Strattford-sur-Avon, le berceau de Shakespeare. Plus près de nous encore, les noms célèbres se pressent : c'est Emerson, heureusement révélé à la France, et dont les deux petits volumes : *Conduct of life* et *English traits*, ont la qualité des livres qui durent ; c'est l'aveugle historien Prescott, chercheur si clairvoyant de documents et d'archives ; c'est Nathaniel Hawthorne, le conteur tragique et sobre de la *Lettre Rouge* ; c'est Edgard Poë, le vainqueur d'Hoffmann et de Musæus, devenu comme l'un des nôtres et l'inspirateur de plusieurs de nos écrivains à succès ; enfin, c'est Marc Twain ; c'est Bret-Harte, mineur des placers californiens, et qui nous a si bien raconté l'âge de fer du pays de l'or. Bret-Harte, à peine annoncé chez nous, menace d'y tourner à l'engouement. En nous rapprochant davantage encore d'aujourd'hui, on trouve un bataillon

de romanciers manifestement supérieurs à leurs confrères anglais : Les Howells, les Henry James, les W. Cable, les Edgard Fawcett, les Bishop, les Crawford, présentés avec beaucoup d'art et d'agrément à la France, par l'habile plume de M. Bentzon.

Énumérer tous les poètes nous mènerait loin et serait une tâche quelquefois rigoureuse. Nous nous en tiendrons à celui dont le nom est aujourd'hui connu dans toutes les parties du monde : Henry Wadsworth Longfellow, objet de cette étude.

Le souvenir de cet homme illustre est fixé à des pages lumineuses de notre vie. Toujours, nous aimâmes à parler de lui, d'abord parce qu'il fut un grand poète à la taille de ceux que nous admirons, et aussi parce qu'il fut un sincère ami de la France, dont il a longtemps enseigné la langue et les chefs-d'œuvre aux nombreux élèves de la fameuse Harvard-University. Il a visité plusieurs fois Paris, après y avoir résidé deux ans. Aussi n'est-ce point un ami, en formules, et sur le papier ; mais un ami de cœur et d'intelligence.

Il savait toutes nos provinces, toutes nos grandes villes, d'Arras à Marseille. Il savait Paris autant que nous tous, dont c'est l'orgueil de le bien savoir. De ces diverses connaissances, il nous donna personnellement, durant quelques semaines, des preuves dignes d'être rappelées au cours d'une biographie littéraire.

III

Qui veut décrire Londres, se heurte à deux obstacles : Tout dire, tout apprendre à ceux qui ne l'ont point vu ; et rendre aux autres la sensation bizarre, obsédante, *unique*, de leur première arrivée dans cette ville-monstre. Quel style traduira l'âme de ce peuple morne, avide et glacé qui sillonne comme des fantômes ces *streets* sans rires et sans soleil, aux sombres édifices, estompant dans le brouillard leur masse émergée d'un abîme de suie et de charbon ? Dans cet air opaque, dans cette inextricable architecture, erre l'âme de l'anglais, cette âme surprenante dont l'unité est faite des plus énergiques contrastes qu'ait vus le monde.

Vers la fin de 1855 (peu de semaines avant la mort du célèbre poète-banquier, Samuel Rogers), je tombai tout jeune, à la veille de *christmas*, dans l'énormité de Londres. Pour savoir et montrer combien Londres est grand, ce n'est point assez de le déclarer bien plus grand que Paris, d'additionner rues et maisons, de dire : Londres a quatre millions d'habitants. Il ne suffit pas de l'avoir foulé en *excursionnist* à l'aurore tumultueuse d'une *exhibition*. — Il faut y avoir subi la dure horreur d'un hiver à pluies ; — il faut, six mois durant, avoir

considéré, se fondant avec les nuages, par les grises journées, le Dôme de Saint-Paul, la Tour du Parlement, et combien d'autres Tours ! Il faut s'être attardé quelquefois, passé minuit, dans la tristesse de ses plus grandes voies, dans l'inimaginable désolation de ses funèbres *alcazars*, et de ses *Rooms*. On doute que vous y retrouviiez l'humanité sous un aspect qui vous consolera d'être homme. Nous pensons plutôt que vous y prendrez une sourde mélancolie, et quelque chose de l'effroi d'un être aux prises avec le cauchemar de la mer immense, sans la vue du ciel, sans le chant des flots. Le sourire est une fleur inconnue au sol de Londres : rencontrer un visage amical, donner et recevoir un affectueux salut dans cet incessant va-et-vient d'ombres humaines, est une rareté qui détonne.

On se dit : « La gloire, la renommée, le bonheur d'aimer, le plaisir de lire, autant de mots qui ne figurent pas sans doute au dictionnaire de cette nation... et quelle vie joyeuse a dû passer l'auteur de ce dictionnaire ! » On se demande avec la pénible ironie du découragement : « Que trouvera-t-on qui fasse retourner une de ces têtes tendues vers la banque, vers le railway, vers le charbon ? Où donc est né Shakespeare ? »

Ainsi j'ai vu Londres.

Pourtant, dans ce Londres sinistre, en décembre 1855, il n'était pas un de ces fronts rigides, qui, penché le soir, n'eût paru s'attendrir sur un livre nouveau, sur un livre de vers, poème venu de loin et reçu en frère, honoré comme les plus grands du pays, populaire comme les récits de Sébastopol, conquis l'été dernier.

Ainsi nous avons vu l'Anglais.

Ainsi nous avons pu surprendre au naturel, les contrastes d'où surgit son unité : l'âpre poursuite du gain, le morne labeur du chiffre, ornés des fleurs roses et bleues de l'idéal. De même qu'il voit, l'anglais, ses villes fumeuses et dolentes, encadrées dans la campagne verte et les rêveuses prairies ; de même qu'il peut entendre brâmer les cerfs de Richmond et de Windsor sous les chênes connus du grand Will et du petit Pope, à trois lieues des noires usines, et des *lanes* que n'a jamais éclairées le soleil ; il voit de même, cet anglais, son morne cerveau enveloppé de visions, de ressouvenirs et d'espérances. Londres symbolise fidèlement cette dualité : Londres, pandémonium d'affaires, enserré dans une cinquantaine de petites villes et de bourgades, où le noble lord et le modeste employé ont chacun leur hôme de palais et de cottages.

Cependant, on n'a pas encore nommé le livre, qui, dans ce milieu contraire, semblerait-il, à la fleur de poésie, sut, bien loin du pays qui l'avait vu naître, passionner ce Londres glacé, depuis le logis des humbles, jusqu'aux maitres altiers de ces *seats*, de ces *Halls*, de ces *lodges*, de ces *parks*, où resplendit la *fleur du Peerage*. C'était un poème indien, intitulé : *The song of Hiawatha* ; le chant de Hiawatha, par *Henry Wadsworth Longfellow*.

La palpitante actualité, pour parler la belle langue des réclames de librairie, ne disait rien, on le voit, en faveur de ces légendes, de ces traditions, « *venues du pays des Ojibways*, venues du *pays des Dacotahs*, et *recueillies sur les lèvres de Nawadaha*, le *musicien*, le *doux chanteur* ».

C'était un bon spectacle, — il m'est resté cher, — ces groupes de *Misses*, au frais visage, au regard profond, aux boucles printanières, écoutant avec charme, mais sans surprise, ainsi que l'écho de musiques antérieures, ces aventures d'étranges et lointains pays. Pour nous, à dix-huit ans à peine, hier libéré d'un lycée de France, nous étions introduit à la fois dans les secrets d'une langue et d'une poésie nouvelles, par ce livre d'un homme jusqu'alors inconnu pour nous, et dont le nom, à présent, remplissait chaque jour notre oreille. Il nous semblait entrer, par la porte enchantée, dans le pays éternel de rêve et de mélodie.

Ce n'est pas une excitation commune, de voir sans cesse revenir certain nom dans une langue que l'on n'entend pas encore. Aussi, pendant notre premier séjour en Angleterre, un mois après notre débarquement attristé, sans même que nous fussions revenu d'aucun des étonnements de notre initiation, nous avions été trop souvent frappé par le nom de Longfellow, pour n'être pas impatient de comprendre. Alors, il nous sembla que tous les entretiens et toutes les réunions étaient autant de prétextes à la lecture ou au chant des vers de Longfellow. C'est ainsi qu'il nous advint d'entreprendre, avant tout autre livre anglais, ce fameux *Chant de Hiawatha*.

Un tiers environ du volume est fait de mots inintelligibles, imprononçables pour nous, lesquels ont même, au jugement de l'auteur, exigé l'addition d'un petit lexique, à l'usage de ceux à qui l'on a négligé d'apprendre que *Kabibonokka* veut dire : *Le Vent du Nord* et *Baim-wa-wa* : le *Tonnerre*.

Que d'embarras, direz-vous, et de complications hostiles à la simplicité et à la jouissance d'une poésie ! mais aussi quelle preuve de sa vertu native, lorsqu'elle en triomphe ! Celle-ci en triompha pour nous, et malgré l'excessive abondance des mots indiens qui nous forçaient de recourir plusieurs fois, chaque page, au lexique final, nous fûmes conquis par ce frisson humain mêlé aux frémissements des branches, aux murmures de l'air. A cette époque, Longfellow n'était connu en France, que grâce à de rares articles de revue, et à la traduction de courts morceaux en prose dans nos journaux illustrés. Tandis qu'en Angleterre, tout le monde autour de moi, savait par cœur avec un ensemble comparable à l'universelle popularité de certains proverbes (ou, pour prendre un exemple chez nous, à la vie presque *naturelle* de certaines fables de La Fontaine), plusieurs ouvrages de Longfellow.

D'innombrables musiques ont été composées sur *Excelsior*. Dans les écoles, on lisait tout haut : *La Ville assiégée*. Les jeunes gens exultaient au *Psaume de*

vie ; celles dont l'enfant venait de mourir, pleuraient silencieusement à *Résignation*. Triomphe suprême du poète, il avait pour lui les chagrins, les tendresses et les espérances des veuves, des mères et des jeunes filles. Les hommes aussi le récitaient par cœur.

Au temps dont je parle, un succès n'empêchait pas l'autre. Les derniers volumes de *L'Histoire d'Angleterre*, par Lord Macaulay, qu'une mort prochaine allait ravir à l'Angleterre désolée, étaient à peine en vente qu'on assiégeait la maison du libraire ; sans aucun dommage pour la vogue de Charles Dickens, dont la *Petite Dorritt* soulevait alors dans certains milieux d'ardentes protestations, en dehors de la critique littéraire.

IV

Henry Wadsworth Longfellow naquit le 27 février 1807, à Portland, ville du Maine Américain. Son père appartenait au barreau de cette ville. Le futur poète d'*Évangéline* fit d'excellentes études au collège Baudoin, dans le Nouveau-Brunswick. Avant même d'en être sorti, comblé d'honneurs universitaires, et entouré de l'estime et de l'affection générales, il avait déjà fait paraître dans les principales *reviews* du pays, des vers remarqués. Depuis, toute la vie de cet homme justement fameux tient dans ce peu de mots : le travail littéraire et les voyages.

Il passa quelque temps, durant l'année 1825, dans l'office paternel, et fut appelé à occuper une chaire de littérature et de langues modernes dans ce collège Baudoin dont il avait été l'orgueil. Pour justifier un choix si honorable, Longfellow résolut d'aller conquérir sur place le dernier mot des connaissances relatives à son mandat. De là, sa première visite sympathique, bien préparée et féconde, à notre vieux continent. Il ne resta pas moins d'une année à Paris, habitant alors les rues Racine et Monsieur-le-Prince. Il fit également des séjours prolongés dans le Midi de la France, en Angleterre, en Allemagne, en Italie, en Espagne, en Suisse, en Hollande et en Belgique. Il regagna le pays natal, afin d'inaugurer ses fonctions, seulement en 1829.

Certaines de nos villes d'Europe lui ont inspiré quelques-unes des pièces vraiment originales et poétiques de son premier recueil ; ainsi *Nuremberg* et surtout *Bruges* qu'il a célébré deux fois dans des strophes pénétrantes. Bruges paraît l'avoir touché profondément. Quelle meilleure occasion de vous faire juger le poète, que de le montrer s'appliquant à une cité voisine des nôtres, connue et goûtée par la plupart d'entre nous, et presque une sœur vénérable de quelques grandes villes devenues françaises, dans les lointains de notre commune histoire ! Les Annales,

la légende et la physionomie de cet admirable Bruges, au charme reposant... Tout Bruges, enfin : monuments, murmure héroïque du passé, cloches d'autrefois, tambours d'aujourd'hui, tient dans soixante vers qui ont aussi le mérite d'exprimer justement l'inspiration et la manière du poète.

LE BEFFROI DE BRUGES

« Sur la place du marché à Bruges, s'élève le Beffroi vieux et sombre.
Trois fois incendié et trois fois rebâti, il veille encore sur la ville.

« A l'aurore d'un jour d'été, j'escaladai cette tour altière,
Le monde secouait les ténèbres de la nuit, comme des robes de veuvage.

« Riche en cités, émaillé de hameaux, argenté de vapeurs et de rivières,
Le vaste paysage rayonnait autour de moi, pareil à un bouclier d'argent ciselé.

« A mes pieds dormait la ville ; de ses cheminées, çà et là,
Des guirlandes de fumée, plus blanches que neige, montaient et s'évanouissaient, comme des fantômes dans l'air.

« Pas un bruit ne montait de la ville, à cette heure matinale,
Mais j'entendis un cœur de fer battre dans l'ancienne tour.

« Dans leurs nids, sur les hautes solives, chantaient les hirondelles sauvages,
Et le monde endormi sous moi, me paraissait plus loin que le ciel.

« Bientôt, harmonieuses et solennelles, évoquant les fastes d'autrefois,
Résonnèrent les cloches mélancoliques, avec leurs variations étranges et surhumaines,

« Comme les psaumes de quelque vieux cloître, quand les nonnes chantent en chœur.
Puis, la grosse cloche éclata parmi elles, comme le chant du prêtre.

« Les visions des jours envolés, les fantômes de jadis envahirent mon cerveau.
Et ceux qui ne vivent plus que dans l'histoire, me semblèrent revenus sur la terre.

« Tous les Forestiers de Flandre, le puissant Baudouin Bras-de-Fer,
Lydéric du Buc, et Crécy, Philippe, Guy de Dampierre.

« Je revis les pompes splendides de ces jours disparus,
Les imposantes dames escortées comme des reines, les chevaliers qui portaient la Toison-d'Or.

« Les marchands Lombards et Vénitiens aux lourds navires, chargés dans toute leur profondeur,
Les ministres de vingt nations... enfin plus de pompe et d'abondance qu'à la cour des rois.

« Je vis le fier Maximilien, humblement agenouillé sur le sol ;
Je vis la douce Marie, chassant avec son faucon et son chien ;

« Et sa pompeuse chambre nuptiale où un duc dormit avec la reine,
Une garde armée autour d'eux et une épée nue entre eux.

« Je vis les tisserands flamands enorgueillis par Namurs et Juliers,
Regagner leurs foyers après la journée sanglante des Éperons-d'Or ;

« Je vis la lutte des *Minnewaters*, je vis les chaperons-blancs, marcher vers l'ouest ;
Je vis le grand Dartevelde victorieux, escalader le nid du Dragon-d'Or.

« Puis de nouveau, l'espagnol aux joues barbues, vint frapper le pays de terreur,
De nouveau l'appel sauvage gémit de la gorge du tocsin ;

INTRODUCTION

« Jusqu'à ce que la cloche de Gand, répondit par delà les lagunes et les digues de sable :
Je suis Roland, je suis Roland !! Il y a victoire dans le pays.

« Alors le bruit du tambour m'arracha à mes songeries ; la rumeur de la ville réveillée,
Renvoya dans leurs tombeaux, les fantômes que je venais d'évoquer.

« Les heures avaient passé comme des minutes, et avant que j'en eusse conscience,
L'ombre du beffroi traversait la place illuminée par le soleil. »

En reproduisant cette poésie que l'on s'émerveille de lire parmi les ouvrages d'un habitant de Cambridge (*Massachussets*), et qu'on dirait, par la couleur et l'intuition, l'œuvre d'un poète flamand, inspiré par la muse même d'une adorée patrie, nous n'avons pas seulement voulu signaler un trait notable du caractère et du génie de Longfellow ; nous avons encore et surtout saisi l'occasion d'ajouter une remarque utile à l'étude de l'âme américaine.

Ceux qui l'ont étudiée, dans son cadre originaire, cette âme, ont pu relever en Amérique un double courant d'instincts et de tendances. Parallèlement aux trappeurs, aux mineurs, aux colons, aux touristes intrépides ; parallèlement aux ingénieurs à conceptions vertigineuses, aux marchands dont les bénéfices et les faillites nous paraissent venir du pays des fables, à toutes ces têtes baissées « en avant !... » on trouve une âme américaine qui habite le passé. Devant les espaces illimités et vierges qu'a embrassés seulement le regard de l'indifférente nature, et dont le sable n'a point gardé trace des myriades de tribus sans nom qui l'ont foulé, cette famille d'êtres éprouvent comme la nostalgie des lieux enregistrés par l'histoire, là où des ruines attestent que l'homme a cru, souffert, et fut aimé. Ils rêvent avec amour à l'Europe, à ses héros de légende, aux architectures de Paris, de Londres, de Vienne, aux marbres de Florence, aux couleurs de Venise, aux burgs de Germanie ; leur pensée suit de longs entretiens avec le fantôme des générations mortes. Le ressouvenir a ses tendresses, comme l'inconnu a ses espérances.

Longfellow a été le parfait interprète de cette classe d'américains, beaucoup plus nombreuse qu'on ne le croirait, en regard des foules qui donneraient le Louvre, Westminster et le palais Pitti pour un joli marché de bois ou de bétail.

En 1835, âgé de vingt-huit ans, le professeur-poète fut appelé dans les murs du Cambridge américain, dont les premiers *settlers* avaient rêvé de faire la capitale du Massachussets. Il devait, cette fois, enseigner les littératures et langues étrangères à *l'université Harvard*, la première de l'Amérique, au moins par la date — (sa fondation remonte à 1636) — et due aux libéralités du citoyen dont elle a pris le nom. A cette occasion, Longfellow revit l'Europe. Il s'arrêta surtout, dans ce second voyage, en Angleterre, en Danemarck, en Suède et en Allemagne. Puis il regagna Cambridge, y établit sa résidence définitive et se retrancha entièrement dans le travail professionnel et la composition littéraire. Reconnaissant de l'hospitalité

de l'Ancien-Monde, il a parsemé son œuvre de nombreuses et *excellentes* translations des poètes Français, Espagnols, Italiens, Suédois et Allemands. C'est peut-être la plus remarquable originalité de Longfellow, que cette assimilation entière de son talent, avec l'œuvre des étrangers. Ne prenez point ceci pour une antithèse à prétentions ironiques mais pour la simple vérité. Aussi, de même que ses longues stations dans notre vieux monde, à Rome, à Heidelberg, à Madrid, etc... n'apportèrent au poète aucune des tristesses de l'exil, parce que son cœur s'apparentait à ces nobles villes ; de même, quand Longfellow traduit des poèmes de Tegner, de Coplas de Manrique, de Uhland, de Charles d'Orléans, de Reboul et de Jasmin, on ne voit point dépérir, dans cette transplantation, les fleurs des autres climats ; au contraire elles paraissent s'épanouir à nouveau dans une terre maternelle et nourricière.

On doit faire honneur d'un succès aussi rare, à la personnalité résistante et à l'extrême adresse de l'écrivain, mais, sans omettre la part légitime qui revient à sa connaissance merveilleuse des littératures et des langues de l'Europe. Il possédait la nôtre admirablement, il en pratiquait toutes les nuances, et c'était une joie pour notre oreille que sa discussion sur un accent ou sur un mot. Passé maître dans le français des XIIIe et XIVe siècles, il lisait couramment et aurait pu citer par cœur ces *vieux romanciers*, dont Boileau déclare que Villon sut le premier, dans des *siècles grossiers*, débrouiller l'art confus.

Nos données biographiques et personnelles sur le poète, demeurèrent longtemps fixées à ces lignes sèches. Depuis notre retour en France, nous avions fait de notre mieux, et plusieurs fois, pour communiquer à nos amis l'impression générale et les belles parties des poèmes de Longfellow. Quelques journaux et revues avaient bien accueilli ces tentatives. Cependant, les saisons se chassaient l'une l'autre avec rapidité, et cette ardeur de notre dix-huitième année, aimante et sympathique, s'adoucissait de la décoloration que prennent les choses du souvenir. L'éloignement augmentait encore les effets de l'âge, et il s'en fallait de peu que notre esprit ne rangeât Longfellow parmi ces âmes envolées dont il parle tendrement.

V

Dans les dernières semaines de 1868, nombre de feuilles annoncèrent l'arrivée à Paris, du célèbre poète américain M. Longfellow, l'auteur d'*Évangéline* et d'*Excelsior*, l'orgueil de la jeune Amérique et le favori de la vieille Angleterre. Il ne fit alors qu'une halte chez nous, se rendant à Rome où il devait passer tout l'hiver. On ne le revit en France qu'aux premiers jours de l'été de 1869.

Par une silencieuse après-midi de dimanche, nous étions à lire paresseusement dans notre thébaïde de la rue Saint-Honoré, lorsqu'un très inattendu coup de sonnette nous arracha, en sursaut, à la demi-rêverie que donnent certaines lectures, et nous fit pressentir je ne sais quoi d'insolite et de bon. Alors, nous vîmes entrer, dans notre bibliothèque, un homme dont la taille, ordinaire, était relevée d'une dignité presque majestueuse. De longs cheveux blancs, un grand air de noblesse morale ; l'austérité des lignes du visage, tempérée par la rêveuse mansuétude des paupières, abritant une prunelle qui brille comme l'acier d'une épée.

Nous reconnûmes d'instinct, aidé cependant par un ancien portrait fidèle, l'homme qui avait enchanté les crises de notre jeunesse. La vive émotion de cette visite fit bientôt place à l'intérêt puissant d'une des meilleures paroles que nous ayons entendues. Rien de dogmatique, rien non plus de cette bonté banale, (pire que la rudesse), chez les glorieux indifférents ;... mais une pensée et une éloquence où respirait ce talent que tant d'autres réservent si jalousement pour le public. La conversation de Longfellow fut de nos plus rares jouissances intellectuelles. C'était une inépuisable fertilité d'aperçus, un riche trésor de souvenirs et une saisissante originalité d'explications. Ajoutons-y, pour faire comprendre tout notre émerveillement, une telle connaissance du personnel parisien, qu'il nous indiqua, rue d'Argenteuil, son relieur, à la place du nôtre dont nous étions mal satisfait. Il nous parla avec bonne humeur de toutes les histoires répandues sur son compte par nos journaux. A la vérité, parmi ces circonstances imaginaires, il y avait de quoi étonner tout autre homme qu'un Américain. C'est ainsi que des chroniqueurs avaient publié tous les détails d'un dîner en famille et entre amis, dans l'arbre de Robinson, dîner aussi *réellement arrivé* que les aventures du compagnon de Vendredi.

Quinze jours durant, — quinze jours souvent évoqués parmi les meilleurs de notre passé — nous vécûmes de la vie du poète, lui, venant quotidiennement se reposer, à notre entresol, de ses longues courses à travers Paris, et nous questionner sur les choses littéraires ou politiques de la France. Tantôt c'était une excursion à la Sainte-Chapelle, au Louvre, à l'Hôtel Lambert, tantôt une soirée à l'Opéra, au Théâtre-Français ; ou bien un repas matinal avec des confrères parisiens qui avaient montré le désir de lui être présentés, ou bien un dîner familial avec les siens, à l'hôtel du Jardin de la rue de Rivoli, où il logeait.

Un grand nombre de personnages tinrent à devoir et à honneur de venir le saluer. L'escalier de l'hôtel vit passer les figures les plus différentes, depuis le chef de l'ambassade chinoise, feu Burlingham, jusqu'à tel moine fameux, rentré depuis dans le monde. La colonie américaine, importante par le nombre et la richesse, fit assaut de zèle pour accueillir dignement ce grand compatriote. Les cartes d'invitation

aux *parties* données à cette occasion, disaient : en l'honneur du professeur Longfellow. Cependant, on le devine, nous nous intéressions surtout aux hommages français, et il nous revient, à ce propos, un trait d'autant plus cher à notre mémoire, qu'il fut l'origine pour nous d'une précieuse amitié. Un jour nous revenions avec Longfellow d'un déjeuner champêtre (veuillez entendre ici par champs, les Champs-Élysées), quand sous les arcades Rivoli, à l'angle de la rue d'Alger, le poète fut accosté par un *gentleman* d'âge mur, aux yeux vifs et perçants derrière leurs lunettes, et qui se présenta ainsi :

— Monsieur Longfellow ?

— Oui, monsieur.

— Je sors de chez vous ; j'étais allé vous faire ma visite. Je suis M. Auguste Barbier.

Le poète américain fut sans doute impressionné par ce nom célèbre ; mais rien ne pouvait égaler notre émotion personnelle de lecteur et d'écrivain à rencontrer pour la première fois, dans ces conditions d'imprévu, la personne presque inconnue de l'auteur si fameux des *Iambes*.

Nous remontâmes ensemble chez Longfellow, et, durant l'heure qui suivit, ce fut un entretien très animé, dont notre théâtre fit tous les frais, avec les incidents de l'élection récente de M. Barbier à l'Académie française, en remplacement de M. Empis. Cette conversation où Longfellow sema de lumineux aperçus, ne devait pas laisser de trace seulement dans notre souvenir. L'année d'après, dans son discours de réception sous la coupole, M. Barbier citait textuellement, avec de hauts témoignages d'estime et de sympathie pour leur auteur, plusieurs observations faites par Longfellow dans cette même rencontre. Rappelons entre autres l'étonnement qu'il nous exprima d'avoir entendu, au Théâtre-Français, les acteurs *dire* d'une façon toute autre que dans sa jeunesse. Il ne retrouvait plus l'*intonation* de 1829. Dans la bouche d'un témoin étranger, cela prend la valeur d'une date et d'un renseignement.

Ces beaux jours devaient finir, et je ne les ai pas recommencés. Après un hiver artistique à Rome, une semaine à Gad's-Hill, auprès de son ami Charles Dickens que guettait la mort, et un mois d'ovations amicales à Paris, Longfellow reprit le chemin de son pays. Nous l'accompagnâmes jusque sur le pont du paquebot, dans le riant bassin de Boulogne. La gaieté du lieu fut impuissante contre notre tristesse. Une mélancolie profonde, l'adieu à ce qu'on ne reverra plus, mouillait nos yeux dans cette causerie suprême du 20 juillet 1869. Depuis lors, en effet, nous n'avons pas revu le poète. Pour le revoir, il n'eut fallu cependant que nous rendre à son invitation répétée d'aller faire connaissance avec la maison deux fois glorieuse, qu'il habite à Cambridge, tout près de l'*Harvard-University*. Cette maison, dont les journaux illustrés des deux mondes ont popularisé l'image, est

construite sur une terrasse élevée, en plein verdoiement, parmi les arbres et les fleurs. Deux vieux ormes paraissent monter la garde à son seuil. Elle a servi, cette maison, de quartier-général à Washington, avant l'évacuation de Boston. Longfellow ne pouvait laisser un pareil souvenir périr par sa faute. Il l'a fixé dans des vers.

WASHINGTON

« Un jour, il fut un jour, où, dans ces murs,
Un homme qui assiège souvent notre mémoire,
Le père de la patrie, a habité.
Alors les feux du camp assiégeant
Entouraient d'une ceinture enflammée
Ces prairies vastes et humides.
Son pas majestueux,
Appesanti par le fardeau des soucis,
Réveillait de bas en haut, l'écho de ces escaliers...
Et dans cette chambre où j'écris,
Il s'est reposé, aux heures de chagrin,
Le cœur et la tête harassés. »

A partir de 1869, il s'établit entre le poète et nous un commerce assez régulier de lettres, dédommagement illusoire, et cependant bienvenu, à la séparation définitive. Les malheurs de la France en 1870-71, attristèrent profondément Longfellow; aussi la poste nous apportait-elle moins souvent alors de ses nouvelles à lui que la demande anxieuse de nos nouvelles à nous. Ses lettres étaient toutes en questions cordiales sur tel ou tel coin de Paris où l'amitié l'avait reçu avec orgueil, et toutes s'inquiétaient de savoir si la mitraille allemande avait épargné ces foyers de chers souvenirs, qu'il n'osait plus prétendre à revoir jamais. Malgré tout, on pouvait encore deviner en lui quelque reste d'espoir, dans cet ordre de projets. Il ne se bornait pas à nous adresser des *notes*. Plusieurs envois d'œuvres nouvelles nous attestaient en même temps la fidélité de sa bienveillance affectueuse et la jeunesse toujours active de sa muse.

Sous l'empire des chimériques attentes, presque autorisées par le ton de certaines lettres, nous nous prêtâmes un jour à une légère aventure, empreinte de je ne sais quel fantastique. Un an et demi après ces cruels et doubles désastres, nous reçûmes d'une famille amie qui venait s'installer pour toute la saison d'hiver à Paris, la prière de lui retenir un logement dans quelque bon hôtel de la rue de Rivoli. A cet appel, nous revîmes par la pensée l'intérieur aimable, toujours si cher à notre souvenir, et qui répondait, par le nombre des pièces et leur exposition, aux désirs de nos correspondants.

Nous allâmes demander au gérant de l'hôtel de nous montrer quelque appartement pareil à celui où nous avions connu M. Longfellow.

— M. Longfellow ! nous répondit-on ; il est justement arrivé d'hier soir.

Notre cœur bondit de joie à cette annonce ; nous eûmes l'illusion que ces derniers temps étaient un odieux rêve. Sur l'envoi de notre carte, nous fûmes aussitôt convié à venir en personne et sur le champ introduit en effet devant M. Longfellow ; mais un Longfellow de vingt ans à peine, le propre fils du poète. Ce jeune homme qu'il ne nous semblait pas avoir vu dans les réunions que l'on a rappelées, accompagnait en Europe une de ses sœurs. Du moins, il nous fut réservé la joie d'obtenir ainsi directement, avec un reflet de lui-même, d'excellentes nouvelles de la santé du maître ; il avait encore, à cette date, dix années à vivre.

Ces dix années furent occupées par une active production littéraire, ainsi qu'on le pourra voir dans la bibliographie jointe à cette notice. Le seul événement qui tranche par son caractère éclatant et public sur cette belle uniformité de solitude et d'intime réflexion, s'accomplit il y a six ans, en 1879. C'est bien près de nous... mais, que c'est loin !

En 1879, les jeunes gens de Cambridge (Massachussets), voulurent célébrer par un caractéristique hommage, le soixante-douzième anniversaire du père d'*Évangéline*, leur glorieux concitoyen et professeur, né le 27 février 1807. A cette occasion, ils décidèrent de lui présenter un fauteuil fabriqué avec le bois du châtaignier dont il est question dans le *Forgeron de village*, célèbre ouvrage de l'auteur fêté. Dans les dernières pages du poète, rien ne traduit mieux la sphère de sentiments où vivait Longfellow, l'accent de grandeur familière et de gravité tendre dont résonnent ses intimes poésies, que cette réponse au présent de ses élèves, amis et admirateurs.

DE MON FAUTEUIL

« Suis-je donc un roi, que je puisse appeler mien
Ce splendide trône d'ébène ?
Pour quelle raison, de par quel droit divin,
M'est-il permis de l'appeler mien ?

« Peut-être seulement, par le droit divin des vers
M'appartient-il,
Peut-être seulement, parce que le châtaignier au vaste feuillage,
Fut jadis chanté par moi.

« Je me le rappelle bien, dans toute sa beauté première,
Alors qu'aux jours de l'été
L'abondante parure de ses branches,
Faisait comme une caverne d'ombre fraîche.

INTRODUCTION

« Là, tout près de la forge du maréchal-ferrant, le long de la rue,
La blancheur de son doux feuillage
Attirait les abeilles, tellement que l'arbre semblait vivant,
Et murmurait ainsi qu'une ruche.

« Et quand, avec fracas, les vents d'automne
Secouaient ses grands bras,
Les brillantes châtaignes, jaillissant hors de leur gaine,
Tombaient sur le sol.

« Et maintenant, quelques fragments de ses branches dépouillées,
Façonnées en siège solennel,
Ont trouvé enfin un asile auprès de mon foyer,
Et me parlent du passé.

« Le Monarque Danois était impuissant, dans tout son orgueil,
A repousser le flux de l'Océan ;
Tandis que moi, je puis, assis dans ce fauteuil,
Dérouler dans mes vers, le flux du temps.

« Je revois, — comme on voit dans une vision, —
Les fleurs et les abeilles ;
J'entends appeler, dans des cris, les voix d'enfants,
Et tomber les brunes châtaignes.

« Je vois le forgeron et ses fourneaux en flammes,
J'entends mugir les soufflets,
Et les marteaux aigus battre sur l'enclume,
Le fer chauffé à blanc.

« Ainsi, chers enfants, vous avez fait pour moi,
De ce jour un jubilé,
Et, à mes soixante-dix ans et plus,
Rendu de nouveau la jeunesse.

« Le cœur a sa mémoire propre, ainsi que l'esprit,
Et dans cette mémoire s'enchâssent
Les précieux souvenirs, où la tendre pensée
De celui qui donne, s'est gravée.

« Votre affection et votre souvenir,
Pouvaient seuls donner la vie à ce bois mort,
Et faire refleurir de nouveau en poésie
Ces branches, depuis longtemps, sans feuilles. »

Quand il écrivait ces vers, qui ne sont pas les derniers de sa plume fertile, le poète, en proie à de cruelles attaques de névralgie, était encore pour trois ans

sur cette terre, trois ans dont pas une heure ne fut perdue pour le travail dans les intervalles de très dures souffrances. C'est au commencement de 1882 que l'Amérique a vu mourir l'un des hommes dont elle est le plus justement fière, et que l'Europe entière honorait à l'égal des belles figures du siècle. Nous le pleurons, nous, parmi les êtres qui nous ont été le plus chers.

L'Amérique a fait à son glorieux enfant des funérailles grandioses et vraiment nationales, avec le concours de tous les personnages éminents du pays, et (ceci nous touche davantage), relevées par l'expression d'une douleur unanime et profonde.

BIBLIOGRAPHIE DES OUVRAGES DE LONGFELLOW

Nous avons cru bien faire en rappelant, à part, dans une revue sommaire, la suite des œuvres de Longfellow. Si nous nous arrêtions à chacune d'elles, pour en donner l'analyse et en raconter l'origine et la fortune, nous remplirions un volume, seulement avec de rapides indications. La plupart de ces poèmes ont été inspirés par les plus curieuses villes ou les plus beaux paysages d'Europe et d'Amérique, qui ont fourni à l'auteur quantité d'anecdotes, de réminiscences et d'impressions.

Le chiffre des volumes dûs à Longfellow diffère sensiblement, selon les pays et les éditeurs. Le nombre de ces éditeurs est lui-même considérable. Le poète en a toujours compté plusieurs dans chaque ville importante des États-Unis : à New-York, à Boston, à Halifax, etc., etc. Il en avait d'attitrés à Édimbourg et à Londres, sans parler de l'Allemagne qui nourrissait pour Longfellow une prédilection attestée par de nombreux témoignages. Exemple : Tauchnitz de Leipzig, qui jette annuellement sur le marché européen, comme parlent les personnes graves, d'innombrables exemplaires du poète américain.

Le premier recueil publié par l'auteur, est intitulé : *Les voix de la nuit*. Il parut en 1839. Longfellow avait jusque-là disséminé beaucoup de vers, dans la *Gazette littéraire des États-Unis*, et dans la *Revue de l'Amérique du Nord*, etc., etc. Ce début en librairie, qui plaça tout de suite Longfellow à son rang légitime, c'est-à-dire au premier rang, contenait entre autres pièces : Le *Prélude*, l'*Hymne à la nuit*, le *Baume de vie*, la *Lumière des étoiles*, les *Pas des anges*, la *Cité assiégée*.

A la suite des *Voix de la nuit*, on a inséré dans le même volume : *Les*

premiers poèmes, écrits par Longfellow, encore presque un écolier, et avant l'âge de dix-neuf ans ; puis d'assez nombreuses traductions de l'espagnol, du français, de l'italien, du danois et de l'allemand. Parmi les espagnols, nous trouvons Lope de Vega et le célèbre poème de Coplas de Manrique ; parmi les français, la *Ballade* de Charles d'Orléans et la *Berceuse* de Clotilde de Surville ; parmi les italiens, Dante ; parmi les allemands, Tiedge, Klopstock, Müller et Uhland.

Les *Ballades et Poèmes* ont paru en 1841. Ce recueil nous offre aussi des traductions de l'allemand et du suédois de Tegner. Dans les *Miscellannées*, nous citerons seulement : Les *Jours de pluie*, l'*Aveugle Bartimée*, et surtout *Excelsior*, la page la plus fameuse d'une œuvre qui en présente peut-être de supérieures à celle-là. Longfellow n'a-t-il jamais songé qu'on l'appelait trop : le poète d'*Excelsior?* Mais on sait que la renommée nous traite, selon son caprice, et non pas comme il nous plait.

Les *Poèmes sur l'Esclavage* ont été publiés en 1842.

L'*Étudiant espagnol* est de 1843. Nous avons un faible pour ce drame. C'est à un conte de Cervantès qu'en remonte l'idée première, sans doute exploitée déjà par les faiseurs, poétiquement mise en œuvre par Longfellow.

C'est l'histoire des romantiques et malheureuses amours d'un bachelier de Madrid et d'une danseuse gypsy. L'ouvrage est en trois parties. On n'analyse pas une sérénade interrompue par un coup de carabine. La gypsy Preciosa, qu'adore son jeune amoureux, est une vertu sans tache, injustement soupçonnée, et dont l'archevêque de Tolède lui-même a subi la grâce et reconnu le charme. Les Lara et les Carlos ne manquent point à ce drame. Ils n'appartiennent pas en propre à Longfellow, qui peut revendiquer, seulement ici, l'inspiration et les caractères, l'atmosphère de poésie, la magie de tendresse et d'amour. La chasteté inviolable de la gypsy n'est pas une paradoxale fantaisie du poète.

Pareillement dépose Théophile Gautier dans son *Voyage en Russie :*

« Nous avons dit que les bohémiennes étaient sobres ; si nous ajoutons qu'elles sont chastes, personne ne nous croira ; c'est pourtant la vérité ; leur vertu passe en Russie pour invincible ; aucune séduction n'en peut venir à bout ; et des seigneurs jeunes et vieux ont dépensé avec des bohémiennes des sommes fabuleuses sans en être plus avancés. »

Le *Carillon* et le *Beffroi de Bruges*, portent la date de 1846. Ces poèmes sont suivis d'un nouveau recueil de *Miscellannées*, où nous avons surtout remarqué un *Rayon de soleil*, l'*Arsenal de Springfield* et *Nuremberg*.

INTRODUCTION

Ce curieux morceau doit faire exception à la règle que nous nous sommes tracé de donner seulement ici des titres d'ouvrages.

NUREMBERG

« Dans la vallée de la Pegnitz, dans la contrée où, sur de vastes prairies, se dressent les monts azurés de la Franconie, on aperçoit l'antique Nuremberg,
Étrange vieille cité de labeur et de trafic, étrange et vieille cité d'art et de chanson.
« Les souvenirs hantent les toits pointus..., aussi nombreux que les corbeaux qui s'y rassemblent.
Souvenirs du moyen-âge, alors que les Césars grossiers et hardis, avaient fixé leur séjour dans ton château séculaire et qui brave le temps,
Alors que tes vaillants et économes bourgeois, se vantaient dans leurs rimes naïves
De leur grande cité impériale qui étendait sa main sous tous les climats.
« Dans la cour d'honneur du château, blindé de maint cercle de fer,
Se dresse le gros tilleul, planté par la main de la reine Cunégonde.
« Sur la place, la fenêtre, où, dans des jours héroïques,
On vit le poète Melchior, chantant les louanges de l'empereur Maximilien.
« De toute part, je vois surgir autour de moi, le monde prodigieux de l'art,
Et les fontaines ennoblies des plus splendides sculptures, rafraîchissent les plus vulgaires marchés.
« Sur le portail de la cathédrale, on voit, sculptés en bois, les saints et les évêques,
Délégués par les premiers âges, comme apôtres de notre temps.
« Dans l'église Saint-Sebald, la poussière vénérable du patron repose en une châsse magnifique,
Et les douze apôtres en bronze, montent, à travers les âges, la garde, autour de ce précieux dépôt.
« Dans l'église Sainte-Laurence, on admire un ciboire, œuvre de sculpture extraordinaire,
Figurant la gerbe écumeuse des fontaines, s'élançant dans un air en peinture.
« Ici, dans le temps ou l'art était encore la religion, d'un cœur simple et pieux,
Vivait et travaillait Albert Dürer, l'évangéliste de l'art.
« C'est d'ici, que, dans le silence et le chagrin, mais la main toujours active au labeur,
Il partit, comme un émigrant, à la recherche d'un monde meilleur.
« *Emigravit :* telle est l'inscription qu'on lit sur la tombe où il repose.
« Il n'est point mort, mais parti ; car l'artiste ne meurt jamais.
« L'ancienne cité paraît plus belle, et le soleil semble plus brillant,
A celui qui a déjà foulé ses pavés et respiré son air.
« A travers ces rues larges et imposantes, à travers ces ruelles obscures et sinistres,
Ont passé jadis les *Master singers,* chantant leurs grossiers poèmes,
« Des pays lointains et privés de soleil, ils étaient venus au *Guild* hospitalier,
Bâtissant des nids, dans le grand temple de la Renommée,
Comme bâtissent les hirondelles dans des gouttières.
« Le tisserand, comme il poussait sa navette, tissait aussi des rimes mystiques,
Et le forgeron martelait sa dure chanson au carillon de l'enclume,
Remerciant Dieu, dont la sagesse infinie a fait fleurir la fleur de poésie,
Parmi les cendres de la forge, et les déchets du métier.
« C'est ici que Hans Sachs, le savetier-poète, lauréat du gentil savoir,
Le plus habile des douze maîtres habiles, chanta et rit en larges in-folio.
« Mais sa maison est maintenant un cabaret, au plancher proprement sablé,
« La fenêtre est enguirlandée, et la figure du chanteur est sur la porte.

INTRODUCTION

Peinte par quelque humble artiste, comme dans la chanson d'Adam Puschmann,
Douce comme le vieillard lui-même, avec sa longue barbe blanche.
« A la nuit, l'artisan basané vient ici noyer sa peine
Dans le pot d'étain écumant, qu'il vide, assis, sur l'antique siège du maître.
« La splendeur de jadis est évanouie, et devant mon œil songeur,
Ces formes et ces images confuses flottent comme une tapisserie fanée.
« Ni tes Conciles, ni tes Kaysers n'attirent plus sur toi le respect du monde.
« Tu le dois à ton peintre Albert Dürer et à ton savetier-poète, Hans Sachs.
« C'est ainsi, oh! Nuremberg, qu'un *pèlerin des lointains pays*,
Comme il errait dans tes rues et tes places, chantait intérieurement sa chanson insouciante,
Évoquant d'entre les pavés, comme on cueille une fleurette du sol,
La noblesse du travail, la longue généalogie de l'effort. »

Dans ce poème, systématiquement construit sur le même plan que celui de Bruges, et dans un nombre à peu près égal de vers, sont enserrés les annales, les souvenirs et les aspects de Nuremberg. On voit pareillement, ici et là, Longfellow s'arrêter confondu devant le mystère des années, traversé des spectres de l'histoire. L'impression personnelle emportée par nous de Nuremberg, ne diffère pas de celle qu'a rendue Longfellow. Il serait curieux de rapprocher ce vieux Nuremberg des rêveurs, d'un autre plus actuel, moins poétique et peu rassurant, tel que l'a fait le problème social, et dont on peut trouver la physionomie dans de récentes relations. Il y a aussi le Nuremberg des artistes et des philosophes, louablement présenté dans le volume consacré à *Albert Dürer, sa vie et ses œuvres*, par M. Moriz Thausing, conservateur de l'Albertine.

Notre Théophile Gautier, dans sa pénétrante *Mélancholia*, esquisse un Nuremberg dont on aime la manière pittoresque et précise, après la description un peu grise et générale de Longfellow.

« Nuremberg, dans le ciel, dresse ses taille flèches,
Et découpe ses toits aux silhouettes sèches. »

Dans la même série, nous trouvons le *Baron Normand*, la *Pluie en été*, *A un enfant*, l'*Occultation d'Orion*, le *Pont*, la *Vieille Horloge sur l'escalier*, et quantité de sonnets et traductions de l'allemand, parmi lesquelles surgit le nom agréable à la France, et, l'on peut dire, adopté par elle, de Henri Heine.

En 1847, Longfellow publia son ouvrage le plus célèbre, de cette étendue, c'est-à-dire le beau poème d'*Evangéline*, qui tiendra désormais sa place dans l'épopée familière du siècle, entre : *Hermann et Dorothée* de Gœthe, et *Pernette* de M. de Laprade. Cette histoire, pleine de noms et de mots français, a été heureusement choisie entre toutes, par les éditeurs du luxueux volume que voici, pour donner à la France une idée attachante du grand poète étranger, si tendre lui-même à nos

affections nationales. *Évangéline* est l'ornement principal du volume qui contient déjà, sans parler d'un grand nombre de bons travaux, le drame de l'étudiant espagnol. La solennelle jeunesse du paysage américain décore cette noble pastorale, au village de Grand-Pré, dans l'Acadie, sur les bords du bassin de Minas. Vous pleurerez, âmes suaves et pieuses, à l'histoire primitive de Bénédict Bellefontaine, de sa fille Évangéline et de son fiancé Gabriel Lajeunesse. Ce livre est de ceux que l'on traite d'amis.

Une série de poèmes intitulés : *Au bord de la mer* et *Au coin du feu*, portent la date de 1850. Ils sont accompagnés, dans le même volume, de plusieurs pages qui nous intéressent, et l'on peut dire, nous appartiennent. C'est d'abord : la *Jeune aveugle de Castel-Cuillé*, de Jasmin ; puis un Noël bourguignon de Gui Barozai. Longfellow ajoute à la traduction de Jasmin qu'il appelle *Le Burns du midi de la France*, un agréable récit tiré du *Voyage dans les Pyrénées* de Louisa Stuart Costello.

Avec la *Légende dorée*, nous sommes ramenés à la poétique des vieux cloîtres. C'est une imitation de la *Légende des Saints*, écrite en latin du XIIIe siècle par Jacob de Voragine. Le ton est imposant et la fable symbolique, ainsi que dans *Faust*. A l'origine, ce poème fut considéré par nos aïeux du moyen âge, comme un chef-d'œuvre d'ordre mystique et visionnaire, et les contemporains émerveillés lui décernèrent le nom de *Légende dorée*. A la suite de cet ouvrage, d'un caractère si nettement claustral, on trouve dans la plupart des éditions fidèles à la chronologie : *The Song of Hiawatha*, le célèbre poème indien paru en 1855, et dont nous avons déjà conté le grand succès en Angleterre.

Un intervalle de huit années sépare ces ouvrages d'un recueil de poésies nouvelles : *Tales of a Wayside Inn*. Par une nuit d'automne, dans une vieille auberge de Sudbury, sont réunis devant un vaste foyer, dont la flamme fait resplendir le portrait de la princesse Marie : un musicien armé de son violon, l'aubergiste lui-même, puis un étudiant, un sicilien, un juif espagnol d'Alicante, un théologien et un poète. Le *Violoneux* s'étant exécuté aux bravos de l'assistance, il est convenu que chacun des autres va dire une histoire. L'aubergiste ouvre la marche, avec la *Chevauchée de Paul Revere ;* l'étudiant raconte : *Le faucon de Sir Federigo ;* le juif espagnol dit l'aventure du *Rabbi Ben Levi*. Le musicien qui volontiers accapare l'attention, reparaît et débite tout au long : *La Saga du roi Olaf (vingt-deux chants)*. Le sicilien débite : Le *Roi Robert de Sicile ;* le théologien : *Torquemada*, ou l'horrible cruauté d'un père, et le poète : la douce légende *des Oiseaux de Killingworth*. Ces contes aimables sont précédés chacun d'un portrait versifié du conteur, et séparés par un *interlude*. Ensuite, dans un poème qui rappelle *Évangéline* par l'accent, les proportions et le lieu de la scène, Longfellow chante la cour vaine, faite par *Miles Standish*, le vieux et farouche militaire à la belle vierge puritaine Priscilla.

La scène se passe durant les jours anciens des colonies, dans Plymouth, la terre des pèlerins. Au dur soldat, Priscilla préfère son ami et compagnon Alden. La colère de *Miles Standish*, son départ pour la guerre, son retour imprévu, le jour même des noces d'Alden et de Priscilla et son adhésion aux faits accomplis, tel est le thème de cet ouvrage. Dans le recueil intitulé : *Les Oiseaux de passage*, citons au vol les courtes pièces : *Prométhée, l'Échelle de Saint-Augustin, le Vaisseau fantôme, le Gardien des cinq ports, les Maisons hantées, le Cimetière de Cambridge, le Nid d'oiseaux de l'Empereur, les Deux anges, le Cimetière juif à Newport, le Vin de Catawba, Sainte-Philomène, le Point du jour, les Enfants, Épiméthée, le Cinquantième anniversaire d'Agassiz, l'Heure des enfants, Encelade, le Cumberland, les Flocons de neige, Un jour de juin, Lassitude.*

Empêché de demander même une page à ce volume de la plus riche variété, nous voulons du moins signaler particulièrement les délicieux couplets sur notre *Olivier Basselin* et la légendaire maisonnette de la vallée de la Vire, les strophes d'une allure troupière sur *Victor Galbraith*, volontaire fusillé au Mexique pour indiscipline, et la belle méditation mélancolique : *Ce qui reste non fait.*

« Avec quelque ardeur que nous travaillions,
Il reste toujours quelque chose de *non fait:*
Quelque chose d'inachevé,
Attend toujours le prochain réveil. »

Les deux études dramatiques contenues dans : *New-England Tragedies*, ont été présentées au lecteur français, de la plus heureuse façon. La première s'appelle dans l'original : *Endicott.* L'éminent traducteur du volume, M. Marmier, ancien ami personnel de Longfellow, a changé ce titre contre : *Wenlock Christern*, nom d'un personnage du drame. L'autre pièce, dont l'héroïne est une sorcière, s'appelle *Giles Correy.* C'est un profond regret pour nous que M. Xavier Marmier n'ait point poursuivi l'entreprise si dignement commencée. Il était, entre tous, qualifié pour nous rendre l'œuvre de Longfellow : et par l'intimité avec le poète et la possession de sa langue, et par la ressemblance des esprits et des caractères. M. Marmier n'a besoin sans doute de rien ajouter à ses titres nombreux et reconnus ; mais nous lui aurions eu, nous, avec gratitude, l'obligation de ce nouveau service. On sait que M. Marmier, si cher à Sainte-Beuve, — peu prodigue d'amitié et d'estime, — a été l'un de nos plus intelligents et passionnés voyageurs, dans un temps où *voyages* était le synonyme de difficultés, d'abnégation et quelquefois de péril. Depuis, il s'est reposé en écrivant d'excellentes relations de ces courses lointaines et maintes études des littératures étrangères, dont le succès n'a pas nui, — rare fortune, — à celui des romans et contes originaux du même auteur.

La divine comédie de Dante, traduite par Longfellow, avec notes, commentaires et citations historiques et littéraires, est un trésor de renseignements à l'usage des

lettrés, sans parler des mérites propres de la traduction. Nous n'avons pas le loisir d'analyser même rapidement : *La Divine tragédie*, poème évangélique, ni le recueil intitulé : *Three Books of Songs*, que le poète nous fit adresser en 1872, par son éditeur de Londres, Georges Roatledge. Le premier de ces trois livres s'ouvre sur une nouvelle série des *Contes de l'auberge*. Nous y retrouvons le sicilien, le juif espagnol, l'étudiant, le musicien, le poète, le théologien, qui nous racontent successivement : *La Cloche d'Atri*, *Kambalu*, *le Savetier de Haguenau*, *la Ballade de Carmilhan*, *Lady Wenworth*, *la Belle légende*, et *le Baron de Saint-Castine*, dont l'action se passe dans un castel des Pyrénées. *Le Second book* est rempli tout entier par des scènes bibliques, sous ce titre : *Judas Macchabée*, et le troisième renferme : *Une poignée de traductions*. On y remarque des chansons tartares traduites de Chodzko, et des chansons arméniennes traduites d'Alishan, les célèbres stances de Malherbe à Duperrier et au cardinal de Richelieu, et *l'Ange et l'Enfant* de Reboul, excellemment transportés en anglais; puis, des fragments de Filiçapa, de Gœthe, d'Auguste Van Platen et de sainte Thérèse.

Un autre plus récent volume de poésies par Longfellow, a pour titre : *Le Masque de Pandore et Autres poèmes*. *Le Masque de Pandore* est une suite de scènes mythologiques. Parmi les *Autres poèmes*, on remarquera deux pièces mélancoliques : *La Pendaison de la crémaillère*, et *Morituri salutamus*, ce dernier morceau composé à l'occasion du cinquantième anniversaire de la classe de 1825, à Baudouin-Collège. Le même volume renferme une troisième série des *Contes de l'auberge* avec les préludes et interludes accoutumés. Nos anciennes connaissances, le juif espagnol, le poète, l'étudiant, le théologien, le sicilien, le musicien et l'aubergiste, nous servent successivement : *Azrael*, *Charlemagne*, *Emma et Éginhard*, *Élisabeth*, *le Moine de Casal-Maggiore*, *Scanderberg*, *le Fantôme de la mer*, et *la Chanson de sir Christophe*.

Voici deux autres séries des *Oiseaux de passage*, comprenant : *Fata Morgana*, *la Chambre hantée*, *la Rencontre*, *Vox populi*, *le Défi*, *Charles Summer*, *Voyage au coin du feu*, *le Lac de Côme*, *le Mont-Cassin*, *Amalfi*, *le Sermon de Saint-François*, *Bélisaire*, etc., etc. Dans le livre de sonnets qui clôt ce recueil, il en est de fort beaux consacrés à *Shakespeare*, à *Chaucer*, à *Keats*, à *Milton*, à *Trois Amis*, à *Une tombe sans nom*, au *Sommeil*, et au *Vieux pont de Florence*.

L'œuvre, non moins vaste qu'élevée, dont nous n'avons pas donné tous les titres dans cette liste réduite, malgré son étendue, embrasse une production régulière de cinquante années, et s'est encore accrue de deux autres volumes. Nous en avons parlé en 1879 et en 1882, dans les colonnes du journal *Le Temps*. Il ne nous arrive plus de les ouvrir, ces deux volumes, sans une émotion pieuse. Ils sont pour nous la voix suprême du souvenir de Longfellow.

Keramos est une composition originale sur l'art du potier, où le poète mêle l'histoire de la céramique à toutes les aventures de l'histoire humaine. Une nouvelle

série (la cinquième) des *Oiseaux de passage*, escorte ce curieux poème. Nous y avons surtout goûté : les *Châteaux en Espagne*, *Vittoria Colonna*, le *Gant de l'Empereur*, le *Czar blanc*, et un charmant dixain : *Delia*. Parmi les *Sonnets*, nos préférés sont *Venise*, *Boston*, *Woodstock-Park*. Dans les *Translations*, il y a des pages d'Ovide, de Virgile, et (pourquoi le taire?) de Ducis, de Lefranc de Pompignan... et de Méry. Sept *Sonnets* et un *Canzone*, d'après l'Italien de Michel-Ange, terminent ce recueil. *Ultima Thule*, le dernier envoi de Longfellow, porte pour nous un titre doublement fatidique, puisque à la fois il clôt son œuvre et qu'il est notre dernière communication directe avec lui. Ce volume où l'on trouve la pièce déjà citée : de *Mon fauteuil*, comprend dix-huit morceaux, presque tous en forme d'adieu. La *Dedication* est d'une tristesse haute. D'autres pièces, telles que *Jugurtha*, *Robert Burns*, *Hélène de Tyr*, attestent la persistance des attachements classiques et de la passion littéraire, chez le vieillard assailli des pensées du grand voyage.

Les œuvres en prose de Longfellow, sans égaler le nombre de ses recueils poétiques, atteindraient cependant un chiffre assez élevé, si l'auteur avait rassemblé en librairie tous ses travaux de cet ordre. A notre connaissance, le volume de grand prix littéraire, où la plupart des éditeurs ont réuni : *Outre mer*, — souvenirs et récits de voyages en France, en Espagne et en Italie, — et les deux romans : *Hypérion* (regardé comme le roman du poète lui-même) et *Kavanagh* ; ces seuls ouvrages, disons-nous, fameux et prospères depuis de longues années, représenteront devant l'avenir, tout ce que Longfellow a voulu nous léguer de sa prose. Nous gardons précieusement une édition d'*Outre mer*, de 1835, déterrée par le poète, à notre intention, chez un bouquiniste de Londres, et qu'il nous fit remettre en souvenir des beaux jours de 1869. Sans insister sur des rapprochements toujours forcés et puérils, — lorsqu'on fait plus que les indiquer à notre rêverie, — si l'on nous demandait quels traits connus d'elle, la France peut entrevoir dans le poète américain, nous avouerions qu'il nous fait penser quelquefois à Lamartine ; souvent à Laprade et à Mistral.

LOUIS DÉPRET.



série (la cinquième) [illegible]
surtout goûté : les [illegible]
le *Czar blanc*, et u[illegible]
Venise, *Boston*, W[illegible]
de Virgile, et (pour[illegible]
Sept *Sonnets* et un [illegible]
Ultima Thule, le d[illegible]
fatidique, puisque à [illegible]
directe avec lui. C[illegible]
comprend dix-huit [illegible]
d'une tristesse haut[illegible]
de Tyr, attestent la [illegible]
chez le vieillard as[illegible]

Les œuvres e[illegible]
poétiques, atteindra[illegible]
en librairie tous se[illegible]
prix littéraire, où [illegible]
récits de voyages [illegible]
Hypérion (regardé [illegible]
ouvrages, disons-n[illegible]
devant l'avenir, to[illegible]
gardons précieusem[illegible]
notre intention, el[illegible]
souvenir des beau[illegible]
forcés et puérils, – [illegible]
nous demandait q[illegible]
américain, nous av[illegible]
à Laprade et à Mi[illegible]





u vois ici la forêt des vieux âges. Sous leur barbe de mousse, de vert tout vêtus, et dans l'ombre du soir ne se laissant plus reconnaître, pins et ciguës au lent murmure sont là comme les Druides d'autrefois aux discours prophétiques et sombres, comme les blancs ménestrels, dont la longue toison couvre la poitrine. L'Océan prochain, de sa voix caverneuse, parle plus retentissant encore, du fond de ses trous, de ses roches; et sa chanson désespérée répond aux lamentations des bois.

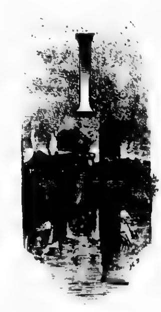
Voici la forêt d'autrefois; mais les cœurs, où sont-ils, qui, sous sa voûte bondissaient tels que le chevreuil terrifié par les accents du chasseur, dans les taillis? Ce village au toit de chaume, abri des fermiers d'Acadie, qu'est-il devenu? Vies humaines qui glissaient, ainsi que les rivières dont s'arrose la campagne, que la terre assombrit de ses ombres, mais où le ciel réfléchit une image. Il ne reste que ruine de ces fermes riantes; à jamais disparus les fermiers. La poussière et les feuilles ne

sont pas autrement dispersées, quand l'octobre aux vents terribles les saisit, les emporte haut dans son tourbillon, et puis en asperge l'Océan. La tradition seule nous parle encore du beau village de Grand-Pré.

Vous dont la foi réside dans la tendresse résignée, à la patiente espérance, vous qui sentez le charme et la puissance d'un dévouement de femme, prêtez l'oreille à la légende douloureuse que se chantent les pins dans la forêt ; écoutez une histoire d'amour dans l'Acadie, asile de bonheur.

PREMIÈRE PARTIE

I



IL existait dans une fertile vallée du pays acadien, sur les bords du bassin de Minas, le petit village de Grand-Pré, lointain, paisible, écarté. Le village avait tiré ce nom de vastes prairies s'étendant vers l'Est et qui fournissaient la pâture à d'innombrables troupeaux. Des digues élevées par la main des hommes au prix d'un labeur sans trève, tenaient en respect les tumultueuses vagues; mais, à des époques régulières, les barrières s'ouvraient et la mer, bienvenue, cette fois s'épanchait librement sur les prairies.

Des champs de lin au Sud et à l'Ouest, ainsi que des vergers et d'autres champs de blé sans nulle clôture, couvraient l'étendue de la plaine; tandis qu'au loin, vers le Nord, s'élevait le Blomidon avec les forêts séculaires. Tout en haut, sur les montagnes, les brumes marines ont dressé leurs tentes; et sans jamais, au reste, descendre de leur poste, les brouillards issus de la vaste Atlantique plongeaient sur la vallée prospère. C'est là, qu'au sein de métairies, se montrait l'acadien village. Les maisons étaient solidement bâties; le chêne et le châtaignier en

formaient la charpente, selon la mode des paysans de Normandie dans leurs constructions, du temps où régnaient les Henris.

Les toits à lucarnes étaient de chaume, tandis que l'entrée principale était abritée et défendue contre le soleil par des pignons dont l'ombre dépassait le soubassement des maisons.

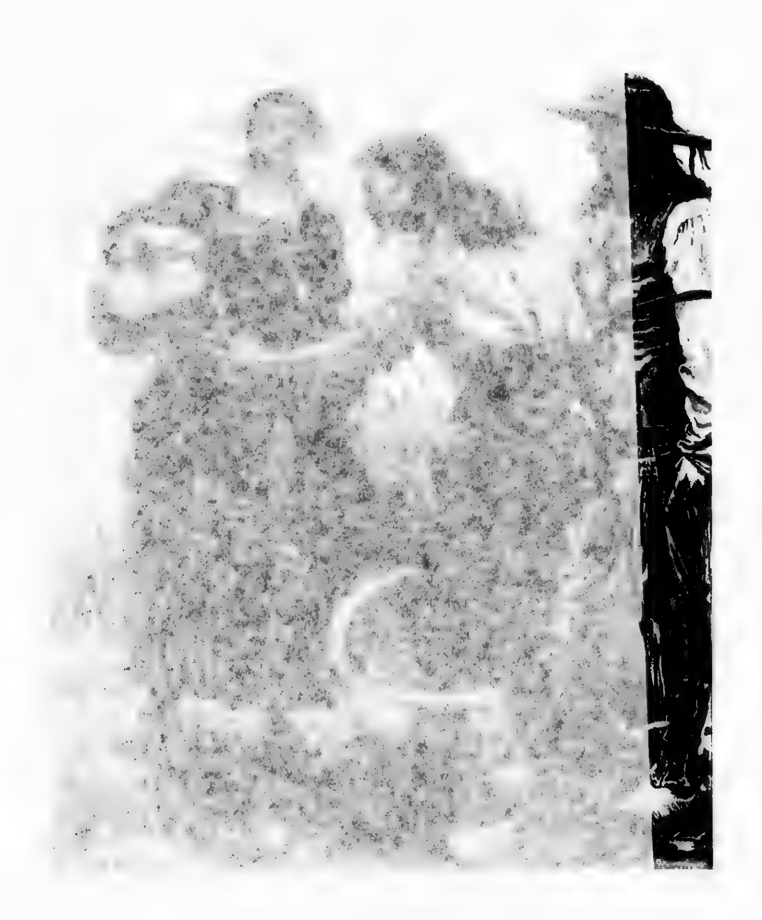
L'été, dans le calme du soir, quand le soleil couchant éclairait de sa dernière flamme les rues du village, dorant les girouettes sur les toits, c'est là que femmes mariées et jeunes filles, en bonnets d'une blancheur de neige, et dans leurs jupes rouge, bleue et verte, étaient assises; et les quenouilles filaient le lin, jaune comme l'or, attendu par les métiers jaseurs qui mêlaient, à l'intérieur, le bruit de leurs navettes à la chanson des voix virginales et au grondement des rouets.

On voyait alors, descendant la rue avec solennité, le curé de la paroisse, et les enfants suspendre leurs jeux pour venir baiser la main qu'il étendait en signe de bénédiction sur leurs têtes. Il passait parmi eux, vénérable, accueilli dans sa marche lente par d'affectueuses paroles de bienvenue des femmes et des jeunes filles toutes debout à son approche.

C'est l'heure où les travailleurs des champs regagnaient la maison; le soleil plongeait, plein de sérénité, dans sa retraite, et c'était le tour du crépuscule. Alors tombait du beffroi l'appel du doux angelus. Pareils à des nuages d'encens s'élevant vers le ciel, la bleuâtre fumée de cent foyers, demeure de cœurs paisibles et contents, montait en pâles colonnes sur les toits du village. Dans l'amour, dans l'amour de Dieu et de l'Humanité, ainsi vivaient ces paysans de la simple Acadie. La peur, outil de règne des tyrans, et l'envie, tare des républiques, étaient également inconnues de ces gens, dont la porte ignorait aussi les verrous et la fenêtre les barreaux. Ainsi que le cœur des maîtres était ouvert le seuil des logis, de sorte qu'ici la richesse n'avait rien et la pauvreté était entourée d'abondance.

Plus près du bassin de Minas, et pour ainsi dire en dehors du village, étaient les beaux arpents de Bénédict Bellefontaine, le plus

yant auprès de
vangéline dont



robuste et
ène couvert
l'une, et s
vierge de
rappelait la

formaient la c
leurs construc

Les toits
était abritée e
dépassait le s

L'été, da
sa dernière fla
c'est là que fe
de neige, et d
quenouilles fil
jaseurs qui mé
des voix virgi

On voyai
paroisse, et
main qu'il ét
parmi eux, vé
paroles de bie
son approche.

C'est l'he
le soleil plong
du crépuscule
à des nuages
cent foyers, d
colonnes sur
et de l'Huma
peur, outil d
étaient égalen
les verrous e
était ouvert l
et la pauvreté

Plus prè
village, étaien

riche fermier de Grand-Pré, qui vivait sur son bien, ayant auprès de lui, pour gouverner la maison, sa fille, l'aimable Évangéline dont



était fière la contrée. A soixante-dix ans, l'homme était robuste et imposant de stature, cordial et respirant la santé, vrai chêne couvert de neige étincelante : ses cheveux étant aussi blancs que l'une, et sa joue brune comme la feuille de l'autre. Quant à cette vierge de dix-sept ans, la voir était une fête des yeux, son œil noir rappelait la

cerise qui croît sur l'épine au bord du chemin; mais sous l'ombre, noire aussi de ses tresses, quelle douceur dans l'éclat de ces yeux noirs! Son souffle égalait en douceur celui des tendres génisses paissant dans les pâturages. A l'époque brûlante des moissons, quand elle portait aux travailleurs des bouteilles d'ale domestique, pour les rafraîchir à midi, en vérité cette vierge était charmante.

Mais plus belle encore, Évangéline, les matins de dimanche, alors que la cloche, de sa tourelle, aspergeait l'air de notes pieuses, tandis que le prêtre avec l'hysope aspergeait l'assistance et répandait les bénédictions sur elle. A ce moment, Évangéline descendait la longue rue, le missel à la main et le rosaire; vêtue du bonnet normand, de la jupe bleue, avec ces boucles d'oreilles, au temps jadis apportées de France, et depuis lors, suivant le cours de nombreuses générations, transmises de la mère à l'enfant, comme un meuble de famille. Mais, quand, après la confession, elle regagnait sa demeure avec la sérénité de la bénédiction divine dans son âme, alors une lumière céleste, une beauté plus idéale encore entourait son être et resplendissait sur son visage. Quand elle était passée, on eût dit la fin d'une musique délicieuse.

Sur le flanc d'une colline commandant la mer, s'élevait la maison du fermier, fortement construite en solives de chêne; près de la porte croissait un sycomore plein d'ombrage, autour duquel s'enlaçait un chèvrefeuille. Sous le porche, grossièrement taillé, étaient des sièges; un sentier conduisait à travers le riche verger et s'allait perdre dans les prairies. Le sycomore abritait des ruches que surplombait un auvent — placé au-dessus d'un tronc pour les pauvres, ou de la sainte image de Marie — tel que les voyageurs en trouvent le long des routes dans les pays lointains. Le puits, avec son seau moussu retenu par une attache de fer, était plus loin, en descendant, sur le penchant de la colline, et près du puits les chevaux avaient leur auge.

Du côté du Nord, protégeant la maison contre les orages, étaient les granges et la basse-cour. C'est là qu'on voyait les chariots aux larges roues, les charrues du vieux temps et les herses encore. Là se

voyait aussi l'enclos pour les moutons; aux mêmes lieux enfin, se pavanait l'important dindon, parmi son sérail emplumé; tandis que, de la même note, qui dans les âges lointains fit tressaillir Pierre à l'heure de son repentir, le coq chantait.

Comparables elles seules à un village, les granges regorgeaient de foin. Un toit de chaume, dépassant de beaucoup le pignon, recouvrait chacune d'elles; et sous l'abri des gouttières, un escalier menait au grenier à blé, plein de senteurs. Le colombier, avec ses hôtes tout d'innocence et de douceur, au perpétuel roucoulement d'amour, était aussi dans ces parages; cependant que plus haut, tout en haut, au caprice des vents qui changent, les girouettes tapageuses et sans nombre annonçaient avec fracas les changements.

Ainsi vivait, sur son joyeux domaine, en paix avec le ciel et avec la terre, le fermier de Grand-Pré. La maison était dirigée par Évangéline. Plus d'un jeune homme, tandis qu'il s'agenouillait dans l'Église, son livre de messe ouvert devant les yeux, la contemplait de tous ses regards, comme l'objet de son culte le plus dévot. On enviait le bonheur de celui qui pouvait seulement toucher sa main ou le bord de sa robe.

Secondé par l'obscurité, plus d'un prétendant vint jusqu'à sa porte, et quand, ayant frappé, il attendait le son du pas d'Évangéline, le malheureux se demandait qui battait le plus fort : son propre cœur ou le fer du marteau. Mais c'est à la joyeuse fête du saint patron du village que ces amoureux, devenus plus hardis, profitaient de la danse pour presser la main de la jeune fille et glisser dans son oreille de vifs propos d'amour qu'on eût dit faire partie de la musique. Cependant, parmi tous ces visiteurs, seul, le jeune Gabriel était le bienvenu, Gabriel La Jeunesse, fils de Basile le forgeron, un des hommes principaux du village et considéré de tous. On sait que l'industrie du forgeron, depuis l'origine des temps, fut à travers tous les siècles et chez toutes les nations, tenue en générale estime. Basile et Bénédict étaient deux amis; dès leurs plus tendres années, les enfants des deux maisons avaient grandi comme frère et sœur; dans le même livre ils avaient appris leurs lettres, ainsi

que les hymnes de l'Église et le plain-chant, grâce aux leçons du père Félicien, à la fois le curé et le maître d'école du village. Cependant, aussitôt l'hymne chantée et la quotidienne leçon finie, ils se précipitaient à l'atelier de Basile le forgeron. Arrivés à la porte, ils s'arrêtaient, regardant d'un œil émerveillé, Basile prendre comme un jouet le sabot du cheval, dans son tablier de cuir, et planter le clou à la vraie place; tandis que tout près de lui, le rond de fer d'une roue de charrette apparaissait comme une couleuvre de feu, circulairement enroulée dans les cendres.

Souvent aussi par les soirs d'automne, tandis qu'au dehors le forgeron semblait éblouissant de lumière dans les ténèbres croissantes, à travers chaque fente et crevasse, ils surveillaient, réchauffés par la forge à l'intérieur, le travail du soufflet... et quand il avait fini de haleter, et que les étincelles mouraient dans les cendres, les deux enfants gaiement se mettaient à rire, disant que c'étaient des religieuses allant à la chapelle. Durant l'hiver il n'était pas rare non plus de les voir glisser sur la prairie, en traîneaux, aussi rapides que l'aile de l'aigle bondissant sur le flanc de la colline.

Ils escaladaient de même volontiers les nids pleins d'oiseaux posés sur les solives des granges; leur œil ardent tâchait de découvrir cette pierre merveilleuse que l'hirondelle va chercher sur le rivage de la mer, pour guérir ses petits privés de la vue. C'était du bonheur pour celui qui dénichait cette pierre dans le logis de l'hirondelle.

Quelques années s'enfuirent ainsi avec vitesse; ils avaient tous deux cessé d'être des enfants. Lui était devenu un fier jeune homme; son visage, pareil à celui du matin, réjouissait la terre de sa clarté, et sa pensée se transformait bientôt en action. Elle, à présent, était une femme qu'animaient le cœur d'une femme et les féminins espoirs. On l'appelait : « Soleil de Sainte-Eulalie », car, dans la croyance des fermiers, c'était ce soleil-là qui chargeait de pommes les vergers. De même celle-ci remplirait de joie et d'abondance la maison de son époux, en la remplissant de tendresse et d'enfants aux joues roses.

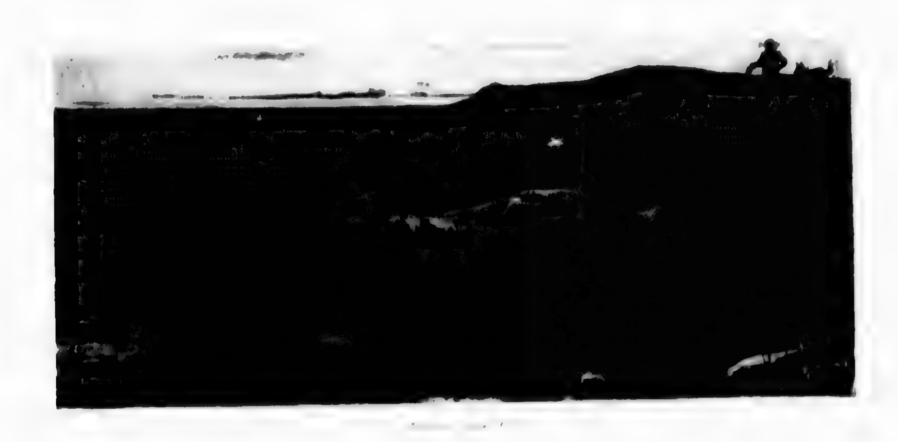


que les hymnes de l[illegible]
Félicien, à la fois l[illegible]
aussitôt l'hymne cha[illegible]
à l'atelier de Basile [illegible]
regardant d'un œil émerveillé [illegible]
du cheval, dans son [illegible]
tandis que tout prè[illegible]
apparaissait comme [illegible]
les cendres.

Souvent aussi [illegible]
forgeron semblait él[illegible]
à travers chaque fen[illegible]
forge à l'intérieur, [illegible]
haleter, et que les étincelles [illegible]
gaiement se mettaient [illegible]
la chapelle. Durant l[illegible]
sur la prairie, en tra[illegible]
sur le flanc de la co[illegible]

Ils escaladaient [illegible]
sur les solives des g[illegible]
pierre merveilleuse q[illegible]
pour guérir ses peti[illegible]
qui dénichait cette p[illegible]

Quelques année[illegible]
cessé d'être des enfa[illegible]
visage, pareil à celu[illegible]
pensée se transforma[illegible]
qu'animaient le cœu[illegible]
« Soleil de Sainte-E[illegible]
ce soleil-là qui cha[illegible]
remplirait de joie [illegible]
remplissant de tend[illegible]



II



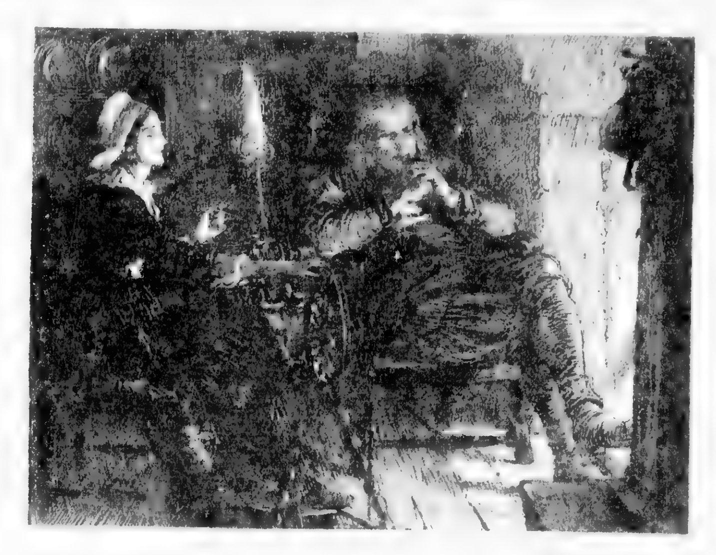
Nous voici dans la saison revenue où s'augmentent le froid et la longueur des nuits, où le soleil nous quittant entre dans le signe du Scorpion. Des baies desolées du Nord, dans leurs chaînes de glace, aux rives des îles tropicales, les oiseaux de passage s'envolaient à travers un ciel de plomb. On avait rentré les moissons, et la forêt voyait la lutte farouche de ses arbres avec les aquilons de septembre, pareille à la lutte ancienne de Jacob avec l'Ange. Tous les signes annonçaient un hiver sans fin et rigoureux. Guidées par l'instinct prophétique de la nécessité future, les abeilles avaient emmagasiné le miel jusqu'à débordement des ruches; l'épaisse fourrure des renards faisait déclarer aux chasseurs indiens que l'hiver serait dur. Ainsi se présenta l'automne. Vint ensuite cette période charmante que, dans leur piété, les paysans d'Acadie appellent l'été de la Toussaint. Une lumière de rêve et de magie emplissait l'air, et la jeune fraîcheur

du paysage donnait l'idée qu'il sortait tout neuf des mains du Créateur.

La terre semblait avoir la paix pour souveraine, tandis qu'à son cœur sans repos l'Océan éprouvait une douceur passagère. Tous les bruits se fondaient en une seule harmonie. Les cris des enfants en récréation, dans la basse-cour, le clairon des coqs, le frôlement des ailes dans l'air ensommeillé, et les pigeons gémissant... tout s'était assourdi et murmurait tout bas, comme l'amour; à travers les vapeurs d'or qui l'entourent, le grand soleil regardait le monde avec un amoureux regard; tandis que chaque arbre de l'étincelante forêt, drapé dans ses vêtements de brun, d'écarlate et de jaune et tout éclatant de rosée en perles, resplendissait à l'égal de ce platane que le Persan décore de manteaux et de bijoux.

Maintenant c'était le règne du repos, de la tendresse et de la tranquillité qui recommençait. Le jour s'en était allé avec ses fatigues et sa chaleur; la venue du crépuscule ramenait au ciel l'étoile du soir et les troupeaux au logis. Elles revenaient, ces bêtes, remuant le sol de leurs pieds, le cou de l'une reposant sur l'autre, respirant, de leurs naseaux largement ouverts, la fraîcheur du soir. En tête des autres, la belle génisse favorite d'Évangéline, ornée de la clochette, fière de l'eclatante blancheur de son poil et du ruban qui flottait à son cou, s'avançait d'un pas lent et tranquille, comme si elle eût eu le sentiment de l'humaine tendresse qui la protégeait. Venait ensuite le berger, ramenant du bord de la mer, leur pâturage préféré, ses troupeaux bêlants. A leur suite, pénétré de son importance, ne regardant pas à la peine, et superbe dans la fière conscience de son instinct, le chien de garde allait de droite à gauche avec l'air d'un maître et seigneur, remuant noblement sa queue touffue, et faisant courir les traînards. Pour ce troupeau, c'était un chef pendant le sommeil du berger, et un protecteur, quand, la nuit venue, sous les silencieuses étoiles, on entendait le hurlement des loups dans les bois. Comme la lune se levait, les chariots attardés revenaient des marais, chargés de foin salé dont l'odeur remplissait l'air. Puis c'était le hennissement joyeux des chevaux, crinières et fanons humides de rosée; haut perchées sur leur dos, les massives selles de bois, peintes en

couleurs éclatantes, avec leur parure de glands écarlates; ils promenaient assoupis leur file splendide, pareils à des roses trémières penchant sous le poids des fleurs. En même temps, les vaches, pleines de patience, restaient debout, abandonnant leurs mamelles aux doigts de la laitière, tandis que les ruisselets de blanche mousse, s'engouffraient dans les seaux, qui le répétaient, avec un rythme fort et régulier. La basse-cour retentissait du mugissement des bestiaux et des éclats de rire répercutés par les échos des granges. Un instant encore, et tout ce



fracas s'éteignit dans le silence. Les serrures des portes des granges furent pesamment closes, avec un bruit rauque dont résonnèrent les barreaux de bois, et pour quelque temps on n'entendit plus rien.

A l'intérieur de la maison, dans la chaleur d'un vaste foyer, le fermier, paresseusement assis dans son fauteuil, se délectait à voir les flammes et les guirlandes de fumée lutter entre elles comme des ennemis dans une ville en proie au feu. Sur la muraille, derrière lui, remuante et railleuse, avec une gesticulation fantastique, se projetait sa propre ombre énorme, pour bientôt s'évanouir dans les ténèbres. Sur le dossier de son

du paysage donnait l'idée qu'il sortait tout neuf des mains du Créateur.

La terre semblait avoir la paix pour souveraine, tandis qu'à son cœur sans repos l'Océan éprouvait une douceur passagère. Tous les bruits se fondaient en une seule harmonie. Les cris des enfants en récréation, dans la basse-cour, le clairon des coqs, le frôlement des ailes dans l'air ensommeillé, et les pigeons gémissants [illegible] tout s'était assourdi et murmurait tout bas, comme l'amour; à travers les vapeurs d'or qui l'entourent, le grand soleil regardait le monde avec un amoureux regard; tandis que chaque arbre de l'étincelante forêt [illegible] dans ses vêtements de brun, d'écarlate et de jaune et tout éclatant de rosée en perles, resplendissait à l'égal de ce platane que le Persan décore de manteaux et de bijoux.

Maintenant c'était le règne du repos, de la tendresse et de la tranquillité qui [illegible] ses fatigues et sa chaleur; la [illegible] du soir et les troupeaux au [illegible] le sol de leurs pieds, le cou de l'un [illegible] de leurs naseaux largement ouverts [illegible] autres. La belle génisse [illegible] l'éclatante b[illegible] son cou, s'avançait d'un [illegible] sentiment de l'humaine [illegible] ramenant du [illegible] A leur suite, pénétré d[illegible] superbe dan[illegible] de droite à g[illegible] sa queue tou[illegible] un chef pendant le sommeil du b[illegible] venue, sous [illegible] dans les bois [illegible] des marais. [illegible] c'était le her[illegible] rosée; haut [illegible]

couleurs éclatantes, avec leur parure de glands écarlates; ils promenaient assoupis leur file splendide, pareils à des roses trémières penchant sous le poids des fleurs. En même temps, les vaches, pleines de patience, restaient debout, abandonnant leurs mamelles aux doigts de la laitière, tandis que les ruisselets de blanche mousse, s'engouffraient dans les seaux, qui le répétaient, avec un rythme fort et régulier. La basse-cour retentissait du mugissement des bestiaux et des éclats de rire répercutés par les échos des granges. Un instant encore, et tout ce



fracas s'éteignit dans le silence. Les serrures des portes des granges furent pesamment closes, avec un bruit rauque dont résonnèrent les barreaux de bois, et pour quelque temps on n'entendit plus rien.

A l'intérieur de la maison, dans la chaleur d'un vaste foyer, le fermier, paresseusement assis dans son fauteuil, se délectait à voir les flammes et les guirlandes de fumée lutter entre elles comme des ennemis dans une ville en proie au feu. Sur la muraille, derrière lui, remuante et railleuse, avec une gesticulation fantastique, se projetait sa propre ombre énorme, pour bientôt s'évanouir dans les ténèbres. Sur le dossier de son

fauteuil, des figures grossièrement taillées en plein chêne riaient dans la vacillante lumière ; et comme le soleil se reflète dans les boucliers des armées, les assiettes d'étain du dressoir arrêtaient et refléchissaient la flamme du foyer. Le vieil homme fredonnait des airs de chanson et des noëls tels que, ses pères avant lui, aux jours d'autrefois, dans leur pays d'origine, en confiaient à leurs vergers de Normandie ou bien à leurs jolies vignes de Bourgogne. La douce Évangéline, assise tout près de son père, préparait du lin pour le métier qu'on voyait dans un coin derrière elle. Pour l'instant sa pédale se taisait et son active navette était au repos; tandis que la roue de son bourdon toujours le même, comme celui de la cornemuse, se prêtait à la chanson du vieillard, reliant entre eux les fragments divers.

Et, de même qu'à l'Église, quand, par intervalles s'arrête le chant du chœur, on perçoit le bruit des pas dans les nefs ou les paroles de l'officiant à l'autel; de même ici, chaque fois que le vieillard suspendait sa chanson, le tic-tac régulier de l'horloge arrivait à l'oreille.

Évangéline et son père, installés ainsi l'un près de l'autre, on entendit marcher; le loquet de bois résonna sous la main qui l'avait levé tout à coup; la porte recula sur ses gonds. Aux souliers à gros clous, Bénédict avait deviné que le visiteur était Basile le forgeron; mais c'est aux battements de son cœur qu'Évangéline devina qui était avec lui.

— « Bienvenue! s'écria le fermier, comme les arrivants faisaient halte sur le seuil; bienvenue! ami Basile. Viens donc t'asseoir à ta place ordinaire sur le siège tout au coin de la cheminée, où ton absence fait toujours un vide; prends sur la planche, au-dessus de ta tête, ta pipe et le pot à tabac. Tu n'es vraiment toi-même que lorsqu'on voit ta cordiale et riante figure rayonner à travers les spirales de fumée de la pipe ou de la forge, épanouie et ronde comme la lune du temps des moissons, à travers le brouillard des marécages. »

Basile le forgeron, s'asseyant à l'aise à sa place accoutumée au coin du feu, et souriant d'un air satisfait, répondit en ces termes : « On ne te voit jamais sans ta plaisanterie et ta chanson, Bénédict Bellefontaine,

et même quand les autres sont assaillis des sombres pressentiments du malheur et ne voient que désastres en perspective, tu es toujours, toi, de la plus joyeuse humeur. On dirait à te voir si heureux, que tu ramasses chaque jour un fer à cheval. »

Et après une pause d'un moment, occupée à prendre la pipe qu'Évangéline lui apportait toute allumée de ses mains avec un charbon du foyer, Basile reprit à voix lente : « Voici quatre jours passés que les vaisseaux anglais sont à l'ancre, à l'embouchure du Gaspereau, leurs canons pointés contre nous. On ignore ce que peut être leur projet; mais tous les hommes ont reçu l'ordre de se trouver demain à l'Église, où l'ordonnance de Sa Majesté sera proclamée comme loi du pays. Hélas! en attendant, tous les cœurs ici sont traversés d'inquiétantes pensées et de terreur. » — « Peut-être, répliqua le fermier, c'est un objet plus agréable qui les amène en amis, vers nous, ces vaisseaux. Peut-être les pluies intempestives et les chaleurs, plus malvenues encore, ont-elles gâté leurs récoltes et rêvent-ils de nourrir leurs bestiaux et leurs familles avec le surplus de nos granges bondées. » — « Ce n'est pas ce que pensent les gens dans le village, répondit vivement le forgeron secouant la tête d'un air de doute. Puis, après un profond soupir, il continua : — « On n'a point oublié Louisbourg, ni Beau-Séjour, ni Port-Royal. Beaucoup de fugitifs déjà ont gagné la forêt ou sont à guetter sur la lisière, attendant, pleins d'angoisse, les choses incertaines de demain. On nous a enlevé nos bras et les outils de guerre de toute sorte, ne nous laissant que le marteau du forgeron et la faux du faucheur. » Joyeux toujours, le fermier riposta avec un gai sourire : « Nous sommes mieux en sécurité, ainsi désarmés, parmi nos troupeaux et nos champs de blé, mieux protégés par ces digues paisibles qu'assiège l'Océan, que ne l'étaient nos pères dans leurs forts, assaillis, eux, par les boulets ennemis. Arrière donc la crainte, mon camarade, et que pas l'ombre d'un souci n'approche maintenant de cette maison et de ce foyer, car ce soir est le soir du contrat. La maison et la grange sont des bâtiments solides. Les vaillants gars du village les ont bâties en conscience et

fortement, et après avoir remué la terre, approvisionné la grange de fourrage et la maison de nourriture pour une longue année. Dans un instant, René Leblanc sera ici avec ses paperasses et son écritoire. N'allons-nous pas alors rire un peu et nous égayer de la félicité de nos enfants? » Pendant ce discours, Évangéline qui se tenait légèrement à l'écart, près de la croisée, la main dans la main de son fiancé, rougit aux dernières paroles de son père, et juste comme elles venaient d'être prononcées, entra le digne notaire.

III



Brisé, non point; mais courbé par l'âge, — penchant ainsi qu'une laborieuse rame aux prises avec le houle de la mer, — tel était, dans son extérieur, l'officier public. Des touffes de cheveux, jaunes comme la soie du maïs tombaient sur ses épaules. Il avait le front élevé, des lunettes de corne à cheval sur le nez, et la sagesse d'en haut s'exprimait dans son regard. Il avait engendré vingt enfants; mais au nombre de cent et davantage étaient les enfants de ces enfants qui chevauchaient sur ses genoux et écoutaient sa grande montre faire tic tac. Au temps de la guerre, il avait langui en prison quatre dures années, très maltraité, dans un vieux fort français, comme partisan de l'Angleterre. A présent, devenu plus malin, sans ombre d'artifice suspect, il était d'une prudence accomplie; mais rempli de patience, simple et l'âme d'un enfant. Tout le monde l'aimait, et principalement les petits qui se plaisaient à lui entendre raconter l'histoire du Loup-Garou dans la forêt ou celle du lutin qui venait la nuit apporter de l'eau aux chevaux. Il leur disait aussi l'aventure du blanc Létiche, fantôme d'un enfant mort sans baptême et condamné à hanter, invisible, les chambres des enfants; il leur disait comment, la nuit de la Nativité, les bœufs parlèrent dans l'étable, comment se guérit la fièvre par le moyen d'une araignée dans une coquille de noisette, et la puissance merveilleuse du trèfle à quatre feuilles et des fers à cheval... et tout le reste enfin de ce qu'on trouve dans le savoir du village.

A cet instant, le forgeron Basile se leva de son siège au coin du foyer, secoua les cendres de sa pipe, et avec lenteur étendant la main droite :

— « Père Leblanc, s'écria-t-il, tu as dû entendre les dires du pays, et peut-être pourras-tu, par aventure, nous donner des nouvelles de ces vaisseaux et de leur mission. »

A ces paroles, le notaire public fit, d'un maintien modeste, la réponse que voici :

— « Sans doute, j'ai entendu pas mal de bavardages, mais je n'en suis pas mieux instruit pour cela, et j'ignore tout autant que les autres la mission dont tu parles. Au reste je ne suis pas de ceux qui croient qu'un méchant dessein les amène ici, car nous sommes en paix, et pourquoi nous tracasseraient-ils? — Sacrebleu! tonna le vif et quelque peu irritable forgeron, devons-nous en toutes choses chercher le comment, le pourquoi et le donc? Chaque jour voit une injustice et le pouvoir est le droit du plus fort. »

Sans s'offenser de cette vivacité, le notaire public poursuivit : « Injuste est l'homme, mais le Seigneur est juste et le triomphe final est pour la justice. A ce propos il me souvient d'une histoire qui me réconforta souvent, quand je gisais captif à Port-Royal, dans la vieille forteresse française. »

Quand ses voisins se plaignaient d'être victimes de quelque iniquité, le vieillard aimait à leur redire cette histoire pour laquelle il avait un faible :

— « Jadis, dans une ville ancienne dont j'ai oublié le nom, debout au sommet d'une haute colonne, une statue en bronze de la Justice se dressait sur une place publique, de la main gauche tenant les plateaux, et dans la droite un glaive, comme un emblème que la Justice avait sous sa garde les lois du pays, en même temps que les cœurs et les foyers des habitants. Même les plateaux de la balance avaient servi aux oiseaux pour y construire leurs nids, tant leur inspirait peu de crainte le glaive resplendissant au-dessus d'eux, dans la clarté du soleil. Dans



A cet instan
foyer, secoua les
droite :

— « Père L
et peut-être pour
vaisseaux et de le

A ces parol
réponse que voici

— « Sans do
suis pas mieux in
la mission dont t
qu'un méchant d
pourquoi nous tr
peu irritable forge
le pourquoi et le
le droit du plus fo

Sans s'offens
« Injuste est l'hon
est pour la justic
réconforta souvent
forteresse français

Quand ses voi
le vieillard aimait
un faible :

— « Jadis, d
au sommet d'une
dressait sur une pl
et dans la droite
sous sa garde les
foyers des habitant
oiseaux pour y con
le glaive resplendi



la suite des temps, la corruption se mit dans les lois de ce pays; le droit vit régner à sa place la force, on opprima les faibles et les puissants gouvernèrent avec une verge de fer. Il advint alors qu'un collier de perles fut perdu dans le palais d'un gentilhomme et presque aussitôt les soupçons tombèrent sur une pauvre orpheline appartenant à la domesticité de la maison. Après un semblant de procès, condamnée à périr sur l'échafaud, elle attendait résignée, le coup fatal, au pied de la statue de la Justice. Tandis que son âme innocente s'élevait vers le Père céleste, voyez, une tempête gronde sur la ville. Le tonnerre frappa la statue de bronze et dans sa fureur arracha de la main gauche de cette statue et lança sur le pavé tout en bas, avec grand tapage, les plateaux de la balance. Au creux de ces plateaux on trouva le nid d'une pie et dans l'argile qui formait la bâtisse de ce nid le collier de perles... le collier de perles, tissu dans la trame intérieure. »

Ce conte fini, le forgeron se taisant, mais non convaincu, avait l'air d'un homme qui voudrait bien parler, mais ne trouve pas de paroles. Ses réflexions étaient pour ainsi dire gelées en traits différents sur son visage, ainsi que durant l'hiver on voit sur les vitres des croisées la glace se fixer en dessins fantastiques.

A ce moment, Évangéline ayant allumé la lampe de bronze sur la table, remplit, jusqu'à le faire déborder, le grand pot d'étain d'une ale domestique de couleur châtaine, renommée pour sa force dans le village de Grand-Pré; tandis que le notaire ayant tiré de sa poche les papiers et l'écritoire, inscrivait à main posée la date, l'âge des parties et mentionnait la dot de la mariée en troupeaux de moutons et en bétail.

Toutes choses marchèrent dans un ordre parfait et lorsqu'elles furent dûment achevées et dans les règles, on apposa le grand sceau de la loi comme un soleil sur la marge de l'acte. Alors le fermier tira de son sac de cuir et jeta sur la table, en solides pièces d'argent, trois fois les honoraires du vieil homme. Le notaire, après s'être levé et ayant béni les jeunes fiancés, leva haut le pot d'ale et but à leur félicité. Après avoir nettoyé ses lèvres de la mousse écumante, il salua en

cérémonie et prit congé. Cependant les autres, silencieux, étaient assis pensifs au coin du feu, jusqu'à ce que, Évangéline ayant été prendre le jeu de dames à sa place ordinaire, on commença bientôt une partie. Les deux vieux, dans cette lutte amicale, riaient à chaque heureux coup ainsi qu'à toute manœuvre sans succès; ils riaient lorsqu'un homme était couronné ou une brèche faite dans la rangée du roi.

Pendant ce temps-là, dans la brume crépusculaire d'une embrasure de croisée, nos amoureux, assis à l'écart, se murmuraient de douces paroles, regardant se lever la lune sur les blancheurs de la mer ou sur la brume argentée des prairies; tandis que dans les prairies sans bornes du ciel, silencieusement l'une après l'autre fleurissaient les étoiles charmantes, les myosotis des chérubins.

Ainsi la soirée s'écoula. Et puis neuf heures sonnèrent au clocher de la tour, le couvre-feu du village. Sur le champ les hôtes se levèrent et prirent congé, et la maison devint toute silencieuse. Évangéline sentit longtemps son cœur redire les paroles d'adieu et les tendres : « bonne nuit » répétés sur le seuil de la porte et qui la remplissaient de joie. Alors, on couvrit soigneusement les cendres encore brûlantes du foyer et le pas du fermier fit retentir les marches de l'escalier de chêne. De son pied léger et sans bruit Évangéline ne tarda pas à le suivre. L'obscurité de l'escalier vit alors se mouvoir une trace lumineuse, venue moins de la lampe que du rayonnant visage de la jeune fille. Silencieuse, elle traversa le Hall et franchit la porte de sa chambre. Rien de plus simple que cette chambre aux rideaux blancs, aux grandes et larges armoires dont les vastes planches étaient couvertes d'étoffes, de linge et de laine, pliées avec soin, ouvrage de la main d'Évangéline. C'était là le précieux douaire, bien préférable aux troupeaux, qu'elle apporterait en mariage à son époux, car ce douaire-ci attestait son talent de ménagère. La lampe fut bientôt éteinte; la lune inondait la fenêtre de sa clarté moelleuse et rayonnante qui illumina bientôt toute la chambre et, soumis à son influence, se gonflait le cœur de la jeune fille comme les ondes frémissantes de la mer. Ah! quel spectacle charmant, trop beau même, la vierge



cérémon

pensifs a

jeu de da

deux vie

ainsi qu

était cou

Pen

de crois

paroles,

la brume

du ciel,

charmant

Ains

de la tou

et priren

longtemp

nuit » ré

Alors, on

le pas du

pied lége

de l'escal

la lampe

traversa

que cette

dont les

pliées ave

douaire, l

son épou

fut bientô

rayonnant

influence,

de la me



debout sur le parquet [illegible] de la chambre, [illegible] pieds [illegible] ses pieds blancs comme la neige. Elle ne songeait point qu'[illegible] dissimulé par les arbres du verger, guettait et contemplait [illegible] sa lampe et de son ombre. Elle ne pensait qu'à lui [illegible]



[illegible] son âme, de même [illegible] traversant [illegible] de la lune, [illegible] tout [illegible] chambre et [illegible] [illegible] d'une clarté pareille [illegible] suivre [illegible] Agar.

debout sur le parquet reluisant de la chambre, les pieds nus, ses pieds blancs comme la neige! Elle ne songeait point qu'en bas son fiancé, dissimulé par les arbres du verger, guettait et contemplait le rayon de sa lampe et de son ombre. Elle ne pensait qu'à lui cependant et parfois



une impression de tristesse venait sur son âme, de même que l'ombre flottante des nuages traversant la lumière de la lune, errait sur le parquet et pour un instant remplit la chambre d'obscurité. Tandis qu'elle regardait à la fenêtre, elle vit émerger des voiles d'un nuage la lune sereine escortée aussitôt d'une étoile pareille au jeune Ismaël sortant de la tente d'Abraham pour suivre l'errante Agar.

IV

PAR un radieux soleil éclairé, le village de Grand-Pré s'éveilla le matin suivant. Une douce et clémente atmosphère réjouissait le bassin de Minas où l'on voyait flotter l'ombre des bâtiments à l'ancre. Le village était depuis longtemps tout éveillé et en mouvement et le travail, retentissant de clameurs, frappait de ses cent mains aux portes d'or du jour naissant. A cette heure arrivaient, dans leurs habits de fête, les gais paysans acadiens venus du pays environnant, venus des fermes et des hameaux voisins. A mesure que des nombreuses prairies où pas d'autre sentier n'existait que le creux des roues dans le gazon, un groupe après l'autre apparaissait et fusionnait ou bien prenait par la grand'route, les joyeux bonjours et les rires enjoués de la jeunesse ajoutaient encore à la clarté de l'air. Tout bruit de travail s'éteignit dans le village longtemps avant midi. Les rues regorgeaient de monde; assis dans le réjouissant soleil, aux portes des maisons, des groupes animés échangeaient des plaisanteries et des histoires. Chaque maison était devenue une hôtellerie où tous étaient bienvenus à se régaler; car, chez ces bonnes gens qui vivaient ensemble ainsi que des frères, tout était en commun et l'on ignorait le tien et le mien. Mais c'était sous le toit de Bénédict que l'hospitalité paraissait vaincre les autres en largesse, car Évangéline était là parmi les hôtes de son père. Sa figure souriante rayonnait et de sa belle bouche tombaient des paroles de bon accueil et de joie qui bénirent la coupe quand elle la passa.

Le repas de fiançailles avait lieu à ciel ouvert, dans l'air parfumé





AR
le
réj
l'or
lon
retent
porte
leurs
environnant, ven
des nombreuses
des roues dans
fusionnait ou bie
rires enjoués de
bruit de travail s
regorgeaient de
maisons, des gr
histoires. Chaqu
bienvenus à se ré
ainsi que des fr
le mien. Mais c'é
vaincre les autre
de son père. S
tombaient des pa
quand elle la pas

Le repas de

du verger ployant sous les fruits dorés. Dans l'ombre de la porte on voyait assis le prêtre, le notaire, le bon Bénédict et le robuste forgeron Basile. Non loin de ces derniers, tout contre la presse à cidre et les ruches d'abeilles, on avait placé Michel le violoneux, dont le cœur et le gilet éclataient pareillement de la plus vive gaieté. Comme sa blanche chevelure flottait au vent, l'ombre et la lumière des feuilles y promenaient leurs jeux alternés, et la face réjouie du ménétrier resplendissait comme un rouge charbon dont on a secoué les cendres. Au son vibrant de son instrument, le vieillard chantait d'une voix



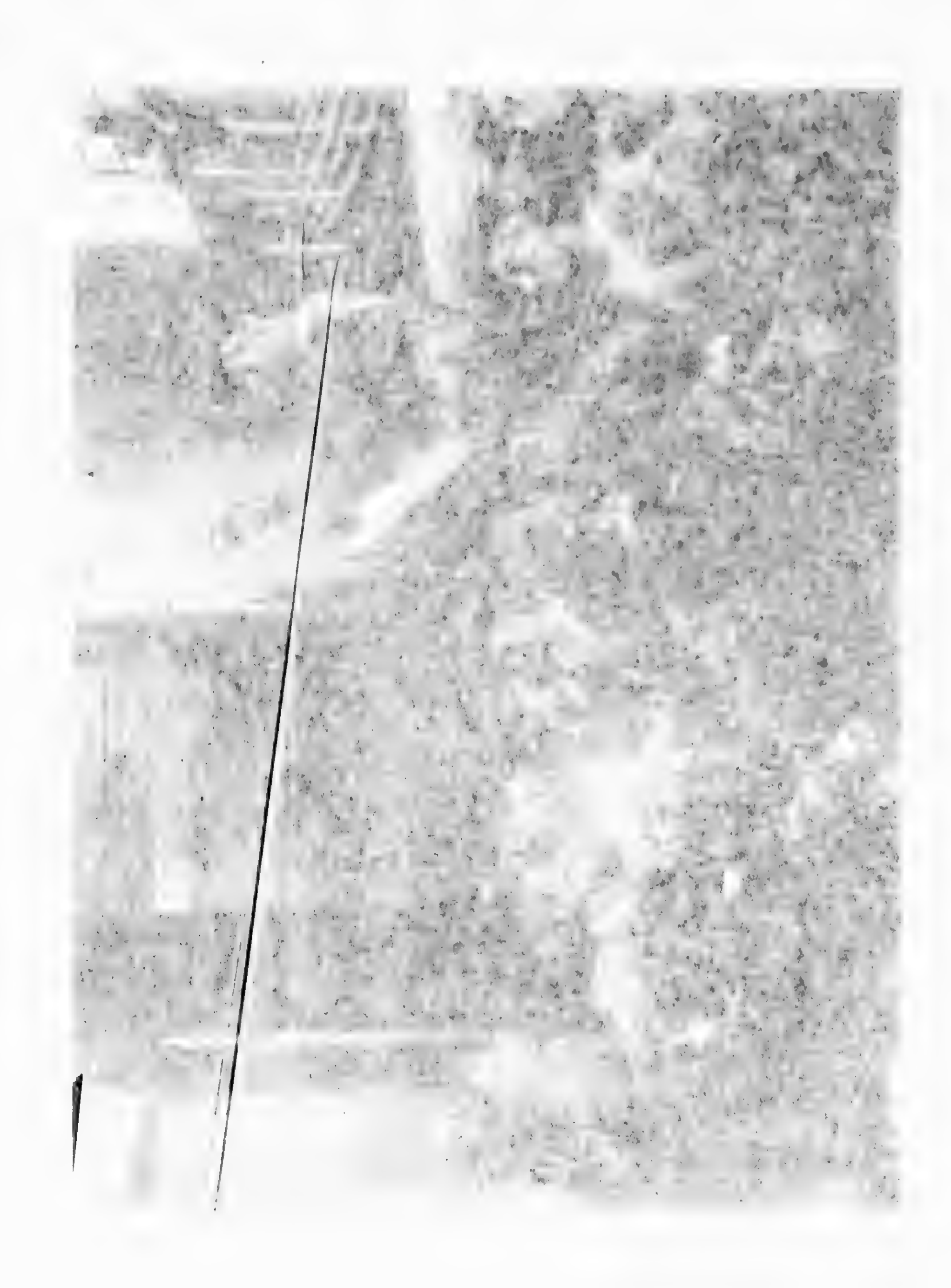
hilare : *Tous les bourgeois de Chartres* et le *Carillon de Dunkerque,* de ci de là, battant la mesure avec ses sabots. Sous les arbres du verger, et le long du sentier des prairies, joyeusement tourbillonnaient les rondes des danses qui tournent la tête ; jeunes et vieux confondus ensemble, et les enfants comme les autres. Entre les jeunes filles, la plus belle était Évangéline, la fille de Bénédict ; parmi les garçons, Gabriel, le fils du forgeron, était le plus vaillant.

La matinée s'écoulait ainsi, quand, soudain, un appel sonore de la cloche dans sa tour vint à retentir, et sur les prairies on entendit battre le tambour. Aussitôt les hommes allèrent s'entasser dans l'Église. Les femmes attendaient, au dehors, dans le cimetière. Debout près des

tombeaux, elles suspendirent aux pierres funèbres des guirlandes de feuilles d'automne et des *evergreens*, fraîchement cueillies dans la forêt. Elles virent alors s'avancer d'un pas fier, au milieu d'elles, la troupe débarquée des vaisseaux et qui franchit le seuil sacré. L'écho des voûtes et des fenêtres renvoya avec un éclat dissonant et brutal, le bruit de leurs tambours d'airain ; mais cela ne prit qu'un instant ; le lourd portail se ferma lentement et, dans le silence, la foule attendit pour savoir ce que voulaient les soldats. Alors, le chef de ces hommes se leva et parlant des marches de l'autel, tandis qu'il élevait dans ses mains la commission royale avec son sceau.

« — Vous êtes ici convoqués ce jour, dit-il, par ordre de Sa Majesté. Le roi s'est montré bon et clément ; c'est à vos cœurs de dire comment vous avez répondu à sa bienveillance. La tâche que je remplis est pénible à ma nature et à mon caractère, et je sais qu'elle va vous être dommageable. Malgré tout, je dois obéir en m'inclinant et publier la volonté de notre prince : à savoir que toutes vos terres, demeures, troupeaux de toute sorte, sont confisqués par la couronne et que vos personnes seront transportées de cette province, sous d'autres cieux. Dieu vous accorde de vivre là, désormais, en fidèles sujets, nation prospère et pacifique. A présent, je vous déclare prisonniers, car tel est le plaisir de Sa Majesté ».

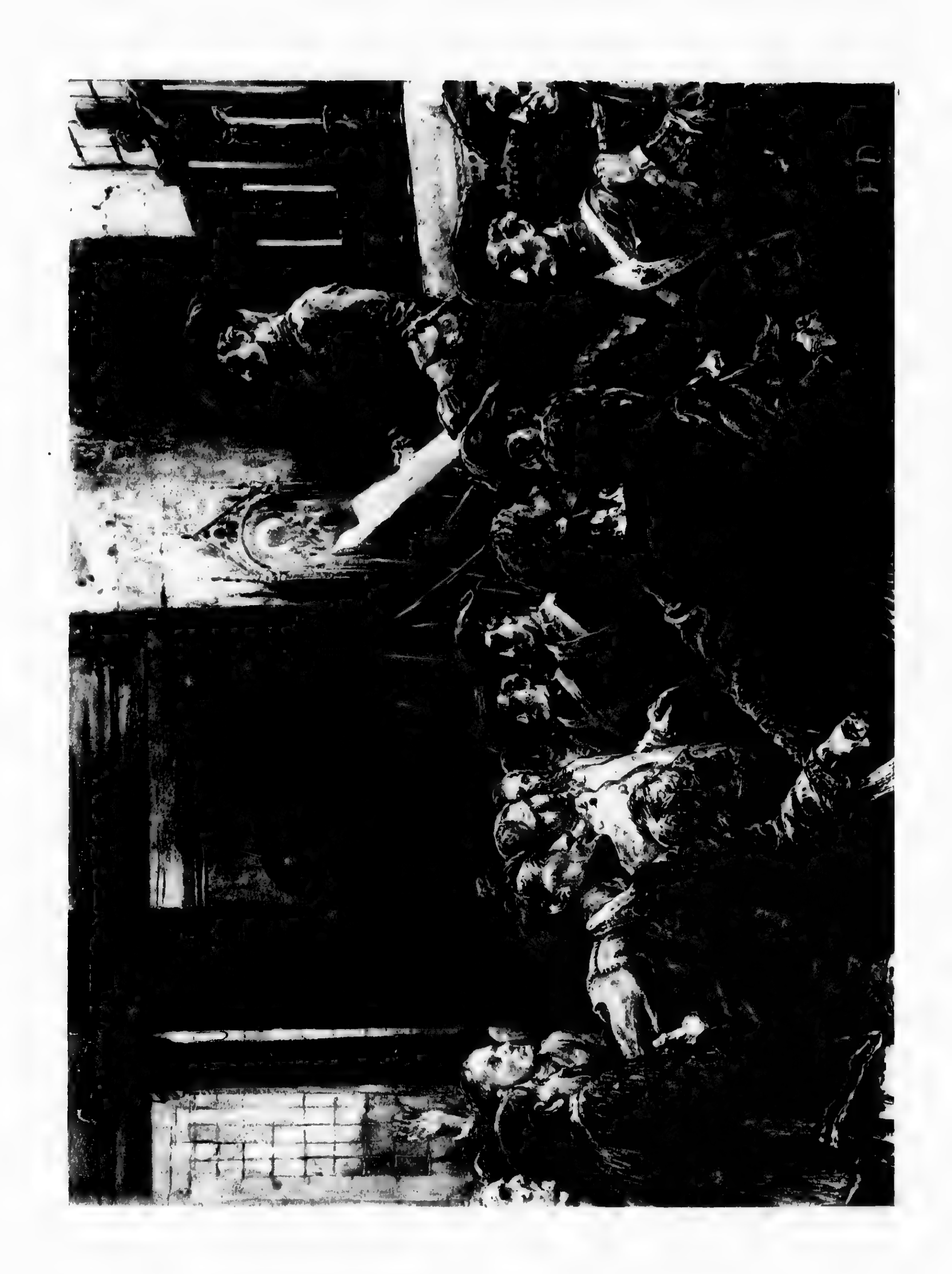
Comme on voit dans le brûlant solstice d'été, la sérénité de l'air brusquement troublée par l'orage qui se forme, et la grêle, de ses frondes mortelles, renverser le blé du fermier dans les champs, ébranler ses fenêtres, et le soleil voilé, et le sol jonché du chaume des toits, et les troupeaux qui s'enfuient en mugissant et cherchent à briser leurs clôtures... ainsi tombaient les paroles du chef des soldats sur le cœur des Acadiens. Atterés par la stupeur, ils demeurèrent un moment silencieux ; alors s'éleva, sans cesse croissante, une lamentation de deuil et de colère, et, comme poussés par une même impulsion, tous se précipitèrent vers la porte de l'Église. Devant la vanité de cette tentative de libération, les clameurs et les imprécations farouches



to
fe
fo
tr
de
le
le
pc
se
m

Le
vc
pé
dc
vo
tre
pe
Di
pr
es

br
fre
éb
de
br
su
m
tic
to
ce



retentirent dans la maison de prière. Alors, de même que sur une mer orageuse, une mâture est soulevée par les vagues, ainsi, la personne de Basile le forgeron, les bras levés en l'air, apparut au-dessus de tous les autres. La figure enflammée et décomposée par la fureur, il s'écria d'une voix tonnante :

— « A bas ces tyrans d'Angleterre ! Ils n'ont jamais reçu notre serment de fidélité. A mort ces vicaires de l'étranger qui s'emparent de nos foyers et de nos moissons ! »

Il en aurait dit davantage, mais l'impitoyable main d'un soldat lui ferma la bouche d'un coup brutal et l'étendit sur le pavé de l'Église.

Au fort de la lutte et du tumulte de cette bataille exaspérée, voici que la porte du sanctuaire s'ouvrit et livra passage au père Félicien, qui, la face grave, monta les degrés de l'autel.

D'un geste de sa main vénérable, il changea en silence les clameurs de cette foule frappée de respect et de crainte. Alors il s'adressa à ses paroissiens. Sa voix profonde et solennelle, ses paroles modérées et tristes, rappelaient le son distinct de l'horloge sonnant l'heure à coups mesurés, après le tapage du tocsin.

— « Que faites-vous là, mes enfants ? Quel délire vous a surpris ? J'aurais peiné parmi vous, quarante ans de ma vie, vous enseignant non seulement en discours, mais en actes, à vous aimer les uns les autres... et voilà ce qu'ont produit mes efforts et mes veilles, voilà le résultat de mes privations et de mes prières. Avez-vous sitôt oublié toutes mes leçons de miséricorde et de tendresse ? Voudriez-vous profaner ainsi, avec des actes de violence et la haine débordant de vos cœurs, cette maison qui est celle du Prince de paix ? Quoi ! Là même où le Christ vous regarde de la croix où il est attaché ! Voyez ! quelle douceur et quelle compassion sainte dans ces regards douloureux ! Oyez ! comme ces lèvres redisent la prière : Oh ! père, pardonnez-leur ! Répétons-la nous-mêmes cette prière, à l'heure où les méchants fondent sur nous ; à présent même, répétons-la, disons : Oh ! père, pardonnez-leur ».

Ces paroles de blâme, si courtes qu'elles fussent, pénétrèrent avant dans le cœur des Acadiens, et l'explosion furieuse de tout à l'heure fit place à des sanglots de contrition, et tous répétèrent, après lui, la prière disant : Oh ! père, pardonnez-leur !

Puis le service du soir commença. L'autel resplendit de cierges allumés. A la voix profonde et ardente du pasteur répondait toute l'assistance, non pas des lèvres seulement, mais d'un cœur pénétré. Ils chantaient l'*Ave Maria* et, tombés tous à genoux, ils sentaient leurs âmes transportées de ferveur s'élever sur la flamme de la prière, ainsi qu'Élysée montant au ciel.

Cependant le message de malheur s'était répandu par tout le village, et de toute part on voyait errer de maison en maison les enfants et les femmes se lamentant.

Évangéline attendit longtemps à la porte du logis paternel, sa main droite protégeant ses yeux contre un soleil éblouissant à l'horizon, et qui, dans son déclin, éclairait d'une splendeur mystérieuse la rue du village, semait d'or le toit de chaume et armoriait les fenêtres de chaque cabane. La nappe, blanche comme la neige, avait depuis longtemps été mise sur la table où apparaissaient à la fois le pain de froment, le miel encore tout imprégné de senteurs sauvages, le grand pot d'ale et le fromage tout frais venu de la laiterie. Au centre de la table, le vaste fauteuil du fermier. Donc, Évangéline attendait à la porte du logis, comme le soleil projetait l'ombre allongée des arbres sur les larges prairies savoureuses. Mais une ombre plus épaisse encore venait de descendre en elle, sur son âme. Du champ de cette âme s'éleva un parfum céleste : votre parfum, oh ! charité, douceur, tendresse, espérance, longanimité et miséricorde ! Oubliant tout d'elle-même, elle parcourut alors le village, réconfortant du regard et de la parole les cœurs désolés des femmes, comme elles s'en allaient d'un pas traînant, par les champs devenus sombres, à la fois poussées par les soins domestiques et la fatigue de leurs enfants.

Le grand soleil écarlate descendait toujours et voilait sa face dans



Ces pa
dans le cœu
place à des
disant : Oh
Puis le
allumés. A
l'assistance,
Ils chantaien
âmes transp
ainsi qu'Élys
Cependa
village, et
enfants et le
Évangél
main droite
rizon, et qui,
rue du villag
de chaque ca
longtemps éte
froment, le n
pot d'ale et l
table, le vaste
du logis, con
larges prairies
de descendre
parfum célest
rance, longan
parcourut alo
cœurs désolés
par les cham
domestiques e
Le grand

un nuage de lueurs dorées, comme le prophète descendant du Sinaï. Le doux appel de la cloche de l'angelus résonna sur le village. Cependant, près de l'Église, dans l'obscurité lugubre, Évangéline attendait hési-

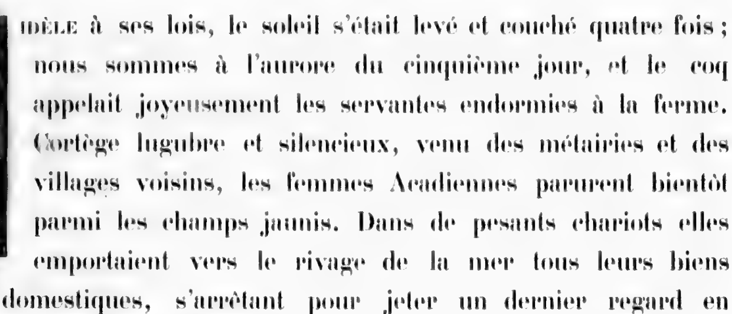


tante. A l'intérieur, profond silence. En vain elle s'arrêta à la porte et aux fenêtres, l'oreille et l'œil attentifs... Alors, vaincue par l'inquiétude :

Gabriel ! » lança-t-elle tout haut d'une voix qui trahissait sa crainte ; mais il ne vint aucune réponse du tombeau des morts, ni de cette tombe

plus lugubre encore des vivants. A la fin elle retourna d'un pas lent vers la maison, désormais sans maître, de son père. Le feu couvait encore au foyer et le souper intact était demeuré sur la table. Dans chaque pièce abandonnée et morne on croyait voir errer un fantôme d'épouvante. Son pas résonnait tristement sur l'escalier et le parquet de sa chambre. Elle entendit, dans cette mortelle nuit, le fracas de la pluie tombant avec violence sur les feuilles flétries du sycomore, près de la fenêtre. Un perçant éclair vint à briller, et les échos multipliés du tonnerre vinrent lui dire que Dieu était au ciel et gouvernait le monde créé par lui. Il lui revint alors le conte souvent entendu, touchant la divine justice; son cœur agité se calma et elle s'endormit jusqu'au matin d'un sommeil paisible.

V



IDÈLE à ses lois, le soleil s'était levé et couché quatre fois ; nous sommes à l'aurore du cinquième jour, et le coq appelait joyeusement les servantes endormies à la ferme. Cortège lugubre et silencieux, venu des métairies et des villages voisins, les femmes Acadiennes parurent bientôt parmi les champs jaunis. Dans de pesants chariots elles emportaient vers le rivage de la mer tous leurs biens domestiques, s'arrêtant pour jeter un dernier regard en arrière sur leurs demeures, avant de les voir disparaître tout à fait à leurs yeux, derrière les détours de la route et l'épaisseur des bois. Tout près d'elles couraient leurs enfants qui pressaient les bœufs, tandis que leurs petites mains étreignaient quelque fragment de jouets.

Ils atteignirent ainsi précipitamment l'embouchure du Gaspereau. La plage fut bientôt couverte du mobilier des paysans, épars en piles confuses. Pendant toute la durée du jour, les barques ne firent qu'aller et venir entre le rivage et les bâtiments, et durant le même temps les chariots firent sans trêve le trajet pénible du village. L'après-midi était fort avancée et le soleil tout près de son déclin, quand arriva du cimetière le roulement des tambours au loin répercuté par les échos de la campagne.

C'est là que femmes et enfants coururent s'entasser. Les portes de l'Église s'ouvrirent tout à coup ; aussitôt parut la troupe, et après elle la lugubre procession des fermiers Acadiens ; après un long emprison-

nement, on les trouvait à cette heure patients et résignés. Et même, ainsi qu'on voit les pèlerins en voyage loin de leur patrie et de leurs foyers, chanter le long du chemin et oublier en chantant lassitude et fatigue, ainsi les paysans d'Acadie, entourés de leurs femmes et de leurs filles, descendaient, la bouche pleine de chants, la route de l'Église au rivage.



En tête venaient les jeunes gens ; entonnant ensemble le chœur, ils chantaient d'une voix pleine d'émotion un hymne de la mission catholique : « Sacré cœur du Sauveur ! O fontaine inépuisable ! remplis en ce jour nos cœurs, de patience, de docilité et de force. » Alors les vieillards, fermant le cortège, et les femmes suivant le bord de la route se joignirent au chant sacré… tandis qu'au-dessus de leurs têtes, dans la lumière du soleil, les oiseaux mêlaient leurs notes à ce chant, comme des voix d'âmes envolées.

Évangéline attendait en silence, à mi-chemin du rivage. Le chagrin

attendait dans
reçut le visage
t de larmes et,
ains, appuya sa

ie si nous nous
rtune qui nous

nt, car elle vit
lus le même à
de ses yeux...
le fardeau du

essa, souriante,
ndresse, là où
e cortège gagna
sordre avec le
barques, avec
ent ; dans cette
leurs maris et,
rivage, étendre
s. Des navires
ngéline, pleine
eil se couchait,
uscule répandait
mer, dans son
ge couverte de
l'Océan, plantes

es mobiliers et
ies, ou que des
à cause de la

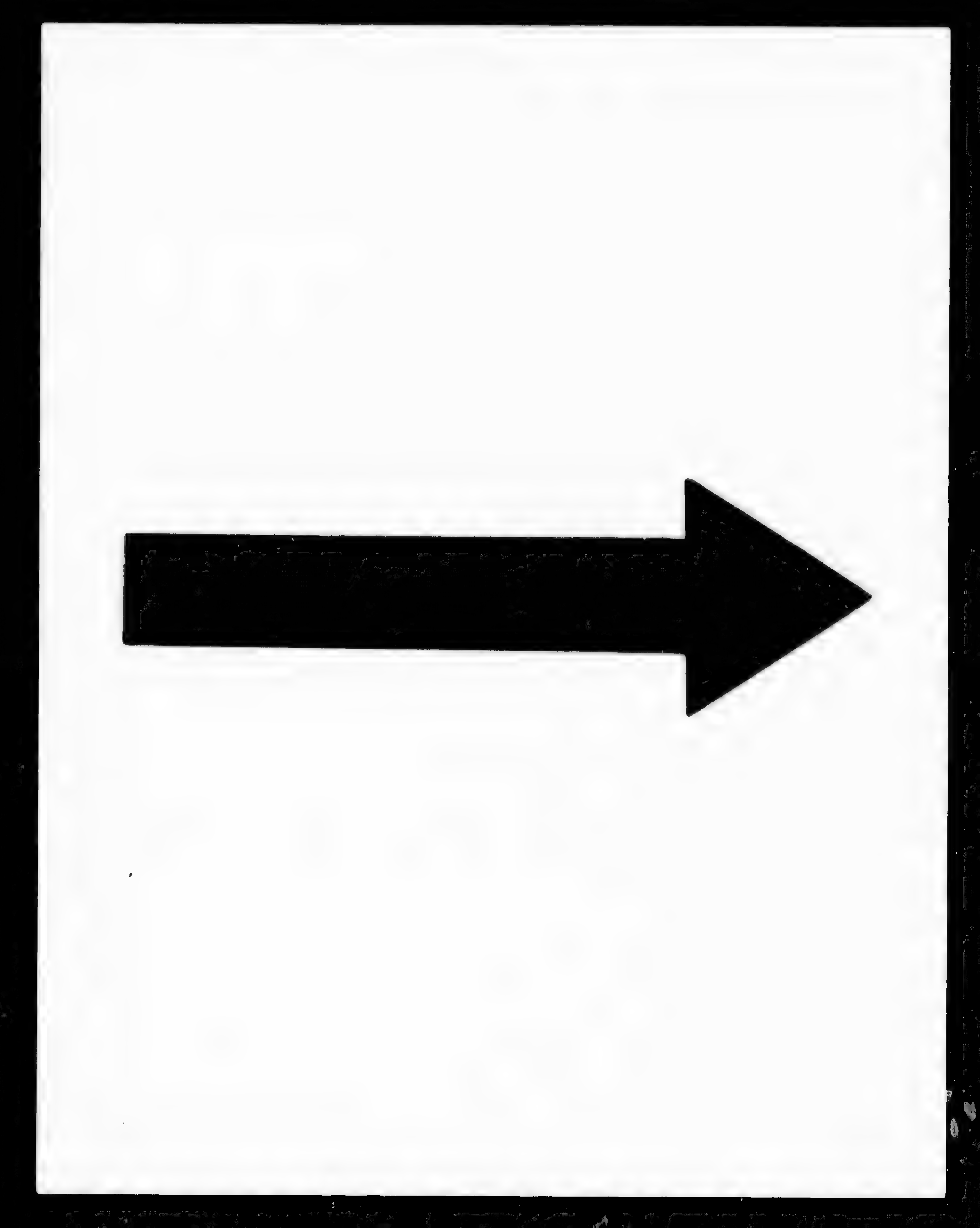
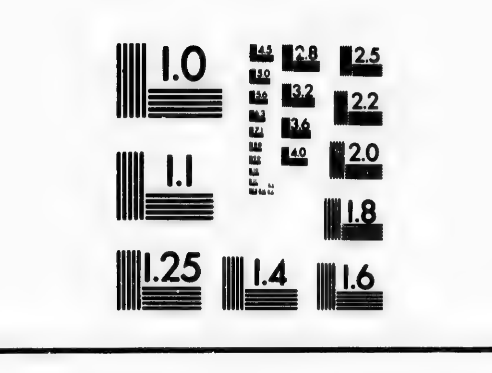


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



6"



[illegible] trouvait à cette [illegible]
[illegible] les pèlerins en [illegible] foyers,
[illegible] long du chemin [illegible]
[illegible] les paysans d'Acad[illegible]
descendaient, la bouch[illegible]



La fête [illegible] les jeunes gens [illegible]
chantaient [illegible] pleine d'émotion [illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible] le cortège [illegible] femmes [illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]

[illegible]

ne l'avait point abattue. Forte à l'heure de l'épreuve, elle attendait dans un calme triste, quand le cortège s'approchant, elle aperçut le visage de Gabriel, pâle d'émotion. Alors ses yeux se remplirent de larmes et, courant en hâte au-devant de lui, elle lui étreignit les mains, appuya sa tête sur son épaule et lui murmura tout bas :

— « Sois fort et de vaillante humeur, Gabriel ! car si nous nous aimons, rien en vérité ne peut nous nuire, quelque infortune qui nous arrive. »

Elle disait cela en souriant ; mais soudain elle se tut, car elle vit avancer, à pas lents, son père. Hélas ! qu'il n'était plus le même à voir ! Disparu, le coloris de ses joues ; éteinte, la flamme de ses yeux... tandis que son pas semblait encore plus pesant sous le fardeau du cœur harassé qui battait dans sa poitrine.

Évangéline, entourant son cou de ses bras, le caressa, souriante, avec des soupirs, et lui prodiguant des paroles de tendresse, là où étaient impuissantes les consolations. Ainsi, le douloureux cortège gagna l'embouchure du Gaspereau. Alors commença le désordre avec le tumulte et le remue-ménage de l'embarquement. Les barques, avec leurs cargaisons, ne cessaient d'aller et de venir activement ; dans cette confusion, les femmes furent violemment séparées de leurs maris et, trop tard, des mères virent leurs enfants, laissés sur le rivage, étendre les bras vers elles, avec des supplications désespérées. Des navires différents emportèrent Basile et Gabriel, tandis qu'Évangéline, pleine de détresse, restait avec son père sur le rivage. Le soleil se couchait, et l'ouvrage n'était pas encore fait à moitié. Le crépuscule répandait sur tous les alentours une obscurité croissante ; la mer, dans son reflux, quittait hâtivement le rivage, laissant la plage couverte de tous les cadeaux de la marée : végétations gluantes de l'Océan, plantes aquatiques, etc.

A quelque distance en arrière, au centre de leurs mobiliers et et de leurs fourgons, ainsi qu'un campement de Gypsies, ou que des assiégeants après un combat, sans possibilité de fuir, à cause de la

mer, et d'ailleurs surveillés de près par les sentinelles, les métayers d'Acadie, désormais sans asile, allaient passer en troupe cette affreuse nuit. Retiré au plus profond de ses gouffres, le mugissant Océan faisait retentir la plage du choc de ses cailloux, abandonnant derrière lui, à l'intérieur et très haut en amont du rivage, les barques échouées des matelots.

Alors, comme descendait la nuit, les troupeaux rentrèrent de leurs pâtures; l'odeur de lait du pis des vaches adoucissait encore l'atmosphère paisible; ces bêtes attendirent longtemps, avec des beuglements, devant les barrières familières de la ferme; mais c'est en vain qu'elles attendirent, avec de longs regards, la parole et le toucher de la servante chargée d'elles. Les rues étaient plongées dans le silence; l'Église n'envoyait plus l'appel d'aucun angelus; plus un toit ne lançait de fumée dans l'air, toutes les fenêtres étaient sans un soupçon de lumière. Cependant les feux du soir, obtenus avec les fragments de bois rejetés sur le sable par la tempête, venaient d'être allumés le long du rivage, réunissant autour d'eux des fantômes de désolation et des figures douloureuses. Aux voix des hommes et des femmes se mêlaient les pleurs des enfants. Cependant, pareil au naufragé Paul sur le rivage lugubre de Mélita, le fidèle pasteur allait d'un feu à un autre; comme autrefois dans son village, il visitait successivement chaque demeure, semant les paroles de réconfort, de bénédiction et de joie. Il se trouva de la sorte au point occupé par Évangéline et son père. Dans la tremblante lumière, la figure du vieillard lui apparut farouche, livide, décharnée, comparable dans son manque d'émotion ou de pensée, à l'aspect d'un cadran dont les aiguilles seraient absentes. C'est inutilement qu'Évangéline, par ses discours et ses caresses, essayait de le remonter; l'offre de la nourriture n'avait pas meilleur succès; immobile, inattentif et muet, il ne quittait point, de son regard sans expression, la clarté vacillante du foyer. « *Benedicite*, » fit à voix basse le pasteur d'une voix émue de pitié. Il en aurait dit volontiers davantage; mais son cœur débordait, les paroles hésitaient sur ses



mer, et d'aill
d'Acadie, déso
nuit. Retiré au
retentir la pla
l'intérieur et t
matelots.

Alors, con
pâtures ; l'odeu
phère paisible ;
devant les barr
attendirent, av
servante charg
l'Église n'envoy
de fumée dans
lumière. Cepend
rejetés sur le s
rivage, réuniss
figures douloure
les pleurs des en
lugubre de Méli
autrefois dans s
semant les parole
de la sorte au p
blante lumière,
décharnée, comp
à l'aspect d'un
inutilement qu'É
de le remonter ;
immobile, inattent
expression, la cla
le pasteur d'une
davantage ; mais



lèvres et y restaient, comme s'arrête un enfant sur le seuil d'où le saisit une vue effrayante et l'aspect saisissant de la douleur. Donc, sans ouvrir la bouche, il plaça les mains sur la tête d'Évangéline, élevant ses yeux mouillés de pleurs jusqu'aux silencieuses étoiles qui, dans le ciel, poursuivaient leur chemin, insensibles aux iniquités et aux chagrins dont souffre l'homme ; puis il prit place auprès d'elle et ils mêlèrent leurs larmes sans mot dire.

De même qu'en automne on voit la lune, d'un rouge de sang, escalader le cristal des murailles célestes, et, par-dessus l'horizon, étendre ses cent mains titaniques sur les prairies et les montagnes, couvrir fleuves et rocs et grouper des amoncellements de fantômes démesurés, de même on vit venir du Sud une clarté. Les toits du village furent bientôt inondés de sa lumière sans cesse accrue, et aussi la mer et le ciel, et les vaisseaux en rade. Il s'éleva d'ardentes colonnes de fumée ; à travers leurs spirales, des jets de flamme apparaissaient, disparaissaient, comparables aux mains tremblantes d'une victime du feu. Comme le vent avait saisi des fragments de bois et de chaume brûlant, les soulevant très haut en l'air dans son tourbillon, l'on vit en même temps, du faîte de cent maisons, jaillir un énorme rideau blanc de fumée, où la flamme mêlait ses éclairs.

Tous les gens rassemblés sur le rivage et à bord des vaisseaux, considéraient ce spectacle avec terreur. Après le silence du premier émoi, ils s'exclamèrent désespérés :

— « Nos yeux ne reverront plus nos demeures au village de Grand-Pré ! »

Soudain les coqs se mirent à chanter clair dans l'intérieur des métairies, s'imaginant assister au réveil du jour. Le mugissement des troupeaux fut apporté par le vent du soir ; les chiens ne manquèrent pas d'aboyer de compagnie. Une rumeur d'épouvante retentit à ce moment, effrayante comme celle qui met sur pied, en une seconde, les campements en proie au sommeil, dans les prairies ou dans les forêts de l'ouest lointain, au bord de la Nebraska, alors qu'affolés de peur, les

chevaux sauvages galopent avec la vitesse d'un Simoun, ou que se ruent en troupes vers les rivières, les buffles aux mugissements sonores. Ce fut un bruit pareil qui éclata dans cette nuit, au moment où moutons et bestiaux jonchant le sol de leurs clôtures brisées, se précipitèrent d'une course délirante vers les prairies.

Le prêtre et la jeune fille, terrifiés à cette vue, mais incapables de dire une parole, contemplaient l'effroyable scène, de plus en plus écarlate et grandissante, qui s'imposait à eux. Comme ils avaient fini par se retourner, pour adresser la parole à leur compagnon silencieux... Hé quoi! ils le virent tombé à bas de son siège. Immobile, gisait de tout son long étendu sur le rivage de la mer, ce corps d'où l'âme avait fui. La tête inanimée fut soulevée avec précaution par le prêtre; la jeune fille, s'étant agenouillée auprès de son père, prise d'effroi, poussa de hauts gémissements. Bientôt elle perdit tout à fait connaissance et se laissa choir, la tête sur la poitrine du cadavre. Un sommeil profond, sans rêve, fermé à tous souvenirs, s'empara d'elle durant cette longue nuit. En se réveillant de cet état d'insensibilité, elle vit quantité de gens rassemblés autour d'elle. L'affection était empreinte sur les visages de ces compatissants témoins de son malheur, qui, pâles d'émotion, des larmes pleins les yeux, la regardaient avec une douloureuse sympathie. Le paysage était encore tout illuminé par les flammes du village en proie au feu; au-dessus, le ciel comme embrasé projetait son rouge reflet sur les figures qui entouraient Évangéline. A son cerveau ébranlé, tout cela paraissait être la venue du jugement dernier. Son oreille fut alors frappée des accents d'une voix familière qui disait à la foule rassemblée : « Déposons ici son corps, près de la mer. Lorsque de notre exil dans ces zones étrangères, un retour de fortune nous aura ramenés dans nos demeures, alors le cimetière nous verra lui rendre, avec la piété due, ces cendres vénérables. »

Ainsi parla le pasteur. Aussitôt après, on enterra précipitamment le fermier de Grand-Pré, sur le bord de la mer; la cérémonie eut lieu sans cloches et sans livres, et fut éclairée, en guise de torches funèbres,



chevaux sauvages galo[illegible]
ruent en troupes vers [illegible]
sonores. Ce fut un bruit [illegible]
où moutons et bestiaux [illegible]
précipitèrent d'une course [illegible]

Le prêtre et la jeune fille, [illegible]
de dire une parole, contemplèrent [illegible]
écarlate et grandissante, [illegible]
par se retourner, pour adresser [illegible]
Hé quoi ! ils le virent tombé à bas [illegible]
tout son long étendu sur le rivage [illegible]
fui. La tête inanimée fut soulevée [illegible]
jeune fille, s'étant agenouillée auprès de son père, [illegible]
de hauts gémissements. [illegible]
laissa choir, la tête sur [illegible]
sans rêve, fermé à tous souvenirs, [illegible]
nuit. En se réveillant de cet état d'insensibilité [illegible]
rassemblés autour d'elle. L'affection [illegible]
ces compatissants témoins de son malheur [illegible]
larmes pleins les yeux, [illegible]
Le paysage était encore [illegible]
proie au feu ; au-dessus, le ciel [illegible]
reflet sur les figures qui [illegible]
tout cela paraissait être [illegible]
alors frappée des accents d'une voix [illegible]
blée : « Déposons ici son corps, [illegible]
dans ces zones étrangères [illegible]
dans nos demeures, a[illegible]
piété due, ces cendres vénérables [illegible]

Ainsi parla le pasteur [illegible]
le fermier de Grand-Pré [illegible]
sans cloches et sans livres, [illegible]

par les lueurs du village dévoré par l'incendie. Mêlant son mugissement aux chants des morts, la mer solennelle répondai par un bruit lugubre, comme la voix d'une vaste congrégation, aux accents du prêtre répétant l'office de deuil. C'était la vague montante qui, des gouffres lointains de l'Océan, revenait avec la première aube du jour, le sein palpitant, impatiente de revoir la terre. Alors, nouvelle répétition des scènes de l'embarquement avec leur tapage et leur tohu-bohu; la même vague en s'en allant emporta les vaisseaux hors du port, les cadavres restés sur la grève et le village tout en décombres.



DEUXIÈME PARTIE

I



AIS, depuis que Grand-Pré fut livré aux flammes, depuis que le reflux de la mer avait emporté les vaisseaux pesamment chargés... chargés d'un peuple tout entier, dévolu avec ses lares et ses pénates à l'exil, — exil sans terme, et dont l'histoire n'offre pas un autre exemple, — beaucoup de longues années avaient achevé leur tour. Bien loin d'ici, des rivages différents reçurent les Acadiens à la sortie des navires, comme s'éparpille la neige, alors que le vent du Nord-Est perce obliquement les brouillards qui enveloppent de ténèbres les bords de Terre-Neuve. Des lacs glacés du Nord aux Savanes torrides du Midi, des froides rives de la mer jusqu'aux régions où le Père des eaux prend les collines dans ses mains et les lance au fond de l'Océan pour y enterrer sous leurs sables les ossements épars du mammouth, on vit ces infortunés vaquer de cité en cité, privés d'amis, de foyers et d'espérance. Ils se mirent à la recherche d'amitiés et de logis ; mais un grand nombre, à bout d'espérance et le cœur brisé, cessèrent d'implorer de la terre une

âme affectueuse ou une maison ouverte, et n'en attendirent plus qu'un tombeau. Leur histoire est enregistrée sur les pierres funéraires des champs de repos. Parmi ces gens on remarqua longtemps une jeune fille dont toute l'occupation était d'attendre en allant et venant ; une jeune fille à l'âme bonne et résignée, d'une patience inaltérable dans toutes les épreuves. Elle avait la jeunesse et la beauté ; mais, oh ! douleur ! elle voyait se dérouler à ses yeux le désert de la vie, terrible, vaste et sans parole, au chemin indiqué par les dépouilles de ceux qui l'avaient précédée dans cette voie de chagrin et de martyre, d'ardeurs depuis longtemps éteintes, d'illusions à jamais mortes et perdues. Ainsi, dans les solitudes de l'Ouest, le passage des émigrants se reconnait aux feux de campement qu'on y alluma jadis, au blanchissement d'ossatures humaines sous le soleil. Sa vie offrait je ne sais quoi de manqué, d'incomplet, de non fini ; donnant l'idée d'une matinée de juin, avec ses harmonies et sa splendeur, qu'on verrait tout à coup faire halte au firmament et redescendre, dans une lente retraite, vers cet Orient d'où elle nous arrivait à peine.

Elle s'attardait parfois dans les cités jusqu'à l'instant où, pressée par l'inquiétude intérieure, par cette aspiration sans repos, qui est la faim et la soif du cœur, elle reprenait sa course éternelle et son stérile labeur. Les cimetières la voyaient aussi de temps en temps parcourir leurs allées, arrêtant ses yeux sur les croix et les pierres tombales, se reposant près de quelque sépulture anonyme : s'imaginant qu'*il* pourrait bien être là, au bout de ses fatigues désormais, et elle eût voulu reposer à cette place, auprès de lui. D'autres fois, un bruit, un on-dit, le plus vague son paraissait, d'un doigt éthéré, lui montrer la route en avant. Il lui arrivait aussi de s'entretenir avec ceux qui avaient rencontré et connu son bien-aimé ; mais toujours dans des endroits au bout du monde, dont ils ne se rappelaient plus rien, et il y avait des temps infinis de cela.

— « Gabriel La Jeunesse !... disaient-ils. Parfaitement. Oui, nous l'avons vu en compagnie de Basile le forgeron. Ils ont gagné tous

deux les prairies. Ce sont de rudes coureurs des bois. On les cite parmi les chasseurs et les trappeurs.

— « Gabriel La Jeunesse ! déclaraient certains autres. Certes, il s'est montré à nous. Il est en Louisiane, *Voyageur* dans les plaines.

— « Pauvre chère petite, disait-on ensuite, à quoi bon cette longue attente et cette préoccupation unique d'une même personne? N'existe-t-il pas d'autres jeunes gens valant Gabriel pour la figure, pour la tendresse et la franchise du cœur, et aussi droits de caractère? Exemple Baptiste Leblanc, le fils du notaire. Voilà longtemps qu'il t'aime, celui-là. Allons, mets ta main dans la sienne et renais au bonheur ! Coiffer Sainte-Catherine n'est point fait pour une jolie fille telle que toi.

— « Impossible, répondait alors Évangéline, avec sa mélancolique sérénité ; ma main suit mon cœur et ne prendra jamais un autre chemin. Quand le cœur, marchant le premier, illumine la route, ainsi qu'un flambeau, tout s'éclaire alors de ce qui, autrement, resterait enveloppé de ténèbres. »

A quoi son ami et directeur spirituel, le curé, répondait d'habitude en souriant :

— « C'est le Seigneur qui parle en toi, ma fille ! ne dis plus : « tendresse perdue... » jamais le sentiment ne se perd. Si une autre âme n'en est pas fécondée, le flot de l'affection, remontant à sa source, ainsi que la pluie, la remplirait de fraîcheur. Ainsi revient à la fontaine, ce que la fontaine a donné. Sois patiente. Poursuis ton œuvre, remplis ta mission de tendresse. La force est avec qui souffre sans se plaindre, et le ciel se mire dans les cœurs fermes et résignés. Donc reste fidèle à ton labeur d'affection ; ainsi ton âme, parvenue à la ressemblance de Dieu, épurée, fortifiée, guérie de ses défauts, sera de plus en plus digne du céleste séjour. »

Les paroles du saint homme encourageaient Évangéline à l'effort et à la patience. Cependant, l'Océan faisait toujours résonner, dans l'âme de la jeune fille, un chant funèbre auquel se mêlait une voix ou plutôt ce murmure : Espérance !

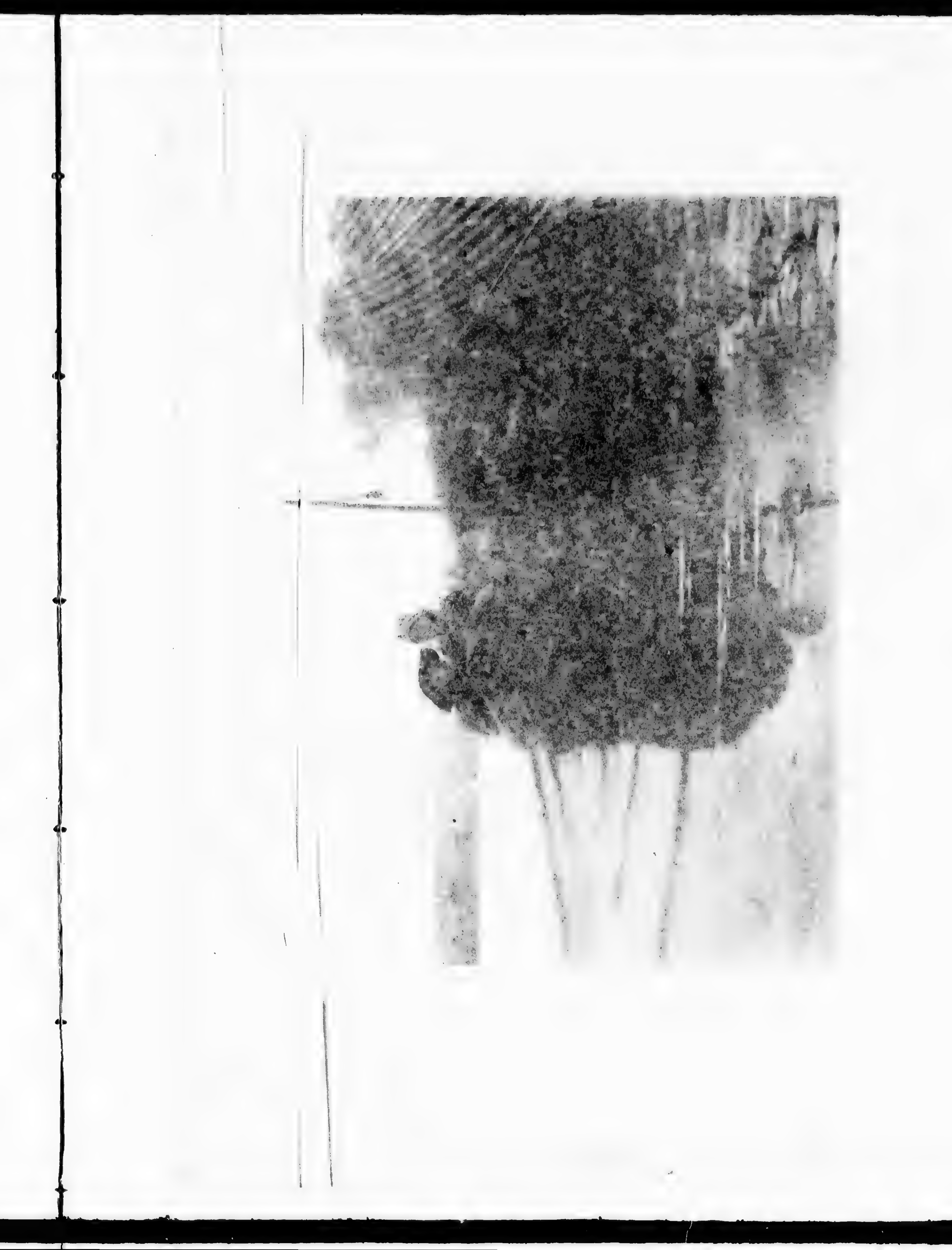
Ce triste cœur errait ainsi dans la détresse, le malaise, sans un rayon de joie, ses pieds nus ensanglantés aux ronces et aux épines de l'existence. Essayons, ô Muse! de suivre en sa course errante la triste vierge, non point pas à pas, à travers tous les détours de son voyage et toutes les péripéties de chaque année; mais à la façon dont le cours d'un ruisseau dans la vallée s'offre au regard du voyageur : tantôt, loin de son bord, et présentant seulement par intervalles, et çà et là, le brillant de son onde, dans quelque espace découvert. Quelquefois aussi, le voyageur, venant plus près des bords du ruisseau, sans voir l'onde que cache l'épaisseur de l'obscurité forestière, peut entendre son jasement sans trêve... joyeux s'il aperçoit enfin l'endroit où ce ruisseau trouve une issue.

II



Ici, nous sommes au mois de mai. Descendant la belle rivière, ayant franchi les rives de l'Ohio et l'embouchure du Walbash, un bâtiment surchargé, mené à la rame par des bateliers d'Acadie, flottait sur les eaux scintillantes, vastes et rapides du Mississipi. Cette troupe d'exilés représentait, eût-on dit, un radeau où les épaves d'un peuple naufragé, dispersées le long des côtes, maintenant réunies par la communauté de foi et de malheur, voyageaient sur le fleuve, de compagnie. Cette bande d'hommes, de femmes et d'enfants, ayant pour guide leur seule espérance ou quelque dire vague, s'étaient mis à la recherche de leurs proches et de leurs affections, parmi les humbles cultivateurs répandus sur la côte d'Acadie ou les prairies des belles Opelousas. Avec eux, l'on voyait Évangéline, ainsi que son guide spirituel, le père Félicien. A travers des solitudes encore assombries par de noires forêts, sur des sables tombés au fond de l'eau, ils allaient sans cesse, le jour occupés à descendre le fleuve tumultueux, la nuit se réchauffant en troupe aux feux qu'ils allumaient sur ses bords. Tantôt, le courant les emportait dans sa vitesse, à travers les chutes vertigineuses, parmi le verdoiement des îles, où les arbres à coton, pareils à la plume, inclinaient leurs têtes vaporeuses ; ensuite, ils étaient lancés dans de vastes lagunes dont le flot laissait transparaître le reflet argenté des *Sand-Bars ;* tandis que

tout brillants, avec leur plumage blanc comme la neige, des bandes nombreuses de pélicans se promenaient dans l'eau, le long des vagues qui venaient jeter comme un voile sur le bord de ces lacs. Ensuite le paysage se nivela; les maisons des planteurs, avec leurs colombiers et les cases des nègres, apparurent, dans l'ombrage des arbres de Chine, au centre de magnifiques jardins, ornant les rives du fleuve. Ils allaient toucher aux royaumes de l'été sans fin, là où la courbe superbe du fleuve se dirige vers l'Est, à travers la côte d'or, parmi les bosquets tout pleins de citrons et d'oranges. A l'exemple du fleuve, les voyageurs aussi prirent une autre ligne et, pénétrant dans le Bayon de Plaquemine, ils s'égarèrent presque aussitôt dans un labyrinthe de marécages et d'eaux, aux mille détours, se prolongeant de tous côtés à la façon d'une trame d'acier. Les cyprès au feuillage sombre et imposant se rejoignaient par dessus leurs têtes en arceaux ténébreux, et dans l'air leurs mousses traînantes ondulaient comme ces banderolles qu'on voyait jadis attachées aux murs des vieilles basiliques. C'était le silence même de la mort que rompaient seulement les hérons en train de regagner au crépuscule leur domicile juché sur les branches du cèdre, ou le ricanement démoniaque du hibou souhaitant la bienvenue à la lune dont la clarté était tout charme en se projetant sur l'eau miroitante. Elle brillait, cette aimable lumière, sur les colonnes de cyprès et de cèdre qui soutenaient les arceaux et paraissait tomber à travers les crevasses de ce dôme naturel, comme par les fentes d'une ruine. Tout ce qui les entourait était pour eux nouveau, indistinct et tenant du rêve; je ne sais quelle impression d'émerveillement et de chagrin fondit sur leurs cœurs, quel étrange présage d'une catastrophe échappant aux yeux, impossible à préciser. Ainsi ferme ses feuilles le craintif mimosa au son lointain des pas du cheval sur le gazon des prairies; de même, sans attendre que la main du malheur l'ait frappé, le cœur des hommes, assailli de pressentiments lugubres, semble reculer et ne plus s'ouvrir. Mais paraissant la guider à travers la clarté même de la lune, une vision soutenait le cœur d'Évangéline et lentement se balançait à sa vue. Cette forme fantastique était une hallucination de



tout brillants, avec leur plumage blanc comme la neige, des bandes nombreuses de pélicans se promenaient dans l'eau, le long des vagues qui venaient jeter comme un voile sur le bord de ces lacs. Ensuite le paysage se nivela ; les maisons des planteurs, avec leurs colombiers et les cases des nègres, apparurent, dans l'ombrage des arbres de Chine au centre de magnifiques jardins, ornant les rives du fleuve. Ils allaient toucher aux royaumes de l'été sans fin, là où la courbe superbe du fleuve se dirige vers l'Est, à travers la côte d'or, parmi les bosquets tout pleins de citrons et d'oranges. A l'exemple du fleuve, les voyageurs aussi prirent une autre ligne et, pénétrant dans le Bayon de Plaquemine, ils s'égarèrent presque aussitôt dans un labyrinthe de marécages et d'eaux, aux mille détours, se prolongeant de tous côtés à la façon d'une trame d'acier. Les cyprès au feuillage sombre et imposant se rejoignaient par dessus leurs têtes en arceaux ténébreux, et dans l'air leurs mousses traînantes ondulaient comme ces banderolles qu'on voyait jadis [illegible] aux murs des vieilles basiliques. C'était le silence même de la [illegible] que rompaient seulement les hérons en train de regagner au crépuscule leur domicile juché sur les branches du cèdre, ou le ricanement démoniaque du hibou souhaitant la bienvenue à la lune dont la clarté était tout charme en se projetant sur l'eau miroitante. Elle brillait, cette aimable lumière, sur les colonnes de cyprès et de cèdre qui soutenaient [illegible] et paraissait tomber à travers les crevasses de ce dôme [illegible] par les fentes d'une ruine. Tout ce qui les entourait était peu [illegible] indistinct et tenant du rêve ; je ne sais quelle impression [illegible] et de chagrin fondit sur leurs cœurs, quel étrange présage [illegible] trophe échappant aux yeux, impossible à préciser. Ainsi ferme ses feuilles le craintif mimosa au son lointain des pas du cheval sur le gazon des prairies ; de même, sans attendre que la main du malheur l'ait frappé, le cœur des hommes, assailli de pressentiments lugubres, semble [illegible] et ne plus s'ouvrir. Mais paraissant la guider à travers la clarté même de la lune, une vision soutenait le [illegible] balançait à sa vue. Cette forme fantastique [illegible]



son esprit... [illegible] de la précéder à travers ce chemin de ombres solennelle, et chaque mouvement du navire les rapprochait [illegible] et [illegible] davantage.

Alors, à sa place, elle vit se lever un des rameurs à la proue du vaisseau; cet homme souffla vigoureusement d'une de trompe [illegible] avertir les autres pèlerins, que le hasard [illegible] pouvait amener [illegible] cette heure nocturne sur ces eaux [illegible] gement parmi ces pâles [illegible] et [illegible]



le cachet du silence et [illegible]

jusqu'aux lointes [illegible]

[illegible] et dans le [illegible]

feuillages des [illegible]

n'entendit pas la voix [illegible]

retrouvèrent pas un [illegible]; et quand [illegible]

[illegible], il y eut comme un [illegible]

[illegible]

[illegible] les ténèbres [illegible]

son esprit; Gabriel venait de la précéder à travers ce chemin de verdure solennelle, et chaque mouvement du navire les rapprochait elle et lui davantage.

Alors à sa place, elle vit se lever un des mariniers à la proue du vaisseau; cet homme sonna vigoureusement dans sa trompe comme pour avertir les autres pèlerins, que le hasard avait peut-être aussi amenés à cette heure nocturne sur ces eaux sinistres. La sonnerie retentit étrangement parmi ces piliers ténébreux et ces corridors de feuilles, rompant



le cachet du silence et donnant la parole aux bois. Cette musique remua jusqu'aux inertes banderolles de mousse suspendues au-dessus de leurs têtes, et dans le lointain, sur le parquet liquide et sous les retentissants feuillages, des échos sans nombre éclatèrent pour s'éteindre. Mais on n'entendit pas une voix leur répondre; les profondeurs obscures ne leur renvoyèrent pas un mot; et quand ces échos s'arrêtèrent dans le silence qui suivit, il y eut comme un sentiment de douleur. Alors Évangéline s'abandonna au sommeil; cependant les mariniers continuaient de ramer à travers les ténèbres nocturnes, tour à tour muets, ou bien entonnant

les chansons coutumières sur les bateaux du Canada, pareilles à celles dont ils faisaient résonner jadis les rivières de leur propre Acadie. Les mystérieuses rumeurs de la solitude commencèrent leur invasion nocturne, distantes et vagues, ainsi que celles des flots ou de la bise, dans les bois, quand elles nous arrivent parmi les cris — qu'on dirait des insultes — de la grue, et le grondement de l'effrayant alligator.

Avant qu'il fût un jour nouveau, ils sortirent ainsi de ces ombres épaisses et, devant eux, s'étendirent dans l'or d'un radieux soleil, les lacs de l'Atchafalaya. Aux gracieux remous produits par le passage des rames, d'innombrables lis d'eau s'ébranlaient comme pour la danse, tandis qu'au-dessus de la tête des rameurs, le lotus éblouissant de beauté élevait son diadème de splendeur; la fleur du magnolia, mêlant son souffle parfumé aux ardeurs de midi, alanguissait l'atmosphère; des îles champêtres, à l'infini, odorantes et comme nichées dans d'épais berceaux de rosiers fleuris en buissons, conviaient ces hommes au repos, au moment où leur bateau filait près de ces rives dormantes. Bientôt et tout près de la plus charmante de ces îles, la fatigue suspendit l'activité des rameurs. Le bateau fut amarré en toute sécurité sous les rameaux des saules de Wachita dont ces rives étaient ornées; alors se dispersant sur l'herbe, nos pèlerins, épuisés par leur fatigant voyage de nuit, se livrèrent au sommeil. Un grand et vaste cèdre étendait sur les dormeurs l'abri de son dôme; la fleur-trompette et la vigne, se balançant aux bras géants de l'arbre, suspendaient haut leurs échelles de cordes, rappelant celle de Jacob, sauf que la montée et la descente des anges sur les degrés oscillants, était ici figurée par d'agiles oiseaux-mouches, voltigeant d'une corolle à l'autre. Dans son sommeil à l'ombre du cèdre, Évangéline eut du moins cette vision. L'amour remplissait son cœur, et les splendeurs du céleste séjour l'illuminaient, en dormant, des clartés d'aurore d'un ciel s'ouvrant pour elle.

Accélérée encore dans sa vitesse, par l'impulsion de musculeux trappeurs et chasseurs, une embarcation frêle et rapide, qui glissait comme un rêve sur l'eau, se montra de plus en plus proche parmi ces îles sans

nombre. La proue était tournée vers le Nord, regardant le pays du castor et du bison; un jeune homme à la physionomie pensive et paraissant en proie aux soucis, était assis à la barre. Son front était couvert de boucles noires en désordre et sa figure portait l'empreinte visible d'un chagrin en avance sur son âge. Ce jeune homme n'était autre que Gabriel, Gabriel las d'attendre, malchanceux et tourmenté, qui venait demander aux déserts de l'Ouest de lui faire oublier et soi-même et sa peine. Les nouveaux venus s'avançaient avec vitesse directement sous le vent de l'île, mais le long de l'autre bord et derrière un écran de petits palmiers; c'est ainsi qu'échappa à leurs yeux le canot dans son abri de saules, et que les voyageurs endormis ne furent pas dérangés par le bruit des rames. Évangéline ne fut pas non plus arrachée à son sommeil par aucun ange du Seigneur. Prompts comme l'ombre d'une nuée sur le gazon, s'en allèrent les pèlerins du canot. Le bruit des avirons sur les chevilles où on les accroche venait d'expirer dans le lointain, quand nos gens se réveillèrent, enlevés eût-on dit à la magie d'une extase; et la jeune fille soupirant s'adressa ainsi au cordial et affectueux pasteur :

— « Oh! Père Félicien, je ne sais quelle voix dit à mon cœur, que là, tout près de moi, est Gabriel courant le monde; n'est-ce qu'un songe absurde, une flottante et stérile imagination? N'est-ce pas plutôt un messager de Dieu qui, en passant, a éclairé mon esprit sur la réalité?

Puis avec une rougeur elle poursuivit : « Pitié pour ma faible cervelle! de tels discours ne signifient rien pour des oreilles telles que les tiennes! »

Cependant le saint ministre de Dieu lui répliqua en égayant sa riposte d'un sourire :

— « Tes discours ne sont pas frivoles, ma fille, ni vides de sens pour moi. Dans une profondeur tranquille demeure le sentiment, et les mots qui viennent flotter au-dessus de ces mystérieuses retraites, sont comme la bouée remuante qui révèle la cachette de l'ancre. Donc tu dois te fier à ton cœur et à ce que les hommes traitent d'illusions. Il est très vrai que Gabriel est dans ton voisinage; car assez près d'ici, dans la

direction du Sud, sur les bords de la Têche, sont les cités de Saint-Maur et de Saint-Martin. Ces lieux verront la fiancée, après cette course, rendue à son fiancé; ils verront finir la longue séparation entre le pasteur, ses ouailles et sa bergerie. Cette contrée est belle avec ses pâturages et ses forêts d'arbres fruitiers. On y marche littéralement sur des tapis de fleurs; en haut, un ciel du bleu le plus pur se déroule au-dessus de nous et semble reposer sa voûte sur la muraille des bois. Les habitants de cette terre bénie l'ont appelée : Le Paradis de Louisiane.

Fortifiés par ce discours, tous furent debout à l'instant et poursuivirent leur voyage. Peu à peu vint le soir. Du fond de l'horizon occidental, le soleil étendit sur le pays qu'embrassaient les yeux, ainsi qu'un enchanteur, l'or de sa baguette. On vit s'élever de scintillantes vapeurs; au toucher magique, le firmament, les ondes, les bois parurent tous prendre feu et se mêlèrent dans une grandiose fusion. Avec ses rames trempées d'eau, le bateau flottait toujours sur la rivière dormante et semblait une nuée aux bords argentés; on l'eût dit voyageant sous un ciel et sur un autre. Une douceur impossible à dire ravissait le cœur d'Évangéline. Sous le doigt de cet enchantement, le mystérieux sanctuaire du cœur fut illuminé des clartés de l'amour, ainsi que le ciel et les ondes autour d'elle. Dans cet instant même, l'oiseau-moqueur, le plus farouche des musiciens, sortant d'un fourré du voisinage et balancé par la plus haute branche d'un saule penché au bord de la rivière, répandit de son gosier mignon, en telle abondance sa musique folle, que toute la nature : — air, forêts et flots, — parut se taire pour l'entendre. Ce fut d'abord une chanson gémissante et douloureuse qui, montant jusqu'au délire, semblait diriger ou accompagner la frénésie de Bacchantes en pleine orgie. Ensuite, on entendit se lamenter, douloureuses et basses, des notes isolées qui, rassemblées en un seul groupe par l'oiseau, furent lancées comme le défi de la dérision; de même, après la tempête, un coup de vent traversant les hautes branches des arbres, en fait tomber la pluie bruissante sur les branches en averse de

cristal. Sous les auspices de cette musique et les cœurs débordant d'émoi, ils pénétrèrent avec lenteur dans la Tèche, à l'endroit où elle traverse les vertes opelousas; une colonne de fumée montant d'une demeure assez proche, leur apparut dans l'atmosphère ombrée, par dessus les bois de la terre ferme; en même temps parvint à leurs oreilles le son d'une trompe et le mugissement éloigné des bœufs.

III

NICHÉE presque au bord de l'eau, cachée et tranquille, se trouvait l'habitation du maître des troupeaux, sous l'ombrage des chênes dont les branches étalaient des guirlandes de mousse espagnole et d'un gui mystique, semblable à celui que jadis les Druides tranchaient avec leurs cognées d'or au temps de Noël. Une ceinture de riches floraisons, dont l'air était embaumé, entourait cette demeure construite elle-même en bois de cyprès, dont les planches avaient été taillées et ajustées d'une main soigneuse. Le toit était peu élevé et vaste; une verandah aux larges proportions, appuyée sur de minces colonnes, avec son entrelacement de roses et sa garniture de vignes, se développait tout autour du logis et recevait souvent la visite de l'abeille et du colibri. La maison présentait, à chacun de ses bouts, parmi les fleurs du jardin, des pigeonniers installés comme un perpétuel emblème d'amour, constant théâtre d'unions tendres et de luttes entre rivaux. A ce moment l'endroit était silencieux, le haut des arbres, frôlé par une ligne d'ombre et de clarté; cependant l'intérieur lui-même demeurait dans l'ombre; une légère spirale de fumée bleue, sortie de la cheminée en montant, se répandait avec lenteur dans l'atmosphère vespérale. A l'arrière de l'habitation, à partir de la porte du jardin, un sentier traversant les énormes groupes de chênes aboutissait aux bords de la prairie immense, dont l'océan de fleurs allait recevoir le soleil descendant vers elle majestueusement. Un bouquet



NICHÉE
trouv
l'oml
guirl
seml
leurs
riche
demeure
planches avaient é
était peu élevé et
sur de minces colo
de vignes, se dév
visite de l'abeille
bouts, parmi les f
perpétuel emblèm
luttes entre rivaux
arbres, frôlé par
lui-même demeura
sortie de la chem
l'atmosphère vesp
du jardin, un sen
tissait aux bords
recevoir le soleil

d'arbres avec l'entrelacement de ses vignes en cordages, apparaissait en plein dans le sillage lumineux de l'astre, comme autant de vaisseaux aux voiles ombreuses, pendant comme détachées à leurs mâtures, dans l'immobilité du calme tropical.

Précisément au point où le houle de fleurs que figurait la prairie se rencontrait avec les bois, se tenait un pasteur, d'aplomb sur son cheval; la selle et les étriers à l'espagnole, l'homme portant des guêtres



et un pourpoint en peau de daim. Sous le sombrero espagnol, une face large et basanée promenait sur cette scène tranquille le regard important du propriétaire. Les vaches en nombre incalculable, rassemblées autour de lui, tondaient paisiblement l'herbe, ou respiraient les fraîches vapeurs qui s'élevaient de l'eau et se répandaient ensuite sur les alentours. L'homme souleva avec lenteur la trompe suspendue à son flanc, et déployant ses poumons vastes et profonds, il souffla un coup retentissant qui, dans l'air humide et calme du soir, renvoya au loin des échos doux à la fois et farouches. Aussitôt, pareilles à l'écume

qui jaillit de la lutte des courants de la mer, les cornes longues et blanches des bestiaux apparurent au-dessus du gazon. Ils examinèrent quelque temps en silence et se précipitèrent en mugissant à travers les prairies ; bientôt leur masse énorme ne fut plus qu'un brouillard, une nuée lointaine. Comme le maître de ces animaux gagnait sa maison, il vit à travers la grille du jardin Évangéline et le curé marchant au devant de lui. N'en croyant pas ses yeux, il mit aussitôt pied à terre et courut à eux les bras ouverts, avec des cris d'étonnement. Les autres, en apercevant ses traits, reconnurent le forgeron Basile. Rien de plus affectueux que sa bienvenue, comme il conduisait ses hôtes au jardin. Ensemble ils soulagèrent leur cœur dans un intarissable flux de demandes et de réponses ; assis à l'ombre des rosiers, ils renouvelèrent leurs tendres embrassements, les pleurs et les rires se succédant tour à tour et faisant place à de longues réflexions silencieuses. Certes, ils étaient parfois pensifs ; car on ne voyait toujours pas Gabriel et le cœur d'Évangéline en concevait des doutes amers et de noires inquiétudes. Ne pouvant dissimuler un peu de gêne, Basile, comme les autres se taisaient, parla en ces termes :

— Si vous avez pris pour venir ici par l'Atchafalaya, je ne comprends pas que vous n'ayez point croisé la barque de mon fils Gabriel sur quelque point des Bayous.

Ces simples mots de Basile firent passer une ombre sur la figure de la jeune fille ; ses yeux se mouillèrent de pleurs et c'est avec un tremblement aux lèvres qu'elle dit :

— Hé quoi ? pas ici ? Gabriel s'en est allé ?

Alors appuyant son visage contre l'épaule de Basile, elle soulagea son cœur débordant en plaintes et en larmes. Ce que voyant, le bon forgeron, d'une voix redevenue gaie pendant ce petit discours :

— Sois forte et contente, ma fille, lui dit-il. Gabriel nous a quittés seulement de ce matin. Tête sans cervelle qui m'abandonne tout seul avec mes chevaux, mes bœufs et mes moutons. L'agitation et la mauvaise humeur s'étaient emparés de lui dans ces derniers temps ;

l'inquiétude et les traverses qui éprouvèrent son cœur l'avaient rendu incapable de se faire à la tranquillité de notre calme vie. Tu étais son unique pensée dans la persistance de son incertitude et de sa peine; il ne sortait d'un continuel silence, que pour parler de toi et de son tourment. A la fin, tout le monde, — hommes et jeunes filles, — le trouva tellement désagréable, et il me parut si peu divertissant à moi-même que je me décidai à prendre un parti et je le dirigeai sur la ville d'Adayes, pour y faire le trafic des mules avec les gens d'Espagne. Ensuite il suivra les pistes des Indiens jusqu'aux monts Ozark, faisant en route la chasse des animaux à fourrure dans les bois; ou bien dans l'eau, prenant au piège le castor. Allons, ranime-toi, nous allons nous mettre à la poursuite de cet amoureux déserteur; il n'est pas encore très avancé dans son voyage, et ni les destinées ni les rivières ne lui sont favorables. Debout et en route, pas plus tard que demain; et, cheminant parmi la rouge rosée matinale, nous le serrerons de près et le restituerons à son cachot.

Dans ce moment, il y eut un bruit joyeux de voix et l'on vit entrer Michel le violoneux, venu des rives du fleuve, voituré par les bras de ses compagnons. Le foyer de Basile avait longtemps été, pour l'artiste, confortable comme l'Olympe pour un Dieu, ce Michel n'ayant cure que d'administrer de la musique aux humains. Ses mèches argentées et son crin-crin étaient renommés au loin : « De longs jours à Michel, le bon chanteur d'Acadie! » s'exclamaient-ils tous, en le portant ainsi dans une sorte de procession triomphale. Immédiatement le père Félicien s'avançant avec Évangéline, prodigua au vieux bonhomme les paroles cordiales, évoquant les jours d'autrefois; tandis que Basile, au comble du ravissement, accueillait avec une satisfaction exubérante ses anciens amis et leurs bonnes femmes, serrant contre son cœur mères et filles, tout en riant avec bruit et longuement. Tous tombèrent en admiration devant les richesses de l'ex-forgeron et n'en revenaient pas à la vue de la propriété, du bétail et surtout de la tenue patriarcale de Basile. Leur émerveillement ne fut pas moindre à ce qui

leur fut dit sur le terrain, sur le climat et sur les prairies, où les bêtes sans nombre devenaient le bien de celui qui seulement consentait à s'en emparer. A part soi, chacun se dit alors qu'il se mettrait de bon cœur en chemin pour suivre cet exemple. Tous alors montant les marches et après avoir traversé la fraîche verandah, pénétrèrent dans le hall de l'habitation, où déjà le repas du soir de Basile attendait le maître en retard. Alors toute la troupe s'assit à table et l'on se régala de compagnie.

L'obscurité du soir tomba brusquement sur ce gai repas. A l'extérieur tout se taisait. La lune, avec son escorte de rosée, et d'innombrables astres, jetant sur le paysage une lumière d'argent, se levèrent dans leur beauté; mais, au dedans de la maison, il y avait une clarté plus éclatante encore sur les visages des compagnons réunis sous les rayons de la lampe. De son fauteuil élevé à la tête de la table, le maître des troupeaux prodiguait à la fois les trésors de son cœur et de sa cave dans une expansion intarissable. Et puis, ayant allumé sa pipe, bourrée de l'agréable tabac des Natchitoches, il s'adressa ainsi à ses invités devenus tout attention et tout sourires : — « Amis qui venez de subir une si longue privation d'amitié et d'asile, je vous le répète encore : Soyez les bienvenus. Oui, les bienvenus, je le répète, dans une demeure possiblement meilleure que celle d'autrefois. On ne voit point ici d'hiver affamé glacer notre sang comme l'eau des rivières; ici, le travailleur de la terre ne voit pas sa fureur excitée par un sol pierreux; le bateau ne court pas plus doucement sur l'onde que la charrue dans la terre de ce pays. Ici, l'oranger ne cesse pas de fleurir un seul jour de l'année et tout un été du Canada ne fait pas autant pousser l'herbe, qu'ici l'espace d'une seule nuit; sans parler des troupeaux sans nombre qu'ici toujours on voit galoper, sauvages et sans maîtres, à travers les prairies, et de la terre qui ne coûte que la peine de la demander, et du bois de construction qui s'offre ici en forêts et bientôt converti en maisons, au modique prix de quelques heures de travail avec la cognée. Du moins, ici, quand vos maisons sont bâties et que le blé mûr jaunit vos arpents, il n'y a pas de

roi George pour vous arracher à vos foyers, mettre le feu à vos maisons et à vos récoltes, et vous dérober vos bêtes et vos métairies. »

En parlant ainsi, le forgeron renvoyait par les narines une bouffée furieuse et il faisait résonner la table sous un coup terrible de sa main énorme et musculeuse; à cette tonnante surprise, tous les invités eurent un sursaut et le père Félicien, stupéfait, demeura sur le champ comme immobilisé, avec, entre les doigts, une pincée de tabac, près de rejoindre ses fosses nasales. L'honnête Basile poursuivit alors sur un ton moins âpre et plus joyeux :

— « Ah! par exemple, gare à la fièvre, compagnons, méfiez-vous de la fièvre. Voyez-vous, il ne s'agit pas ici de la fièvre de nos froides températures acadiennes, dont on peut se tirer par le moyen d'une araignée que l'on attache à son col, captive dans l'intérieur d'une noix. »

On entendit alors une rumeur de voix à la porte; les marches et le parquet de la fraîche verandah résonnèrent sous un bruit de pas de plus en plus proches. Ces nouveaux venus représentaient les créoles du voisinage et les modestes planteurs d'Acadie qui venaient d'être conviés en masse au logis du pasteur de troupeaux, Basile. Cette réunion d'anciens compagnons et voisins fut des plus gaies et animée par les étreintes mutuelles d'amis se retrouvant; en même temps, ceux qui avaient jusqu'alors vécu sans se connaître, à se rencontrer sur la terre d'exil, se traitèrent sur le champ de camarades, sous la chère influence des liens d'un même berceau.

Cependant, toute conversation plus longue fut alors empêchée par un air de musique qui se mit à résonner dans le hall voisin et dont l'auteur était Michel le ménétrier, en train d'accorder son mélodieux instrument. Alors tous ces braves gens, ainsi qu'une troupe d'enfants ravis, oubliant tout le reste, s'abandonnèrent au vertige de la danse étourdissante, galopant et tournoyant dans le train de la musique, en une sorte de rêve, tous les yeux pleins de flammes et les robes se trémoussant dans une course folle.

Pendant ce temps le curé et le maître des troupeaux retirés à part,



à l'extrémité du hall, s'entretenaient de compagnie. Les souvenirs d'autrefois revenaient dans leur causerie avec les thèmes d'aujourd'hui et les choses de demain, tandis qu'Évangéline avait l'air de ne pas être de ce monde; au dedans d'elle, d'anciennes images se dressaient. La grande voix de la mer à travers la musique de la danse se faisait toujours entendre de la jeune fille; son âme fut envahie par une irrésistible mélancolie et elle alla se réfugier dans le jardin, sans que personne eût remarqué sa disparition. C'était une admirable soirée. La lune montait en argentant leur faîte derrière le sombre rempart des bois; un rayon tremblant de cet astre, tamisé par les branches, tombait par places sur l'eau, doux comme une amoureuse pensée sur un cœur triste ayant perdu sa voie. Autour d'elle, tout près d'elle, les innombrables fleurs du parterre épanchaient leurs âmes en douces odeurs qui étaient leurs prières et leurs aveux à la nuit, poursuivant sa route silencieuse, ainsi qu'un moine carthusien. Le cœur d'Évangéline, sans doute plus parfumé

›res et l'humidité
t-on dit, sous la
e du jardin, sous
ier le bord de la
›uillard d'argent;
flottantes lueurs.
e di ine là haut,
é, lui, d'admirer
comète rougeoie
ipparaître et d'y

Évangéline flottait

mon cœur, es-tu
revoir? Vraiment
ür ta voix? Que
as! Que souvent
›i! Maintes fois,
ce chêne et pour
ie tu reparaîtras
›ur de toi? »
x perçante d'un
›ientôt ce chant,
, alla s'éteindre

les chênes mur-
onnante sous le

toutes les fleurs
splendissants et
ce qu'enfermait

… retirés à part.



que ces fleurs, était appesanti comme elles par les ténèbres et l'humidité de la nuit. D'ineffables aspirations l'inondaient, aurait-on dit, sous la magie paisible du clair de lune, tandis que par la porte du jardin, sous l'abri noir des chênes, elle atteignait le long du sentier le bord de la prairie sans limite. Silencieuse était la place, sous un brouillard d'argent; des myriades entremêlées de lucioles y promenaient leurs flottantes lueurs. Au-dessus de sa tête, les étoiles, émanations de la pensée divine là haut, continuaient de briller à la vue de l'homme qui a cessé, lui, d'admirer et d'offrir son culte, excepté lorsque l'incendie d'une comète rougeoie sur les murs du temple comme si une main venait d'apparaître et d'y inscrire : « Upharsin! »

Entre ces astres et ces brillants insectes, le cœur d'Évangéline flottait dans l'isolement.

— « Oh! Gabriel, s'écria-t-elle; oh! le maître de mon cœur, es-tu vraiment si près de moi et m'est-il impossible de t'apercevoir? Vraiment sommes-nous si voisins l'un de l'autre et ne puis-je ouïr ta voix? Que souvent le chemin de cette prairie a résonné sous tes pas! Que souvent ton regard s'est arrêté sur tous ces arbres autour de moi! Maintes fois, en revenant du travail, tu t'es couché pour dormir sous ce chêne et pour me revoir en rêve pendant ton somme. Quand est-ce que tu reparaîtras devant ces yeux et que ces bras pourront se nouer autour de toi? »

Tout à coup, à l'oreille d'Évangéline, éclata la voix perçante d'un oiseau des bois, comme un chant de flûte dans la forêt; bientôt ce chant, après avoir traversé en s'éloignant les massifs d'alentour, alla s'éteindre dans la silencieuse nuit.

Des profondes et fatidiques retraites de l'obscurité, les chênes murmuraient à Évangéline : patience! et de la prairie rayonnante sous le clair de lune vint, réponse soupirée : demain!

Le lendemain un soleil éclatant inaugura la journée; toutes les fleurs de la campagne arrosèrent de leurs pleurs ses pieds resplendissants et aussi parfumèrent sa chevelure avec le baume de délice qu'enfermait leur corolle de cristal.

Le curé, se tenant près de la porte abritée contre le soleil, disait : « Adieu! ne manquez pas de délivrer l'enfant prodigue de son jeûne et de sa famine et de nous le rendre... Ainsi que la vierge folle, qui se livrait au sommeil, tandis que le fiancé était tout près d'arriver.

— « Adieu! » lui répondit Évangéline, et, le visage souriant, elle se rendit en compagnie du forgeron jusqu'au bord de l'eau, où ils étaient déjà attendus par les bateliers. S'étant mis en route au commencement du jour, sous la double clarté du soleil et du contentement intérieur, ils suivirent vitement dans sa fuite celui qui courait en avance d'eux, tourbillonnant sous l'haleine du sort, comme dans le désert, la dépouille des branches. Pas plus ce jour-là, que le prochain ni même que le surlendemain, lac, forêt ni rivière, ne leur offrit aucun vestige de celui qu'ils cherchaient. Beaucoup d'autres jours s'écoulèrent sans meilleure réussite pour eux; leurs uniques guides parmi cette contrée farouche et lugubre étaient des bruits confus et peu certains; jusqu'à ce qu'étant un jour descendus, exténués et à bout de force, à la modeste hôtellerie de la ville espagnole d'Adayes, ils entendissent l'aubergiste expansif, leur annoncer que la veille, Gabriel avec sa troupe de chevaux, de guides et de compagnons, s'était, en quittant cet endroit-ci, dirigé vers les prairies.

IV



Fatigué d'avancer dans l'Ouest, on trouve une région déserte, où, parmi les neiges constantes, les montagnes élèvent leurs superbes sommets de lumière. En bas, des profondeurs de leurs ravines abruptes, où la gorge, comme une barrière qui s'ouvre, offre un chemin pénible aux convois des émigrants, on voit couler vers l'Ouest, l'Oregai ainsi que le Walleway et l'Owyhee. Du côté de l'Est, la Nebraska, dans sa course pleine de détours, parmi les monts Wendriver, se précipite en cascades, à travers la vallée des Eaux-Douces. Au Sud, cependant, venus de la *Fontaine qui bout* et des montagnes espagnoles, des torrents à ne pas les compter, pleins de sables et de pierres et comme balayés par le Simoun du désert, s'en vont à la mer avec une rumeur sans trêve, vibrant haut et solennels, ainsi qu'une harpe aux notes profondes. Les prairies à la prodigieuse beauté, de véritables vagues de verdure perpétuellement remuées dans l'ombre ou la clarté du soleil, vagues resplendissantes de l'éclat des roses et de la pourpre des amorphas, se déroulent entre ces eaux en marche. Le buffle, l'élan et le chevreuil abondent sur ces terres que ne manquent pas non plus de parcourir les loups et les bandes de chevaux en liberté; elles sont encore visitées, ces prairies, par les incendies qui les dévorent et les flétrissent, et par les vents harassés d'un trop long voyage, et par la postérité d'Ismaël, dont les tribus éparses ensanglantent les sables des déserts. Sur ces effroyables pistes de massacres, le vautour au vol

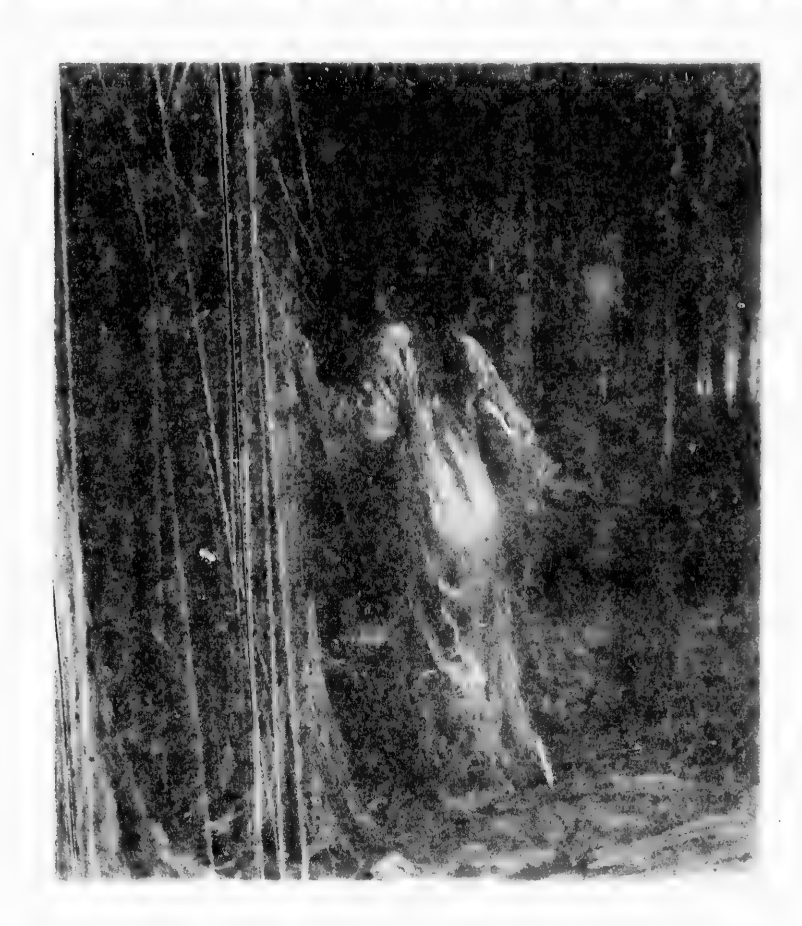
z

majestueux, décrit en l'air des cercles : on dirait l'esprit inapaisable d'un capitaine égorgé dans la mêlée et qui, montant par des degrés invisibles, accède au firmament. Par intervalles, on voit sortir la fumée du campement de ces farouches pillards et des bosquets jaillis du bord des eaux courantes. Hermite de la solitude, l'ours morose et taciturne glisse en bas des ravines obscures, afin d'extraire les racines tout auprès de l'eau. Sur toute cette scène et pareil à la droite tutélaire du Seigneur étendue au-dessus de tous, est le ciel, le ciel étincelant et joyeux.

Avec une escorte de chasseurs et de trappeurs, Gabriel avait pénétré loin dans ce pays merveilleux, situé à la base des monts Ozark. Basile et sa jeune compagne, sous la conduite de guides indiens, suivaient un jour après l'autre ses pas rapides, et, quotidiennement, ils avaient cru le dépasser. De temps en temps, ils aperçurent ou s'imaginaient apercevoir s'élevant dans l'air matinal de la plaine distante, la fumée de son campement; mais, à la fin du jour, quand ils étaient rendus au point décevant, leur unique rencontre c'étaient des cendres et des foyers éteints. Malgré tout, malgré la tristesse de leurs âmes parfois et la fatigue de leurs membres, l'espoir les guidait toujours; pareil à la fée Morgane, il offrait à leurs regards ses lacs lumineux qui s'éloignaient et s'évanouissaient à mesure qu'ils marchaient en avant.

Un soir qu'ils étaient assis auprès du feu, ils virent entrer sans bruit dans leur modeste refuge une femme indienne qui portait sur son visage l'empreinte de grandes tristesses endurées avec une patience supérieure à ses maux. Venue de loin, des distantes régions de chasse habitées par les féroces Comanches, où l'on avait égorgé son époux, un homme du Canada, un coureur des bois, cette femme qui était de la race shawnee, regagnait son pays natal et retournait vers les siens. Son aventure remua leurs cœurs; ils l'accueillirent avec une affectueuse chaleur, la ranimèrent par de bonnes paroles; elle prit place à leurs côtés et mangea en leur compagnie de la viande de buffle et du gibier cuit sur les cendres. Ce festin terminé, lorsque Basile et les autres, fatigués d'une longue journée de marche et aussi de leur poursuite du bison et

et ceux-ci se furent endormis, couchés par terre, leurs visages basanés [illegible] flamme vacillante du foyer et leurs membres drapés dans leurs couvertures, l'Indienne vint alors s'installer au seuil de la tente



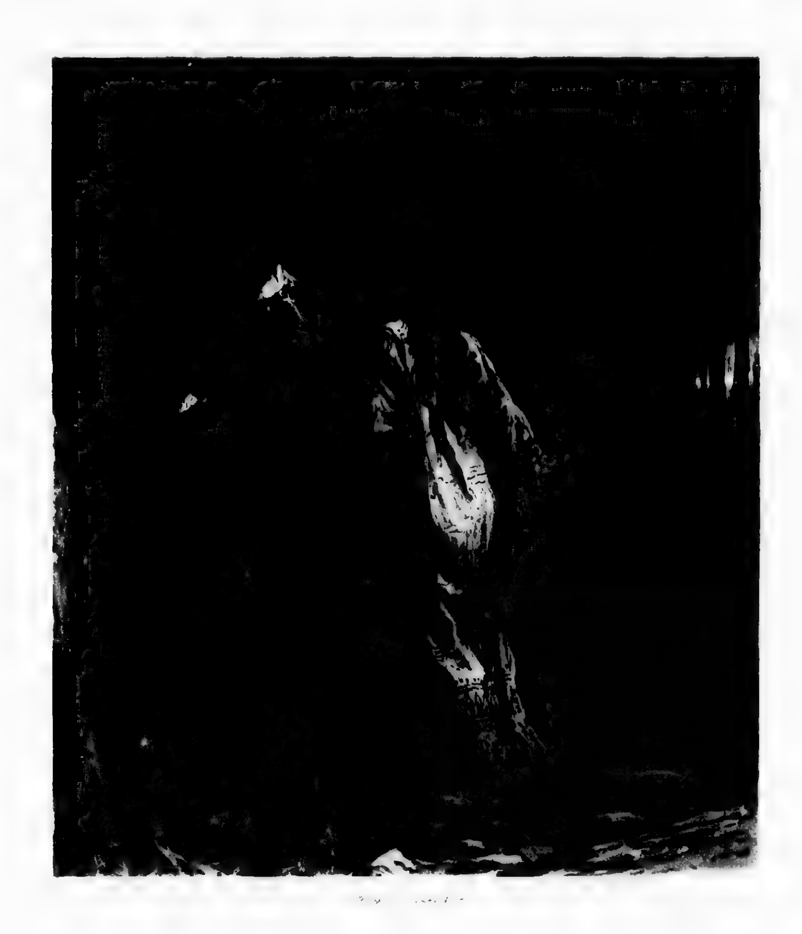
d'Évangéline, et là, d'un accent [illegible], avec l'enchantement des [illegible] de son pays, elle redit le [illegible] avec ses plaisirs, ses chagrins [illegible] sa détresse. Cette histoire [illegible] d'abondantes larmes à Évangéline, à l'idée qu'un autre cœur malheureux comme le sien.

majestueux, décri[illegible]
capitaine égorgé [illegible]
accède au firman[illegible]
ment de ces faro[illegible]
courantes. Herm[illegible]
en bas des ravir[illegible]
l'eau. Sur toute [illegible]
étendue au-dessu[illegible]

Avec une esc[illegible]
loin dans ce pay[illegible]
et sa jeune comp[illegible]
jour après l'autr[illegible]
dépasser. De ter[illegible]
s'élevant dans l'[illegible]
pement; mais, à [illegible]
leur unique renc[illegible]
tout, malgré la [illegible]
membres, l'espo[illegible]
à leurs regards [illegible]
à mesure qu'ils [illegible]

Un soir q[illegible]
bruit dans leur [illegible]
visage l'emprei[illegible]
supérieure à se[illegible]
habitées par les[illegible]
homme du Cana[illegible]
shawnee, rega[illegible]
aventure remua[illegible]
leur, la ranimè[illegible]
et mangea en l[illegible]
les cendres. C[illegible]
d'une longue j[illegible]

du daim se furent endormis, couchés par terre, leurs visages basanés réfléchissant la flamme vacillante du foyer et leurs membres drapés dans les couvertures, l'indienne vint alors s'installer au seuil de la tente



d'Évangéline, et là, d'un accent tendre, tout bas, avec l'enchantement des voix de son pays, elle redit le conte de son amour, avec ses plaisirs, ses chagrins et sa détresse. Cette histoire fit verser d'abondantes larmes à Évangéline, à l'idée qu'un autre cœur malheureux comme le sien,

avait connu l'amour et vu ses espérances brisées. La pitié compatissante qui la touchait au plus profond de l'être, la laissait pourtant heureuse de ce voisinage d'une âme également éprouvée et elle raconta aussi sa propre histoire d'amour et de désolation. L'étrangère demeura comme pétrifiée par la stupeur à ce récit; la jeune fille l'avait achevé que la femme shawnee se taisait toujours. Alors, et comme sous l'empire d'un mystère d'horreur passant à travers son esprit, elle retrouva la parole et conta l'aventure de Mowis, Mowis le fiancé de neige; il venait de conquérir et d'épouser une vierge, mais, à l'arrivée du matin, il se leva, quitta sa tente et s'en alla, effacé, fondu, évanoui dans la clarté du soleil, jusqu'à ce qu'il ne demeurât de lui plus rien de visible pour elle, et, cependant, elle l'avait suivi le plus loin qu'elle avait pu dans les bois. Ensuite, l'indienne, avec la même douceur de cette voix murmurante qui rappelait la magie des enchanteurs, conta l'aventure de la belle Lilineau, qui se laissa faire la cour par un spectre; dans le calme du jour finissant, ce fantôme promenait son souffle comme une brise vespérale parmi les pins dominant la maison paternelle que la jeune fille, affolée par ses soupirs d'amour, allait abandonner, pour suivre à travers les bois la plume verte et flottante du séducteur. Elle était partie sans retour et nul des siens ne la revit plus jamais. Dans le silence où la réduisaient l'émerveillement et une étrange stupeur, Évangéline, l'oreille attentive au cours charmeur de ces récits ensorcelés, sentit la contrée environnante lui apparaître comme un pays magique dont cette conteuse à la peau sombre, qu'elle hébergeait, aurait été la prestigieuse souveraine. Peu à peu le sommet des monts Ozark fut éclairé par la lune; l'humble tente s'illumina aussi des rayons de l'astre dont la clarté mystique, gagnant encore le noir feuillage, couvrit enfin de sa splendeur toute la forêt. Tout auprès, avec un délicieux murmure, un filet d'eau poursuivait sa course vive, tandis qu'au-dessus des deux femmes les ramures se balançaient, avec des soupirs qu'on pouvait entendre à peine. Des pensées d'amour remplirent le cœur d'Évangéline, mais bientôt pénétrées dans leurs replis intimes d'un sentiment de souffrance et d'épouvante sans

nom : pareillement le nid de l'hirondelle est envahi par le froid de la couleuvre aux mortels poisons. Ce n'était point une terreur de ce bas monde. Dans l'atmosphère nocturne, on eut dit que flottait l'haleine des habitants du monde surnaturel ; ainsi que la fiancée indienne, Évangéline s'imagina sur l'heure qu'elle était lancée à la poursuite d'un spectre. Cette imagination la hanta jusqu'au moment où le sommeil la prit. Alors terreur et vision disparurent.

Dès l'aube du jour suivant, nos voyageurs reprirent leur course. Tout en cheminant, la femme shawnee raconta ceci :

— « Sur ces montagnes, dans un modeste hameau qui s'élève du côté de l'Ouest, habite la principale robe-noire dirigeant la mission. Les gens s'instruisent grandement à ses leçons et l'écoutent parler de Jésus et de Marie, et ses paroles font tour à tour déborder leurs cœurs ravis en sons joyeux, ou bien leur arrachent des larmes de chagrin. »

Aussitôt, sous l'empire d'une soudaine et intime agitation, la jeune fille répondit :

— « Vite, en route pour la mission; nous y sommes attendus par d'heureuses nouvelles.

Les chevaux furent dirigés dans ce sens, et, juste comme le soleil allait disparaître derrière une aiguille des montagnes, un murmure de voix humaines parvint à leurs oreilles, en même temps qu'à leurs yeux la vue des tentes chrétiennes dressées par les missionnaires jésuites, dans une prairie vaste et pleine de verdure et presque au bord de l'eau. A genoux, ainsi que ses enfants, se tenait le chef des robes-noires sous l'ombrage d'un chêne majestueux trônant au centre d'un village. Sur cette multitude agenouillée, plongeait la face agonisante d'un crucifix haut fixé sur le corps de l'arbre et que les vignes couvraient de leur ombre. Telle était la rustique chapelle de la mission. Tout en haut, mariant ses accords avec le doux susurrement et la plainte des branches, le chant des vêpres s'élevait dans l'entrelacement des arches de l'aérien édifice. S'approchant encore davantage, nos pèlerins, silencieux et leurs chapeaux à la main, à genoux sur l'herbe qui servait ici de parquet, se joignirent

aux oraisons du soir. Mais, une fois l'office terminé et, telle que le grain tombé des mains du semeur, la bénédiction répandue par celles du prêtre, le révérend père vint d'un pas lent au devant des voyageurs avec des paroles de bienvenue. A l'accent de leur réponse, un bienveillant sourire éclaira son visage, car il venait d'entendre, sous ces arbres, les notes domestiques de son parler natal et, toujours les entretenant avec douceur, il les introduisit dans son wigwam. La sieste les y attendait sur une couche de nattes et de peaux; des gâteaux de maïs furent leur festin, et la gourde du religieux offrit son eau à leur soif. Ils eurent promptement conté leur histoire. De sa voix imposante, le père leur répondit :

— « Depuis l'instant où Gabriel, assis près de moi sur cette natte, à l'endroit même occupé à cette heure par la jeune fille, m'a conté ce même récit de chagrin, il ne s'est pas écoulé six levers et couchers de soleil. Son histoire achevée, Gabriel debout, s'est remis en route. »

Tendre était la voix du religieux; la bienveillante sympathie s'exprimait par sa bouche et, cependant, chaque mot désolait, en y pénétrant, l'âme d'Évangéline, ainsi que la neige d'hiver tombant sur quelque nid désert abandonné par les oiseaux.

— « Il est parti pour les contrées lointaines du Nord, poursuivit le prêtre; mais, l'automne venu et son expédition de chasseur terminée, nous le reverrons à la mission. »

D'une voix pleine de douceur et respirant l'obéissance, Évangéline répondit : « Souffrez que je ne vous quitte pas; le chagrin et la tristesse sont dans mon cœur. »

Chacun trouva cela convenable et parfait de tout point. De bonne heure, le matin suivant, Basile, remontant sur son cheval de race mexicaine, accompagné de ses guides indiens et des autres, regagna sa demeure, tandis qu'Évangéline s'installa dans la mission.

Les jours, les semaines, les mois, se succédaient avec une monotone lenteur. La jeune fille voyait, à présent, balancer leurs frêles et hautes colonnes, — au feuillage emmêlé et formant des cloîtres pour les corbeaux mendiants, ou des granges pour l'écureuil pillard, — à ces

[illegible]



[illegible]

aux oraisons du
tombé des mains
le révérend pèr
paroles de bienv
éclaira son visa
domestiques de
il les introduisi
couche de natt
et la gourde du
ment conté leu
— « Depu
à l'endroit mêr
ce même récit
de soleil. Son l
Tendre éta
mait par sa bou
l'âme d'Évangél
désert abandon
— « Il est
le prêtre; mais,
nous le reverr
D'une voi
répondit : « Sou
sont dans mon
Chacun tr
heure, le mati
mexicaine, acc
demeure, tandis
Les jours,
tone lenteur. I
hautes colonnes
corbeaux mend

mêmes tiges de maïs dont la tête verdoyait à peine sur le sol, quand elle, Évangéline, y avait mis le pied pour la première fois. Alors vint le temps radieux où l'on épluche le maïs; tout épi écarlate qu'elles



trouvaient faisait rougir les jeunes filles, car il prédisait un galant; tandis qu'à tout épi contrefait, c'étaient des éclats de rire; elles traitaient le difforme de voleur dans le champ de blé. Cependant, l'épi couleur-de-sang lui-même ne rendit pas à la jeune fille la vue de son amoureux. Volontiers, le religieux lui aurait dit : sois patiente, croyante,

et il sera fait selon ta prière; regarde cette frêle plante dont la tête s'élève parmi l'herbe de la prairie, ne vois-tu pas toutes ses feuilles pointer vers le Nord avec l'exactitude de l'aimant? Cette fleur a nom boussole et la main divine l'a suspendue en ces lieux sur cette tige délicate, afin d'indiquer au pèlerin sa voie, à travers l'étendue infinie de ce désert sans route et pareil à la mer. De même la foi au cœur humain. La passion nous offre des éclosions de fleurs, épanouies et riantes, dont aucune autre n'égale l'éclat et le parfum; mais après que nous avons été trompés par elles et qu'elles nous ont fait perdre notre voie, leur parfum nous donne la mort. Il n'est que cette modeste plante pour nous guider en ce monde; ensuite elle nous réserve là-haut une couronne des fleurs de l'asphodèle que le nepenthés rafraîchit des gouttes de sa rosée.

L'automne et puis l'hiver apparurent et s'enfuirent de la sorte, mais Gabriel ne parut pas davantage; le jeune printemps en fleurs recommença de sourire, la forêt et la plaine ouïrent de nouveau le chant mélodieux du rouge-gorge et de son rival au plumage d'azur, sans voir revenir Gabriel. Cependant la douce haleine des brises estivales répandit bientôt une nouvelle qui laissait fort loin le charme des mélodies de l'oiseau ou du tendre éclat des jardins embaumés. La rumeur contait que dans les régions lointaines du Nord et de l'Est, Gabriel s'était établi parmi les arbres du Michigan, sa *lodge* construite au bord des eaux de la Saginaw. Alors, profitant du retour des guides à la recherche des lacs du Saint-Laurent, Évangéline, après des adieux pleins de tristesse à la mission, quitta ce doux refuge. Lorsqu'au prix de marches continuelles, hérissées de dangers sur des routes pénibles, il lui fut à la fin donné d'atteindre le Michigan et ses bois profonds, elle ne trouva plus que les ruines de la *lodge* du chasseur désormais abandonnée. Avec lenteur et dans la tristesse, passèrent d'autres années; l'errante Évangéline, insoucieuse de la différence des saisons ou de l'éloignement des contrées, apparut tour à tour parmi les huttes tutélaires des doux frères moraves, dans le tumulte des camps et le choc des armées en bataille, et aussi dans

les petits villages reculés ou les grandes villes, fourmilières d'habitants. Telle qu'une ombre elle venait, et, de son rapide passage, ne laissait pas même le souvenir. Dans la jeunesse et la beauté elle avait entrepris cette longue course toute en espérances; à présent, c'est âgée et fanée qu'elle voyait la déception finale couronner tant d'efforts. Une année après l'autre, en lui ravissant un peu de ses charmes, lui avait légué une douleur plus vive et une plus sombre obscurité. Et puis, l'on vit apparaître et se multiplier sur son front de vagues fils gris, aurore d'une existence nouvelle, éclairant notre horizon mortel, ainsi que les incertaines premières lueurs du jour naissant éclairent à l'Est la voûte du ciel.

V

INTRODUIT dans la contrée charmante arrosée par les flots de la Delaware, et dont le nom de Penn illustre encore les forêts ombreuses, on voit se dresser sur la rive de ce fleuve superbe, la ville fondée par cet apôtre. L'air est embaumé dans ces lieux; la beauté y a pour emblème la pêche et l'écho des rues y répète encore le nom des végétations forestières, comme pour adoucir, dirait-on, les Dryades dont elles ont envahi l'asile. C'est sur ces bords que l'orageuse mer venait de déposer Évangéline, pauvre, exilée et recueillie par les fils de Penn, comme si elle eût été de leur pays et de leur famille. Le vieux René Leblanc avait fini ses jours ici; son regard, à la dernière heure, n'avait vu près de lui qu'un seul des cent descendants qu'il comptait jadis. Du moins, dans la cité aux rues cordiales, quelque chose tenait à son cœur un langage qui la faisait ne plus se sentir une étrangère. Le tutoiement des Quakers enchantait son oreille; ces *tu* et ces *toi* lui rendaient les jours enfuis, l'autrefois de l'Acadie natale, où la parfaite égalité rapprochait tous les hommes dans une union vraiment fraternelle. C'est ainsi qu'au terme de ses inutiles fatigues et de ses laborieuses recherches achevées pour jamais

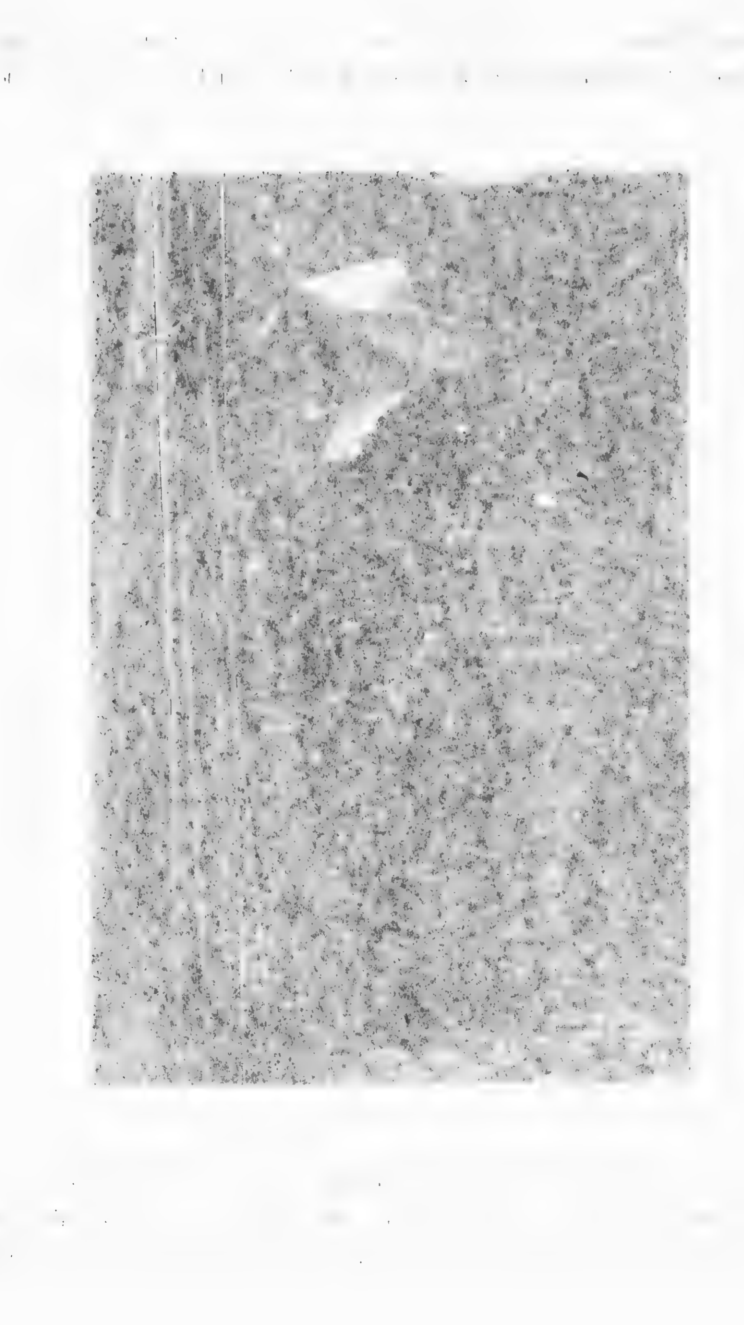
sur cette terre, elle dirigea son esprit et sa marche, sans une plainte pour tant d'échecs, vers cette contrée bénie. De même, se tournent les feuilles vers la clarté du jour. Ainsi que du sommet des montagnes s'évanouissent les brouillards pluvieux de la matinée et s'étend au loin, au-dessus de nous, embrassé par notre regard, le paysage inondé de soleil avec ses eaux étincelantes, ses villages et ses cités : pareillement Évangéline vit tomber les brouillards de son esprit; l'univers étalé à ses pieds cessa de lui paraître obscur et lui sembla tout resplendissant de tendresse; dans la distance, elle retrouvait facile au pied et doux au regard le sentier dont ses pas avaient achevé la dure et haute montée. Gabriel n'était point oublié d'elle. L'image de l'absent ne quittait pas son cœur, revêtue des charmes de l'amour et du printemps de la vie, telle qu'il lui était apparu à leur dernière rencontre, sauf qu'un nouveau prestige lui était venu de son silence de tombe et de l'éloignement. La marche du temps ne comptait point dans ses réflexions au sujet de l'absent; le temps n'existait pas pour elle dans cet ordre de pensées, et ne pouvait rien sur Gabriel qui n'avait pas subi de changement, mais une transformation. Le cœur de la jeune fille l'accueillait ainsi que la présence d'un mort et non comme l'idée d'un absent. La patience, l'oubli de soi-même et le sacrifice de sa personne à autrui, voilà ce qu'une existence d'épreuves et de chagrin lui avait enseigné. La charité de son cœur s'était ainsi étendue à tous, mais pareille à ces aromates qui ne subissent point de diminution et dont rien ne se perd, alors même qu'ils pénètrent l'atmosphère de leurs parfums. Il ne lui restait plus, sur cette terre, d'espérance ni de souhait que de poser doucement son pied religieux sur la trace vénérable des pas de son Sauveur. Nombre d'années passa-t-elle de la sorte, comme Sœur de la Merci, visitant à l'ordinaire les gîtes pauvres et dédaignés des quartiers encombrés de la ville, où la misère aux abois semble fuir la clarté du jour, où l'infirmité, la souffrance et le chagrin gémissent sur des grabats qu'on évite. Aux heures de la nuit et de l'universel sommeil, le veilleur attentif à crier régulièrement par les rues en proie à la bise,

que la cité repose tranquille, ne manquait jamais de voir la flamme de son bougeoir, éclairant, au dernier étage des maisons, telle croisée de malade solitaire. De même aussi, dans la première teinte grise du jour naissant, le métayer venu de Germanie, comme il cheminait d'un pied lent par les banlieues, chargé de fruits et de fleurs pour le marché, se croisait quotidiennement avec la sainte aux yeux de douceur, au front pâle, qui rentrait chez elle après ces veillées de dévouement.

Une épidémie vint alors à fondre sur la cité. Cette peste avait eu pour présages des signes étranges, et en particulier des invasions de pigeons sauvages noircissant le jour de leurs ailes, ne présentant à l'entrée de leur estomac qu'un simple gland. Ainsi qu'on voit, aux jours de septembre, les vagues de l'Océan se soulever en marées gonflant tel modeste ruisselet d'argent, qui devient un lac recouvrant ensuite la prairie; de même la mort engloutissant alors la vie et franchissant les bornes que lui assigne la nature, fit du cours modeste à reflets d'argent de l'existence humaine, un lac d'eau salée. La richesse fut impuissante à payer et la grâce à séduire ce bourreau; tous expiraient également sous la fureur de ses coups. Le pauvre, hélas! sans amis, sans assistance, n'avait, lui, qu'à s'en aller rendre le dernier soupir à l'hôpital, cette maison de ceux qui n'en ont point. Jadis, elle était située dans les faubourgs, parmi la verdure et les arbres; maintenant la cité l'entoure. Toujours, malgré cela, au sein de la richesse environnante, l'humilité de ses murailles, l'air apitoyé de ses portes et de son entrée, semblent répéter doucement après le Sauveur : « Sans cesse, vous aurez des pauvres parmi vous ».

Dans ce lieu, la nuit comme le jour, venait la Sœur de la Merci. Les moribonds élevaient leurs regards vers le sien et s'imaginaient en vérité voir la clarté d'en haut couronner cette tête d'un splendide diadème de lumière, comme les peintres en mettent à leurs saints, à leurs apôtres, ou, comme la nuit, on en voit briller sur le lointain d'une ville. Pour l'œil de ces mourants, on eût dit les flambeaux de la céleste cité, dont bientôt leurs âmes allaient franchir les portes resplendissantes.

C'est ainsi qu'un dimanche matin Évangéline, poursuivant d'un pas



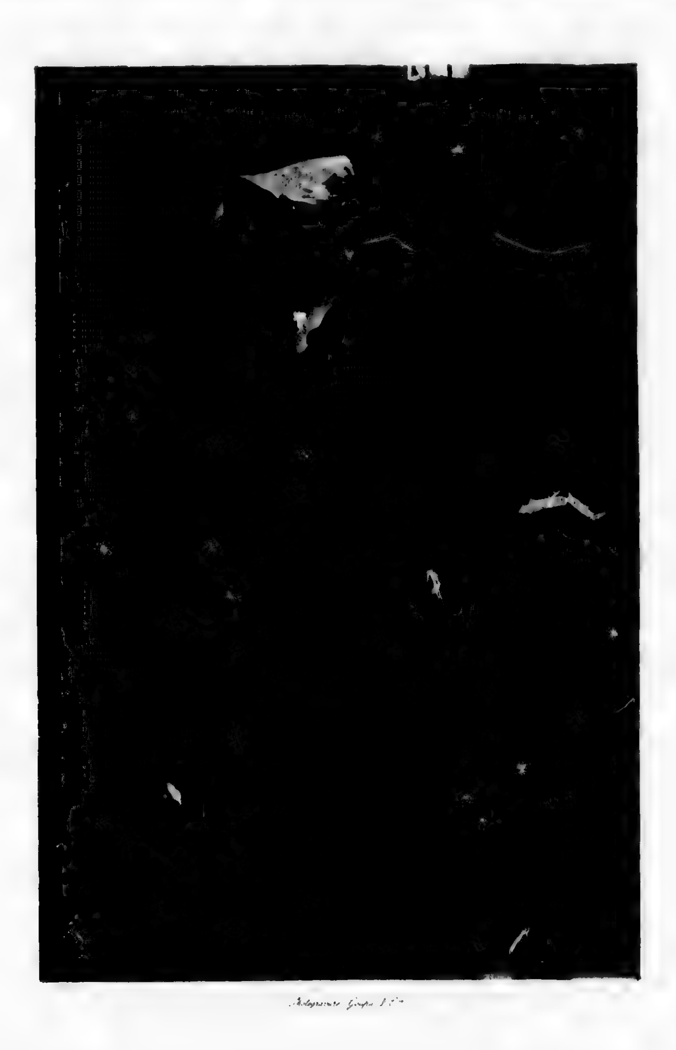
que la c [illegible]
de son b [illegible]
malade s [illegible]
naissant. [illegible]
lent par [illegible]
croisait quotidiennement [illegible]
pâle, qu [illegible]

Une [illegible] à foudre sur [illegible] avait eu
pour pr [illegible] en p [illegible]
pigeons [illegible]
l'entrée [illegible]
de septe [illegible] gonflant tel
modeste [illegible] ensuite la prairie;
de mêm [illegible]
que lui [illegible] d'argent de
l'exister [illegible]
payer e [illegible]
la fure [illegible] sans assistance,
n'avait, [illegible] l'hôpital, cette maison
de ceux [illegible] faubourgs, parmi
la verd [illegible]
cela, a [illegible] de ses [illegible]
l'air ap [illegible]
après [illegible] parmi [illegible]

D [illegible] de la Mère.
Les m [illegible] s'imaginaient en
vérité [illegible]
de lum [illegible] comme les peint [illegible]
ou, comme la nuit, on [illegible] Pour
l'œil d [illegible] dont
bientôt leurs âmes allai [illegible] paradisiaques.

C'est [illegible]

tranquille sa route à travers les voies abandonnées et muettes, pénétra dans la maison de charité. Les fleurs du jardin parfumaient doucement



l'atmosphère estivale. Elle fit quelques pauses en chemin et cueillit les plus brillantes de ces fleurs, afin que leur grâce et leur odeur adoucît l'heure suprême des agonisants. Alors comme elle montait l'escalier qui

mène aux corridors, rafraîchis par le vent d'Est, elle entendit les cloches lointaines du beffroi de Christ-Church résonner doucement à son oreille, et, se mêlant à leur carillon, lui arriver par-dessus les prairies, la musique des chants psalmodiés par les Suédois, dans leur temple de Wicaco. La tranquillité de cette heure enveloppait ses esprits avec la douceur d'un vol d'ailes qui descend. Au dedans, une voix lui disait : « Tes épreuves vont atteindre leur terme, à la fin! »

Bientôt, rayonnante de l'intérieure lumière, Évangéline fit son entrée dans le dortoir des malades. Autour de chaque lit circulaient d'un pas silencieux les gardiens soigneux et vigilants, rafraîchissant les lèvres brûlantes de fièvres, les têtes endolories, ou bien occupés à fermer sans bruit l'œil désormais éteint des morts et à recouvrir le visage de ces cadavres, gisant sur leurs grabats, pareils à la neige étendue le long des chemins. Mainte figure souffrante se dressa dès que parut Évangéline et se retourna sur sa couche douloureuse au passage de la bonne sœur; en effet, sa vue illuminait leurs âmes, ainsi que la lumière du soleil visitant les pierres d'un cachot. Elle, dans le regard qu'elle jeta sur ce qui l'entourait, s'aperçut du grand nombre de ceux dont le doigt de la mort, ange consolateur, avait guéri pour toujours, en s'y posant, les cœurs chargés de peines. Dans l'espace d'une nuit s'étaient éclipsées nombre de figures familières; vides étaient leurs places ou déjà occupées par de nouveaux malades.

Soudainement, et comme arrêtée dans sa marche par un accès de terreur ou comme frappée de surprise, elle demeura fixée sur place : ses lèvres décolorées se déserrèrent; son corps tout entier fut traversé d'un frisson, sa main laissa tomber les fleurs désormais loin de sa pensée; ainsi disparurent de ses yeux et de son visage la clarté matinale et le premier épanouissement de jour. Une exclamation jaillit de sa bouche, exprimant une si affreuse anxiété que les agonisants eux-mêmes en furent émus et bondirent du fond de leurs oreillers. Évangéline venait d'apercevoir, couché sur un de ces grabats, un homme pareil à un vieillard. Son crâne était entouré de mèches longues, minces et grison-



mène aux

lointaines

et, se méla

des chants

tranquillité

vol d'ailes

vont attein

Bientô

dans le do

silencieux

brûlantes

sans bruit

ces cadavre

des chemin

géline et se

sœur; en

soleil visita

sur ce qui

de la mort,

les cœurs

nombre de

par de non

Soudai

terreur ou

lèvres déco

frisson, sa

ainsi dispa

premier épa

exprimant

furent émus

d'apercevoir

vieillard. S



nantes. Cependant, étendu sous la matinale clarté dans cette sombre couche, il parut ressaisir une dernière fois, de figure tout au moins, les lignes et l'aspect de sa vigueur de jadis. Ce changement est ordinaire dans les traits de ceux que la mort va prendre. L'ardente fièvre colorait ses lèvres d'un incarnat brûlant; on eut dit que la vie avait, ainsi que fit jadis l'Hébreu, arrosé de sang l'entrée de sa maison pour qu'à ce signe reconnu, l'ange de la mort poursuivît son chemin. Ne remuant plus, insensible à tout et près d'expirer, tel apparaissait cet homme, dont l'être épuisé semblait descendre et plonger pour jamais et de plus en plus avant dans le gouffre sans fond de l'obscurité, de la nuit du sommeil et du trépas. Alors, du sein de ces régions ténébreuses, répercutée par des échos sans nombre, le mourant ouït cette terrible exclamation d'Évangéline. Un temps de silence succéda à ce bruit, et bientôt une voix suave soupira en paroles tendres, avec une douceur céleste : « Oh! Gabriel! Oh! mon seul amour!... » et se tut après ces mots. Aussitôt le moribond vit reparaître dans un songe une dernière image du foyer de ses jeunes ans, la verdure des prés d'Acadie, les cours d'eaux forestières qui les arrosent, et le village, la montagne, les bois... et, cheminant sous leurs branches, il vit se dresser devant ses yeux Évangéline, telle qu'au temps de leurs jeunes années. Des larmes lui montèrent aux paupières, et comme il les entr'ouvrait avec peine, le rêve avait disparu; mais il restait Évangéline, à genoux, près de sa couche de mourant. Il tenta vainement de murmurer son nom; les syllabes inexprimées s'éteignirent avant d'avoir franchi la bouche, et ce que celle-ci avait aspiré à formuler ne se trahissait que dans le mouvement des lèvres. Vainement aussi essaya-t-il de quitter son lit; Évangéline toujours à genoux auprès de lui, mit un baiser sur ses lèvres expirantes, et fit à la tête du moribond un suprême oreiller de son sein. Une douce flamme éclairait les yeux de Gabriel; bientôt, cette lumière s'évanouit dans l'obscurité, comme fait un flambeau brusquement éteint par l'aquilon soufflant à la croisée.

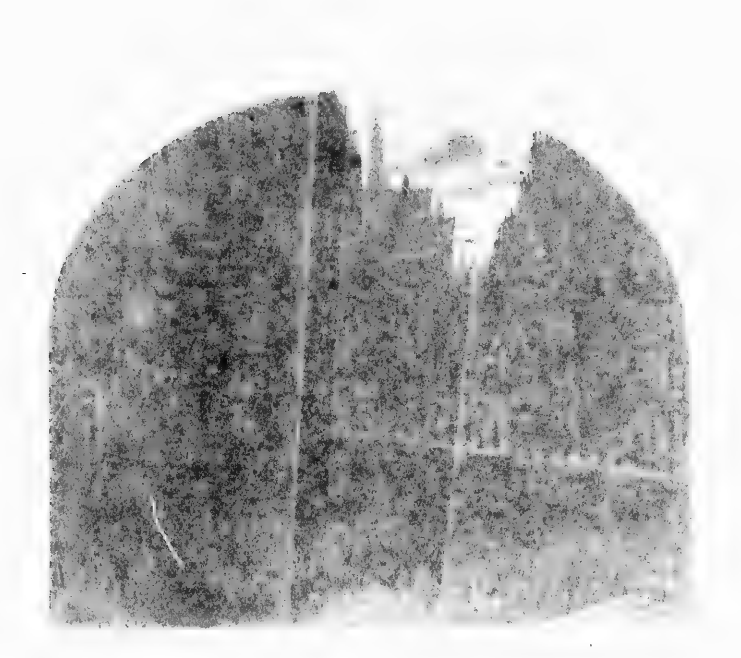
A présent, espoir, terreur, tristesse... c'était fini, tout cela, et

aussi les angoisses étreignant le cœur, l'aspiration sans trêve et sans contentement, et aussi cette profondeur de tristesse et de peine, et cette perpétuelle anxiété de l'âme patiente. Comme une dernière fois elle appuyait contre sa poitrine cette tête sans vie, elle inclina, soumise et résignée, son propre front et dit tout bas : « Père! sois remercié! »

Sa place antique a gardé la forêt des vieux âges; mais ce n'est pas à l'ombre de ses branches, c'est bien loin au contraire, que dorment, auprès l'un de l'autre, dans leurs tombes anonymes, ces amants éprouvés. Au sein d'une ville, le petit cimetière catholique, à la modeste enceinte, abrite leurs restes ignorés et que nul ne remarque. Le flot de la vie quotidienne monte et baisse tout près d'eux; et, là où leurs cœurs endoloris ont trouvé l'éternel repos, là où leurs mains harassées ont abdiqué tout labeur, là où leurs cerveaux ont déposé tout souci, là où leurs pieds ont achevé leur pèlerinage, chaque soir voit encore, par milliers, des cœurs gonflés de chagrin, des fronts chargés d'inquiétude, des mains accablées de travail, des pieds las et meurtris.

La forêt des jours anciens est toujours à sa place; mais c'est une race nouvelle avec d'autres mœurs et un parler différent, qui vit sous l'abri de ses feuilles. On voit seulement végéter, en suivant les bords de l'Atlantique désolée, aux sombres brouillards, de rares paysans d'Acadie dont les ancêtres ont erré de leur lointain exil jusqu'en ces lieux, pour finir leurs derniers jours sur le sein de la terre natale. Le rouet et le métier n'ont pas cessé d'être actifs dans la chaumière du pêcheur; le bonnet normand et les jupes tissées à la maison sont

[illegible] en usage parmi les [illegible] fidèles, et l'histoire d'Évangéline est [illegible] à la veillée [illegible] du creux de ses roches [illegible], [illegible] une parole [illegible] et [illegible] lamentable des habitants [illegible].



aussi les ang ... sans
contentement, ... celle
perpétuelle ar ... elle
appuyait cont
résignée, son

Sa place
à l'ombre de
auprès l'un
éprouvés. Au
enceinte, abri
de la vie quo
cœurs endolo
ont abdiqué t
où leurs pied
milliers, des
des mains ac

La forêt
race nouvelle
l'abri de ses
de l'Atlantiq
d'Acadie dont
lieux, pour fi
rouet et le
pêcheur; le

toujours en usage parmi les jeunes filles, et l'histoire d'Évangéline est redite par elles à la veillée. Tandis que, du creux de ses roches profondes, la mer voisine parle d'une voix énorme et réplique, de sa clameur lamentable, aux lamentations des bois.



ASNIÈRES, — IMPRIMERIE BOUSSOD, VALADON ET Cie, 2, AVENUE DE COURBEVOIE

